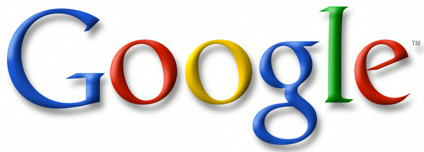
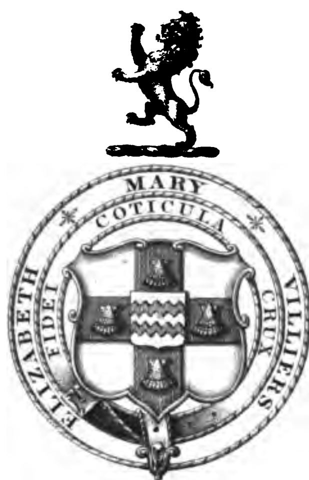
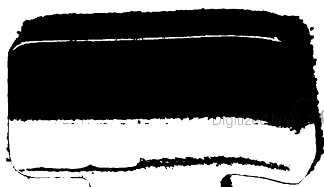






216





LES

ATHÉES CONSÉQUENS,

OU

Mémoires du Commandeur de Linanges.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ.

Genlis, Stéphanie Félicité ...

LES
ATHÉES CONSÉQUENS,

OU

Mémoires du Commandeur de Linanges,

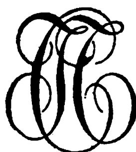
Par Mme la Comtesse de Genlis.

« Le sentier des justes est comme une lumière
» brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour
» parfait. La voie des méchans est pleine de ténèbres;
» ils ne savent où ils tombent. »

Prov. ch. 14.

« Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens
» du leur; que tout se rapporte à moi seul; que tout le genre
» humain meure, s'il le faut, dans la peine et dans la misère,
» pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel est
» le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui (je le
» soutiendrai toute ma vie), quiconque a dit dans son cœur, il
» n'y a point de Dieu, et parle autrement, n'est qu'un men-
teur ou un insensé ! »

Emile de J.-J. Rousseau.



PARIS.
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE C. J. TROUVÉ,
rue des Filles-Saint-Thomas, n° 12.

1824.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. le Comte de ROCHEFORT-D'ALLY.

Mon cher neveu,

Il m'est doux de vous donner une marque publique de l'ancienne et tendre affection que j'ai pour vous, depuis votre berceau jusqu'à ce jour, et qui n'a d'abord été que la suite naturelle de l'attachement que j'avois pour les auteurs de vos jours. Vos excellens principes, qui ne se sont jamais démentis, et l'étendue de vos connois-

sances, suffiroient, indépendamment des liens de famille et d'amitié, pour faire attacher le plus grand prix à votre suffrage. La lecture et l'étude ont toujours fait vos délices, et vous l'avez prouvé, dès votre première jeunesse; pour vous soustraire à des persécutions inévitables alors, vous eûtes l'heureuse idée de vous imposer une espèce de captivité, en vous enfermant dans une retraite solitaire avec le respectable ecclésiastique chargé de votre éducation, n'emportant dans cet asile, comme ce que vous aviez matériellement de plus précieux, que des livres grecs et latins, et quelques volumes français, d'histoire, de morale et de poésies. Tandis qu'en France et dans sa capitale, on défendoit de représenter sur la scène française, *Athalie* et *Polyeucte*, tandis qu'on *supprimoit* l'Évangile, et qu'on proscrivoit les écrits immortels de Bossuet, de Bourdaloue, de Pascal, de Massillon, etc., vous formiez et vous nourrissiez votre esprit par la lecture de ces chefs-d'œuvre. Vous êtes sorti de votre heureuse retraite, connoissant tout ce qu'il

étoit desirable de savoir, et n'ayant qu'un seul genre d'ignorance, celui des crimes récens produits par la démence révolutionnaire.

Si ce livre vous intéresse, si le but vous en paroît moral, ce sera pour moi le présage de l'unique succès que j'ambitionne : je pourrai me flatter d'obtenir l'approbation de ceux qui pensent comme vous.

Ce 9 avril 1824.

PRÉFACE.

J'AI tâché, dans cet Ouvrage, non-seulement de peindre les résultats de l'athéisme, mais d'offrir au lecteur le développement des erreurs et des crimes que cette monstrueuse doctrine doit nécessairement produire dans des hommes fougueux et féroces, et même dans des cœurs nés sensibles, *mais subjugués par des passions violentes* (1); et c'est un tableau terrible dont, à ma connoissance, nul livre encore n'a tracé l'affreux modèle; je ne crois même pas que l'on puisse citer une simple esquisse de cette effrayante peinture. Un ouvrage d'imagination pouvoit seul démontrer,

(1) Je ne parle point, dans cet ouvrage, des sophismes de l'impiété; je crois les avoir assez réfutés dans mes autres écrits; d'ailleurs, l'athéisme n'a nul besoin de sophismes; ce blasphème lui suffit : *Tout meurt avec nous.*

Les sophismes sont très nécessaires à ceux qui font profession du déisme, qui, presque toujours, n'est qu'un athéisme hypocrite, c'est-à-dire dissimulé; les caractères équivoques ne sont jamais dramatiques, je n'ai point mis de déistes dans ces Mémoires.

dans tous ses détails, la moralité de cette conception; et c'est pourquoi j'ai composé mon *dernier roman* sur ce sujet. La décadence de l'âge, le délabrement d'une santé défaillante, une imagination prête à s'éteindre, seront les excuses de la foiblesse du plan et de l'exécution de ces Mémoires; j'ajouterai cependant qu'on trouvera une parfaite vérité dans le développement des sensations et des sentimens; car j'ai eu, pendant vingt ans, l'occasion de pénétrer dans tous les replis du cœur d'un athée, qui se faisoit gloire de l'être, mais qui n'étoit ni sanguinaire, ni méchant; il avoit même beaucoup de qualités naturelles, auxquelles il se livroit avec plaisir, quand ses penchans ne les combattoient pas; mais il étoit vindicatif, et je l'ai vu, plusieurs fois, se venger, sans aucun scrupule, d'une manière calomnieuse, qu'il trouvoit piquant de me confier; il avoit pris pour moi un attachement que mes remontrances n'ont jamais affoibli; cet homme, élevé dans l'indifférence religieuse, fut entière-

ment corrompu par la manie du bel esprit et par les flatteries que Voltaire lui prodiguoit sans cesse dans un commerce de lettres très-suivi. Ce prosélyte infortuné d'un système atroce étoit cité avec éclat pour ses talens militaires et les plus brillantes actions de courage, et pour une infinité de traits particuliers d'une admirable générosité ; tous ceux qui, avant la révolution, *alloient souvent* faire leur cour au Palais-Royal, reconnoîtront aussitôt dans ce portrait le comte de Sch***; dès les premiers excès de la révolution, il abjura avec horreur la philosophie qui les produisoit; avant de retourner en Saxe, sa patrie, il vint à Belle-Chasse me demander pardon d'avoir voulu, à mon début dans la littérature, m'entraîner dans l'abîme d'impiété, dont *la lumière de la foudre* (ce fut son expression) lui avoit montré toute la profondeur!..... Il me loua d'avoir résisté aux avances, aux promesses, aux menaces de son ami d'Alembert et de quelques autres; après cette visite d'adieu, qu'il termina en

m'exhortant à fuir promptement moi-même, et en m'offrant son appui et sa protection à la cour de Saxe, il partit, dans la nuit même, pour Dresde. En quittant la France, je me promis de ne point profiter de ses offres généreuses; je passai en Angleterre, où j'ai long-temps séjourné; de là j'allai en Suisse, ensuite je me rendis à Berlin, où je reçus des nouvelles du comte de Sch***; il étoit parfaitement converti depuis cinq ans; il mourut, dix-huit mois après, dans les plus grands sentimens de piété (1).

(1) M. de Sch***, ainsi que Hobbes et beaucoup d'autres athées, avoit une peur invincible des *revenans*; cet homme, d'une valeur si renommée et qui ne croyoit pas à l'immortalité de l'âme, ne pouvoit rencontrer un enterrement sans pâlir; et comme il étoit chambellan du vieux duc d'Orléans, il fut obligé, après la mort de ce prince, de se trouver à l'ouverture de son corps : il fut tellement frappé de ce spectacle qu'il me confia que, depuis ce moment, pendant trois semaines, il fit coucher son valet de chambre à côté de son lit.

L'Écriture-Sainte dit que *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*, et que *tous ceux qui craignent le Seigneur ont un sens droit.* (*Psaume* 110.)

Les insensés, qui repoussent cette crainte salutaire,

On répète depuis long-temps qu'*il n'est point d'athée véritable;* sans doute, il n'en existe point que le raisonnement ait pu convaincre; mais la Divinité des déistes, qui ne veut point de culte, qui est au-dessus de nos hommages et de notre amour, et qui toujours tolère et pardonne, n'est qu'un fantôme : tel étoit le dieu de Roberspierre; on sait si cette idée de *l'Être-Suprême* a pu arrêter le cours de ses assassinats, de ses crimes et de tous ceux de sa faction! Quoi! Dieu ne dédaigne pas de conduire l'Univers matériel, les astres, les étoiles, les végétaux, etc., et de régler les saisons; et il dédaigneroit de gouverner l'homme, la seule créature sensible et raisonnable qu'il ait formée!.... L'athée repousse toute espèce de raisonnement, pour se livrer à toutes ses passions; il s'enfonce volontairement dans la seule ignorance

---

trouvent bien pis; car ils sont livrés dans la solitude absolue, ou dans le silence des nuits, à toute l'anxiété des terreurs vagues et ténébreuses qui, loin de les éclairer, ne font que les troubler et confondre leur imagination épouvantée.

coupable, celle de l'auteur de son être; il ferme constamment les yeux, et il dit : *Je ne vois rien.* Il n'est point de conviction parfaite dans l'erreur; ainsi nul impie, de quelque genre qu'il puisse être, et quelle que soit l'effronterie de ses discours, n'est convaincu. Voilà, je crois, la véritable définition de l'athéisme : ainsi donc, au lieu de répéter cette phrase vide de sens, *qu'il n'y a point d'athée de bonne foi*, il seroit beaucoup plus exact de dire qu'un déiste n'est qu'un *athée honteux*, qui, pour causer moins d'horreur, et pour ne pas s'engager dans toutes les inconcevables absurdités qui résultent du système inepte d'attribuer tout *au hasard*, prend le parti d'admettre un Créateur de l'Univers (1). Pour montrer l'ascendant naturel de la vertu et de la pureté, sur le vice même, j'ai voulu que l'héroïne de ce roman

(1) Le peuple révolté, qui dispute à son souverain le pouvoir légitime, et qui se dégage de l'obeissance qu'il lui est due, finit bientôt par le détrôner tout-à-fait; de même un prétendu déiste qui ne reconnoît point de lois divines,

offrît le modèle d'une jeune personne parfaite; et pour la peindre telle, j'ai dû la représenter pieuse, douce, humble et pénétrée de l'idée qu'il est impossible, dans la jeunesse, de se passer des conseils de l'expérience; une bonne éducation, de l'instruction, de l'esprit, des inclinations heureuses, d'excellens principes, ne suffiront jamais, dans le grand monde, pour préserver une jeune personne d'une infinité de fausses démarches dans lesquelles entraînent toujours la présomption et l'inexpérience, elle doit donc choisir un juge éclairé, sévère, qui puisse la diriger et la conduire; j'ai remarqué que, surtout aujourd'hui, la jeunesse croit que chaque situation porte avec elle l'instruction nécessaire: par exemple, une pensionnaire, en sortant du couvent pour se marier, ne doute pas qu'elle ne soit en état de gouverner parfaitement une maison, parce

---

qui se soustrait à toute subordination, parvient promptement à *détrôner* son Dieu imaginaire, et à ne plus reconnoître, pour régulateurs de ses actions et de sa conduite, que les impulsions et le pouvoir de la *nature*.

qu'on l'en déclare *la maîtresse;* cette espèce de folie produit les prétentions les plus ridicules, et souvent les fautes les plus graves : on méprise, on rejette les avis d'une belle-mère, d'une parente, on devient présomptueuse, arrogante; la mésintelligence dans les familles, le désordre dans les affaires, et quelquefois la perte de la réputation, sont les suites presque inévitables de cet esprit de révolte et d'indépendance.

J'ai intitulé cet ouvrage *les Athées conséquens*, et en effet ceux que j'ai peints le sont autant que des athées peuvent l'être, c'est-à-dire qu'ils ne sont arrêtés par aucun scrupule et par l'horreur d'aucun crime, lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs passions. Mais, d'ailleurs, leurs sensations, le manque total de raisonnement, leurs terreurs, leur donnent, en mille occasions, la plus extravagante inconséquence. La seule doctrine morale, toujours conséquente, est celle de l'Evangile, et les hommes, constamment religieux, sont les seuls conséquens.

Les inconséquences incompréhensibles, qui se trouvent dans tous les ouvrages des philosophes modernes, sont des preuves évidentes et sans réplique de la fausseté de leurs principes et de l'absurdité de leurs systèmes; c'est ce que j'ai tâché de prouver, dès mes premiers essais (1).

La seconde épigraphe de cet Ouvrage, prise de Jean-Jacques Rousseau, offre la plus inconcevable inconséquence philosophique qu'on ait jamais citée : l'auteur, qui a parlé de *l'Athée* avec tant de mépris, d'horreur et d'exécration, voulant représenter, dans son roman d'*Héloïse*, un homme parfait par sa raison, ses vertus, sa sagesse et sa conduite, le représente en même temps plongé dans un athéisme incurable! Il est heureux que

(1) Dans *la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie; Adèle et Théodore; les Veillées du Château;* les nouvelles intitulées : *le Mari corrupteur ou philosophe; la Femme philosophe; les Artisans philosophes*, etc.; et dans mes derniers ouvrages, *les Dîners du baron d'Holbach; les Veillées de la Chaumière; l'Emploi du temps; les Prisonniers*, etc., etc., etc.

ces infâmes doctrines soient toujours unies à des folies si révoltantes, si burlesques, et à des ridicules si frappans!

J'ai fait précéder ce livre par tous ceux dans lesquels je voulois achever de démontrer à la jeunesse l'incohérence et la folie des systèmes modernes philosophiques. Je suis loin d'avoir épuisé cette matière, qui a d'ailleurs été traitée, avec beaucoup plus de science, de détails et de talent, par des écrivains d'un mérite supérieur, mais j'en ai assez dit pour la jeunesse bienveillante pour moi, et qui, depuis tant d'années, veut bien lire tous mes ouvrages ; ainsi, je n'ai point placé dans *les Athées conséquens* de dissertations contre *le philosophisme, les encyclopédistes, et les chefs de tout ce parti.* Ces discussions eussent retardé la marche de cette œuvre purement morale et littéraire, dont je voulois que le plan fût rapide et l'intérêt soutenu.

LES

ATHÉES CONSÉQUENS,

OU

Mémoires du Commandeur de Linanges.

Les ministres, les hommes d'État, les grands magistrats, les guerriers renommés, les gens de Lettres, les voyageurs célèbres devroient tous, à la fin de leur carrière, écrire des Mémoires qui offriroient à la postérité de précieux monumens historiques, ou des descriptions des contrées lointaines, ou enfin d'utiles réflexions sur la littérature; il seroit même à desirer que les souverains, faits pour honorer le trône, suivissent cet exemple. Après avoir, durant la vie, employé la puissance et l'autorité à soutenir la religion, à épurer les mœurs, à réprimer le vice, à récompenser la vertu, combien seroit persuasive leur voix auguste, s'élevant de la tombe, pour donner des avis paternels à ceux qu'ils ont regardés comme leurs enfans, et dont ils ont fait le bonheur!....

Je n'ai, pour écrire mes *Mémoires*, aucun

des titres que je viens de détailler; aussi n'ai-je été que le témoin des événemens extraordinaires dont on verra le détail dans cet ouvrage : ma vie, grâce au Ciel et à l'éducation que j'ai reçue, a été pure; les passions n'en ont jamais troublé le calme et l'heureuse monotonie. Néanmoins, j'ai beaucoup souffert, mais uniquement comme *confident* et comme ami; et n'ayant connu que ce genre de peines, j'y ai sans doute été plus sensible que n'y pourroient l'être ceux qui en seroient distraits par leurs chagrins personnels. Je ne serai donc dans ces Mémoires que narrateur exact, observateur attentif, historien scrupuleusement fidèle.

Je naquis à Paris en 1746, et, six ans après, ma mère mit au jour une fille qui lui coûta la vie en naissant. Le comte de Linanges, mon père, avoit goûté, dans l'union la mieux assortie, tout le bonheur dont on peut jouir sur la terre; sa douleur fut vive et profonde; il ne chercha point de consolations dans une dissipation frivole qui ne peut distraire que des peines causées par l'imagination ou par l'ambition déçue; il savoit qu'on n'oublie point une félicité légitime que la raison approuve, que la religion sanctifie, et que se la rappeler dans tous les instans, c'est la regretter toujours. Mais il savoit

aussi que ces regrets vertueux, modérés par la résignation, loin d'abattre l'âme, l'élèvent, la fortifient, conservent dans l'imagination (comme un feu sacré) toutes les idées pures, nobles, généreuses; la vertu peut avoir des souvenirs douloureux, mais à moins d'événemens extraordinaires et tragiques, elle n'en a point d'amers et de déchirans.

Mon père quitta Paris aussitôt que ma sœur fut sevrée; il nous emmena dans une terre qu'il possédoit en Dauphiné, à quelques lieues de Grenoble; sa sœur cadette, Mlle de Linanges, âgée de vingt-neuf ans, l'y suivit. Jeune encore et d'une figure agréable, Mlle de Linanges n'avoit jamais voulu se marier pour ne point se séparer de son frère et de sa belle-sœur qu'elle avoit tendrement aimée. Elle avoit une piété angélique, des talens, de l'instruction; elle protesta qu'elle consacreroit sa vie à ma sœur, qu'elle seroit pour nous une seconde mère; elle a tenu parole.

Aussitôt après notre établissement en Dauphiné, mon père s'occupa du soin de me chercher un instituteur; il n'en fit point venir de Paris, persuadé, avec raison, qu'on en peut trouver d'aussi bons en province; il cherchoit des lumières et des vertus, il les trouva dans un

respectable ecclésiastique qui consentit à quitter Grenoble pour venir se confiner avec nous, dans notre vieux château. Nous passâmes là neuf ou dix ans sans faire un seul voyage à Paris. Pour me faire aimer la Religion, source éternelle de toutes lumières, on me la fit bien connoître; pour me faire abhorrer la fausse philosophie moderne, on me lut par extraits une grande quantité de passages tirés des livres *philosophiques* dont le ridicule, le galimathias incompréhensible, les contradictions et les inconséquences sont si palpables, qu'il est impossible qu'il n'en reste pas à jamais le plus profond mépris pour les écrivains et pour leurs doctrines. Ma sœur recevoit de Mlle de Linanges une éducation fondée sur les mêmes principes qui ont fait depuis toute la consolation de sa vie orageuse, et le charme constant de la mienne. Mon père avoit à Grenoble un ancien ami de collége qui venoit souvent nous voir; il amenoit toujours avec lui un jeune homme à peu près de mon âge dont il étoit tuteur, et qui, orphelin dès son enfance, annonçoit déjà toutes les vertus qu'il a portées depuis au plus haut degré de perfection. La jeunesse pour s'attacher, n'a nul desir de bien connoître; elle a un tel besoin d'affections qu'elle les place trop souvent au

hasard : elle veut que son cœur lui *produise* promptement toutes les jouissances qu'il peut procurer, comme l'avare qui ne veut pas garder chez lui un *argent mort*. Je ressentis cet empressement pour le vicomte de *** (on appeloit ainsi le jeune homme dont je viens de parler); il l'éprouva de même pour moi; mais pour cette fois l'instinct nous servit aussi-bien l'un et l'autre que l'auroient pu faire l'expérience et la raison.

La belle province que nous habitions si féconde en *merveilles* de la nature, nous donna le goût de l'histoire naturelle; ce ne fut d'abord pour nous qu'un amusement; mais ensuite, cette étude, comme toutes celles des sciences bien dirigées, fortifia nos principes de religion. Mlle de Linanges et Adeline, ma sœur, nous accompagnoient dans toutes nos courses dont elles augmentoient l'agrément par leur surprise, leur curiosité, et surtout leurs questions qui rendent si aimables les femmes qui ont le goût de l'étude. Notre amour-propre veut bien voir en elles ce goût de l'étude qui rend toujours pour nous leur conversation plus variée et leur commerce plus agréable, mais nous ne voulons pas qu'elles aient la prétention d'avoir approfondi les choses sérieuses dont elles s'occupent; faits pour être leurs protecteurs et leurs

défenseurs, nous n'admettons pas moralement entre elles et nous une parfaite égalité, et naturellement nous les regardons toujours un peu comme des espèces de *pupilles* qui doivent à tous les âges être prêts à nous consulter, à nous écouter sur toutes les matières élevées et graves. Ma tante, Mlle de Linanges, étoit à cet égard, comme à tant d'autres, un modèle parfait à proposer à toutes les personnes de son sexe. Sans fausseté, comme sans artifice, elle trouvoit un grand plaisir à garder le silence devant les hommes instruits, et à les faire parler des choses mêmes qu'elle savoit le mieux, car elle étoit persuadée que ceux qui ont fait de bonnes études bien suivies, ont toujours une grande supériorité sur une femme.

Cette modestie qui la mettoit à l'abri de l'envie, lui concilioit sans cesse des suffrages, que le desir de se faire valoir n'auroit jamais obtenus. On se figure communément dans le grand monde, que les dévots sont tristes, minutieux, qu'ils se scandalisent d'un rien; et qu'ils sont également maussades et gênans dans la société: ce jugement ne peut s'appliquer qu'à la fausse dévotion, aussi différente de la véritable, que la pruderie l'est de la pudeur. La vraie dévotion donne toutes les qualités les plus agréables

que l'on puisse porter, sinon dans le grand monde, du moins dans sa famille, et dans la société intime. Elle n'a point la gaieté factice et capricieuse qu'inspire la malignité; mais elle seule possède la paix constante de l'âme; elle seule est toujours prête à goûter tout le charme d'une joie innocente; c'est elle encore qui fortifie tous les liens sacrés du sang, de l'amitié et du mariage; et qui assure la droiture parfaite des procédés, et la fidélité de tous les engagemens. Mlle de Linanges, par sa conduite et son caractère, offroit cette admirable réunion d'agrémens et de vertus. Elle alloit bien rarement dans le grand monde; néanmoins, lorsqu'elle étoit forcée de s'y trouver, elle en imposoit par sa réputation à ceux qui la rencontroient pour la première fois; mais on étoit bientôt rassuré par sa grâce et sa douceur. Les personnes mondaines qui passent pour être aimables, ont toutes à peu près le même genre d'agrément; elles ont une vivacité presque uniforme, et ce qu'on appelle *du trait dans l'esprit*, c'est-à-dire qu'elles placent dans le cours de chaque conversation, trois ou quatre épigrammes plus ou moins malignes. On sait d'avance ce qu'elles diront sur tel ou tel personnage, mais la perfection ne se devine pas, surtout par les gens

du monde, et c'est pourquoi Mlle de Linanges leur a toujours paru aussi piquante qu'elle est respectable.

J'avois dix-neuf ans, et ma sœur en avoit treize, lorsque mon père résolut de me mener à Paris pour m'y faire suivre plusieurs cours de sciences; il se chargea d'y conduire le vicomte de ***, que son tuteur lui confia; mon père promit de le loger et de veiller sur lui comme sur moi-même. Ma tante et ma sœur restèrent dans le château. Nous promîmes de revenir en Dauphiné sous sept ou huit mois. Nous arrivâmes à Paris vers le milieu de l'hiver 1769. Ma vive amitié pour le vicomte, mon respect pour mon instituteur, ma confiance et mon attachement pour mon père, me préservèrent du danger des liaisons douteuses et de la frivolité d'une vaine dissipation. Le vicomte et moi nous étions inséparables, et la communication réciproque de nos idées donnoit un charme toujours nouveau à nos occupations et à nos plaisirs, qui tous avoient quelque chose d'instructif. Le vicomte avoit une piété bien rare dans un jeune homme de dix-neuf ans; il ne voulut aller ni au spectacle ni au bal, et j'imitai sans effort cet exemple. Nous passions une partie de nos matinées à l'église, et ensuite

dans des cabinets de curieux ou d'amateurs de tableaux, et quelquefois dans les ateliers de manufactures. Le reste du temps, jusqu'au dîner étoit consacré à nos cours de physique, de chimie et d'histoire naturelle. Nous dînions toujours chez mon père, où nous nous entretenions délicieusement de tout ce que nous avions fait et vu. Sur le soir, le vicomte, plus studieux et plus solitaire que moi, s'enfermoit dans sa chambre; nous y faisions quelquefois de la musique ensemble; mais le plus souvent il y restoit seul, pour s'y livrer sans distractions à l'étude et à la lecture; alors j'allois avec mon père, faire quelques visites de famille, et trois fois la semaine, passer la soirée entière chez une de mes parentes.

Je portois depuis trois ans la croix de Malte: car, dès l'âge de quinze ans, après avoir lu l'intéressante Histoire de Malte, je me passionnai tellement pour cet ordre respectable, que je conjurai mon père de me faire agréger au nombre de ces vaillans chevaliers. Mon père m'obtint la croix que je reçus avec enthousiasme, en montrant un desir passionné d'atteindre le moment où je pourrois faire mes caravanes et prononcer mes vœux. Mon père me répondit que le temps seul pourroit prouver la réalité de

ma vocation, et il me défendit de lui en reparler jusque-là; j'obéis, mais je conservai intérieurement ma résolution. Notre séjour se prolongea à Paris; nous y restâmes dix-huit mois. Au bout d'un an, mon père me proposa un mariage avantageux; je lui répondis que je persistois toujours avec la même ardeur dans le dessein de m'attacher irrévocablement par des vœux à l'ordre de Malte; mon père n'insista point; il ne fut plus question de ce mariage.

Nous retournâmes en Dauphiné, où je retrouvai, avec une grande joie, ma tante et ma sœur; cette dernière étoit grandie, embellie et charmante à tous égards, par sa figure, sa modestie, son caractère, son instruction et ses talens. Elle étoit dans sa seizième année, elle ne fit que trop d'impression sur mon jeune ami!...

Avec toute l'innocence de son âge, Adeline ne dissimula rien du plaisir qu'elle éprouvoit à le revoir; le vicomte reçut avec autant d'émotion que de sensibilité les témoignages ingénus d'une amitié si pure, mais il n'exprima point ce qu'il ressentoit, il avoit un secret à cacher, et ce fut le premier qu'il n'osa me confier.

Tant que dans la jeunesse, on conserve une âme pure, tous les lieux qu'on habite sont égaux, parce qu'on est heureux partout; comme ce sage

de l'antiquité (1) *on porte tous ses biens avec soi.* On ne peut connoître que les peines de l'absence des objets qui nous sont chers ; on ne regrette jamais telle ou telle habitation. Les souvenirs des passions sont dévorans, ils consument la vie au-delà même de la durée de ces passions, par les images dangereuses qu'ils conservent et par le vide affreux qu'ils laissent dans l'âme. Les occupations innocentes et vertueuses tiennent lieu de patrie et de bonheur même, elles sont d'heureuses habitudes qu'on retrouve dans tous les pays, et qui, promptement, semblent s'y naturaliser. J'avois admiré à Paris la beauté des monumens, des édifices, et j'avois profité de mon mieux des ressources et des bienfaits que d'utiles établissemens y présentent de toutes parts à la jeunesse studieuse ; enfin je revoyois avec plaisir notre antique château ; les douces idées de paix, d'innocence et d'études étoient en harmonie avec tout le reste de ma vie, et c'est ainsi que les souvenirs de l'enfance sont véritablement délicieux, tandis qu'ils n'offrent que des regrets amers à ceux qui se sont livrés aux agitations turbulentes du vice et des sentimens violens.

---

(1) Bias.

Nous étions depuis six mois en Dauphiné, lorsque mon père reçut des lettres de Paris, qui l'obligeoient, me dit-il, d'y retourner sous deux mois, et même de s'y établir. Peu de jours après, il me dit en particulier qu'il étoit question d'un excellent mariage pour ma sœur; la chose est tout-à-fait décidée, continua-t-il, sous la seule condition que les deux futurs se conviendront, ce qui ne me laisse aucune inquiétude, ajouta mon père; car j'ai vu le jeune homme, qui est charmant et qui jouit de la meilleure réputation; et certainement, quand il connoîtra Adeline, il ne sera pas tenté de rompre.

Mon père, achevant de m'instruire, m'apprit que le futur étoit le marquis de Berville, fils unique d'un père qu'il avoit perdu dès son enfance. Il jouissoit de toute sa fortune qui, sans être immense, pouvoit suffire à une ambition raisonnable; sa mère, la baronne d'Ermond, s'étoit remariée, elle avoit eu un fils de ce second mariage; et veuve pour la seconde fois, elle vivoit, dans la même maison, avec ses deux fils depuis la mort de son mari; mais il fut convenu d'avance que, lorsque l'aîné se marieroit, elle prendroit un logement séparé avec le comte Isidore d'Ermond, son fils cadet. Ce

dernier étoit beaucoup plus jeune que son frère et ne songeoit point encore à se marier.

L'annonce du mariage prochain de ma sœur, ne me plut pas. J'avois eu vaguement une autre idée pour elle; il me sembloit que l'homme du monde qui pouvoit le mieux faire son bonheur, étoit le vicomte de ***; mais son nom n'avoit point d'éclat, et sa fortune étoit médiocre. J'appris dès-lors à mépriser la fortune en connoissant combien les seules richesses ont d'influence sur les destinées humaines!..... Ma tante, qui ne me cachoit rien, m'avoua en secret qu'elle avoit eu la même pensée sur le vicomte. Nous nous consolâmes en songeant que l'innocence et la modestie d'Adeline et la parfaite réserve du vicomte, les avoient préservés l'un et l'autre d'une inclination qui auroit pu troubler leur tranquillité. Je crus devoir (et de toutes manières) annoncer au vicomte cette nouvelle de famille; tandis que je parlois, je remarquai avec émotion sur son visage une altération sensible; j'attendois une confidence, il n'en fit point, il répondit quelques mots insignifians et il changea d'entretien.

Ma tante me dit qu'Adeline, à la nouvelle de son mariage, avoit rougi et soupiré; nous

jugeâmes que son jeune cœur avoit reçu aussi quelque impression secrète, dont sûrement elle ne s'étoit pas doutée jusqu'à ce moment, mais que le devoir n'auroit aucune peine à effacer. Les visites du vicomte devinrent beaucoup plus rares, et bientôt elles cessèrent entièrement. La surveille de notre départ pour Paris, j'allai à Grenoble lui faire mes adieux; je le trouvai triste, mais calme; il me dit que nous nous verrions, sous quelques mois, à Paris où il iroit terminer plusieurs affaires, et qu'ensuite il partiroit pour long-temps, parce qu'il comptoit faire un grand voyage qui dureroit au moins trois ou quatre ans. J'avois toujours eu le desir de voyager, et ce projet du vicomte acheva de me décider. Je lui proposai de l'accompagner; il me répondit de la manière la plus affectueuse; il fut convenu qu'après le mariage de ma sœur, nous en parlerions à mon père.

Nous arrivâmes tous à Paris, sur la fin de l'automne, mon père, ma tante, ma sœur et moi. Mon premier soin fut de prendre des informations sur le beau-frère qu'on alloit me donner, et, en général, elles furent très-satisfaisantes. Le marquis de Berville, après la mort de son père, fut confié aux soins d'un digne

ecclésiastique, que son mérite éminent éleva depuis à l'épiscopat. Le marquis reçut l'éducation la plus vertueuse et il sut en profiter; il avoit une belle âme, un caractère plein de douceur, d'heureuses inclinations, une piété sincère; il avoit fait d'excellentes études, avantage inappréciable dans un jeune homme bien né, parce qu'il conserve toujours en lui, le goût des lectures solides et des occupations sérieuses. Le marquis savoit parfaitement l'histoire, le latin, le grec, et lorsqu'il fut en âge d'entrer dans le monde, il voulut de lui-même apprendre la géométrie, et ensuite l'astronomie. Il se distingua tellement par son savoir, qu'avant l'âge de trente-trois ans, il fut reçu à l'Académie des Sciences. Il est remarquable que dans un monde qui ne se nourrit que de frivolités, rien ne donne plus de considération qu'une grande instruction reconnue telle, surtout aux gens de la cour. C'est apparemment parce qu'on ne les regarde pas comme des rivaux, et qu'on ne craint pas de les trouver sur son chemin. En même temps on se moque généralement des *femmes savantes*; elles ont beau n'avoir aucun des ridicules de celles de Molière, les autres femmes ne leur pardonnent pas de s'élever ainsi au-dessus d'elles, et de pouvoir

soutenir un genre de conversation qu'elles ne seroient même pas en état de comprendre.

Je n'ai point encore parlé d'Isidore d'Ermond, frère du marquis de Berville; cependant il jouera malheureusement un si grand rôle dans cette histoire, que je ne dois pas omettre de donner ici une esquisse de son portrait; il étoit alors âgé de vingt-trois ans; son frère aîné en avoit trente-cinq; sa figure étoit belle, noble et régulière; il y avoit, malgré sa jeunesse, quelque chose d'imposant dans son maintien à la fois grave, audacieux et sévère; son regard étoit pénétrant, sa physionomie sombre et son sourire presque toujours ironique. On ne pouvoit le juger d'après sa réputation, parce qu'il n'existoit point d'opinion fixe et générale sur son caractère et même sur sa conduite. Tout le monde s'accordoit à lui trouver beaucoup d'esprit, mais d'ailleurs, les uns louoient l'austérité de ses mœurs et de ses principes, tandis que beaucoup d'autres l'accusoient d'une profonde dissimulation; enfin il avoit une certaine originalité inquiétante et indéfinissable que je n'ai vue qu'à lui.

On connoissoit au premier coup d'œil qu'il ne ressembloit à personne; on le regardoit avec étonnement; on n'entreprenoit point de l'exa-

miner; on sentoit confusément qu'il s'étoit puissamment armé contre toutes les observations.

Isidore fit sur moi l'impression la plus désagréable. Je trouvai son aspect repoussant, et je me promis bien de ne jamais me lier avec lui. Il eut néanmoins envie de me plaire, mais ses avances en ce genre ressembloient toujours à un interrogatoire : ses questions minutieuses, faites avec gravité, son regard inquisitif et perçant, son sourire sardonique, achevèrent en deux ou trois entretiens de m'éloigner entièrement de lui. Mais son frère m'inspira des sentimens bien différens, je sentis qu'après le vicomte de ***, je l'aurois choisi pour beau-frère de préférence à tout autre; ma sœur l'agréa volontiers pour époux; elle nous dit même que la supériorité d'âge qu'il avoit sur elle, étoit à ses yeux un mérite de plus dans celui qui devoit être le guide de ses actions et le protecteur de sa vie.

Ma sœur se maria le jour de sa naissance; elle avoit seize ans en allant à l'autel. Huit jours après, le vicomte arriva; j'obtins facilement de mon père, la permission de voyager avec lui, à condition que nous emmènerions un ancien domestique que j'avois avec moi depuis mon

enfance. Je promis de revenir dans deux ans et nous partîmes sans délai.

On trouva singulier dans le monde que mon père, sans me donner un mentor particulier, m'eût confié pour un aussi long voyage à un jeune homme de vingt-sept ans, qui n'avoit aucun droit sur moi; mais mon père nous connoissoit l'un et l'autre; il m'avoit donné des lettres de recommandation pour les personnes les plus respectables des grandes villes où nous devions séjourner; il étoit bien sûr que nous ne ferions pas d'autres liaisons et il pensoit, avec raison, que les grandes routes, les auberges et les pays étrangers offriroient à mon âge beaucoup moins de dangers que le séjour habituel de Paris; enfin les voyages peuvent seuls compléter l'éducation d'un jeune homme né studieux et observateur; et lui donner les moyens de fortifier et d'accroître son instruction et par conséquent ses lumières; c'est lui donner aussi de nouvelles armes contre les séductions du monde et des passions.

Lorsqu'on n'est, ni un homme d'état, ni un artiste, on doit, en voyageant, s'occuper beaucoup moins de la politique et des arts que de la morale, et de tout ce qui s'y rattache; je n'ai ni dessiné, ni décrit des paysages et des

monumens, et je n'ai concervé de toutes ces choses qu'une idée secondaire. La narration de mes voyages n'aura rien de matériel ; elle ne contient que des souvenirs dont l'éloignement des lieux et les années ne sauroient affoiblir le touchant intérêt : le temps altère ou détruit les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture ou de l'architecture ; mais tout ce qui pénètre l'âme, tout ce qui persuade la raison est immuable ; étendre ses facultés intellectuelles, pour les bien diriger, c'est acquérir quelques portions des trésors de l'éternité, qui renferme dans son sein la lumière céleste, la véritable science et la perfection.

Comme la santé du vicomte étoit fort dérangée, et que l'on avoit quelques craintes pour sa poitrine, j'engageai secrètement son médecin à lui ordonner les eaux de Pise. Il me fut pénible de partir un mois après le mariage de ma sœur ; mais j'étois véritablement inquiet de l'état de langueur où je voyois le vicomte ; et le motif que j'y supposois, et qui n'étoit que trop réel, ajoutoit encore à ce vif intérêt. Je ne voulus point qu'il pût attribuer à la complaisance ce que je faisois pour lui : l'idée qu'il m'en coûtoit un sacrifice, auroit pu lui donner de l'inquiétude ; j'aimai mieux lui laisser igno-

rer mes motifs ; une véritable amitié n'a nul besoin de réconnoissance, elle ne songe qu'à se satisfaire, et non à se faire un mérite imaginaire ou réel.

Nous avions emporté une petite caisse de livres que nous ne pouvions nous lasser de relire; le vicomte étoit rempli de talens charmans; il peignoit agréablement; il avoit l'une des plus belles voix que j'aie entendues, et il étoit d'une grande force sur la harpe; j'aimois aussi beaucoup la musique et je jouois de la flûte. Le vicomte n'oublia pas d'emporter une petite harpe, c'est-à-dire d'une moyenne grandeur, et à pédales, et qu'il fit mettre sur l'impériale de la voiture; durant tout notre voyage, il en eut un soin particulier qui me parut bizarre; je lui en demandai plusieurs fois la raison, il sourit à ces questions, et n'y répondit jamais. Cependant je l'entendois souvent, dans les auberges, exercer sa belle voix, lorsqu'il étoit seul dans sa chambre; je ne pouvois distinguer les paroles, mais je remarquois qu'il chantoit toujours un air plein d'expression et d'originalité, qui m'étoit inconnu; je le questionnai encore à cet égard, il me répondit que cet air étoit de sa composition; j'imaginai que c'étoit une espèce de cantique dont il faisoit une prière

soir et matin lorsqu'il en avoit le temps, et je n'*osai* lui demander de l'entendre.

La santé du vicomte étoit toujours languissante, et cependant je voyois chaque jour se calmer l'agitation de son esprit et le trouble de son âme. Une passion malheureuse ne bouleverse point un cœur véritablement religieux, qui jamais ne s'y livre avec violence; loin de l'entretenir par de dangereuses rêveries, l'homme éclairé par la piété en repousse tous les souvenirs ; l'imagination exaltée par les plus sublimes méditations, ne peut s'enflammer pour des objets terrestres, et de célestes pensées en effacent bientôt les impressions involontaires, des sentimens fugitifs que la raison et la vertu condamnent.

Nous restâmes huit mois à Pise, et de là, nous allâmes à Rome : je ne puis dépeindre l'exaltation religieuse que produisit en nous cette ville célèbre, jadis l'un des plus fameux berceaux de l'erreur, capitale de l'empire le plus étendu des Païens, et devenue le centre de la chrétienté ! Nous contemplions, avec ravissement, ce monument admirable (1), où la religion, victorieuse des passions humaines

---

(1) L'église de Saint-Pierre de Rome.

et des illusions du paganisme, et rivale triomphante des ruines antiques, paroissoit offrir, par ses dimensions immenses et sa hauteur majestueuse, un emblême frappant de la force toute-puissante et de l'élévation incomparable de l'auguste et sainte vérité! Et peut-on se défendre de l'enthousiasme le mieux fondé, en songeant comment ces merveilles se sont opérées, en se rappelant que ce ne furent, ni des armées nombreuses, ni des guerriers, ni des conquérans qui renversèrent les autels et qui détruisirent les temples des faux dieux; mais que des hommes obscurs, voués à la pauvreté, en proposant une nouvelle morale aussi inflexible qu'austère, ont demandé aux grands de la terre et à tous les hommes d'adopter une croyance qui prescrit de renoncer à tout ce qui flatte les sens, à tout ce qui favorise les penchans naturels, à tout ce qui satisfait l'orgueil et qu'ils l'ont obtenu!...

Notre séjour à Rome fut à peu près de dix-huit mois. Lorsque nous eûmes vu toutes les solennités religieuses, si belles dans tous les États catholiques, et si pompeuses et si touchantes dans cette capitale de l'empire chrétien et des arts; après avoir, à la fête de Saint-Pierre, prié sur les tombes des apôtres et suivi les somp-

tueuses processions de la Fête-Dieu ; après avoir monté la *scala sancta* (1), admiré la croix lumineuse éclairant seule, le vendredi saint, l'immense édifice de Saint-Pierre, image brillante, symbolique et sublime de la simple croix de bois, qui, à pareil jour, sur le calvaire, éclaira le monde entier; nous nous arrachâmes de Rome, et, suivant le desir que j'exprimai à mon ami, nous nous rendîmes à Malte : là, sur le rocher ennobli, sanctifié par la religion et par tant de hauts faits, la piété n'a point de souvenirs à repousser ; ceux mêmes de la gloire humaine et des exploits guerriers de tous genres, les navigations périlleuses, les siéges, les batailles, tout s'y rapporte, tout s'y rattache à la foi chrétienne : notre premier soin fut de visiter la belle église de Saint-Jean, remplie des magnifiques tableaux de Velasquez et des tombes des héros de l'ordre de Malte ; nous nous arrêtâmes surtout au tombeau de l'Ile-

(1) *L'escalier saint*. Suivant une tradition respectable, cet escalier fut apporté de Jérusalem, et c'est celui que notre Seigneur descendit le jour de sa passion. Les marches en sont très-hautes et revêtues de cuivre, on ne le monte qu'à genoux ; on ne le descend jamais. Au haut de cet escalier, se trouve une chapelle et une porte de derrière, par laquelle on sort de ce lieu consacré.

Adam, et je ne lus pas, sans une profonde émotion, cette épitaphe : *Ci gît la vertu victorieuse de la fortune* : paroles admirables qui expriment tout ce que les destinées humaines peuvent offrir de plus noble et de plus intéressant.

Nous fûmes bientôt admis dans la société intime du grand-maître, qui nous combla de marques de bonté. Cette cour, à la fois religieuse, chevaleresque et guerrière, est unique dans le monde ; son austérité n'a rien de froid ; elle s'unit à l'exaltation des plus grands sentimens ; et, en suivant les lois et les statuts de l'ordre, le souverain n'agit, ne donne des fêtes et ne combat que pour Dieu, que pour obtenir la seule renommée qui ne puisse périr, celle qui retentira dans l'éternité, et que célèbrent les anges !...

Une des choses qui nous frappa le plus, fut, à la fête solennelle de la Saint-Jean, une grande messe où tous les chevaliers se trouvoient rassemblés : nous éprouvâmes une sensation inexprimable, lorsqu'à l'évangile et au son d'une musique religieuse et guerrière, nous vîmes ces vaillans chevaliers se lever tous à la fois et précipitamment, en tirant leurs épées, comme pour promettre au Dieu des armées de s'exposer

à tout, et de combattre jusqu'au dernier soupir pour soutenir la cause sacrée de la religion et de la foi. C'étoit celle aussi de la véritable morale et des seuls principes qui puissent assurer le bonheur du genre humain.

Je me rappelois avec délices, et d'une manière si frappante, toute l'Histoire de Malte que j'avois tant admirée dans ma première jeunesse, qu'il me sembloit que j'avois été témoin de ces grands événemens et que j'y avois participé.

Le séjour de Malte eut tant d'attraits pour nous, que nous y restâmes sept mois entiers; cependant l'air brûlant de cette île étoit visiblement contraire à la santé du vicomte; nous voyagions depuis deux ans, et je lui proposai de profiter de l'occasion d'un vaisseau prêt à mettre à la voile pour Toulon, et sur lequel s'embarquoient plusieurs chevaliers qui retournoient en France; le vicomte, sans me faire une seule objection, y consentit. J'allai prendre congé du grand-maître qui connoissoit ma résolution inébranlable de me consacrer sans retour à l'ordre de Malte, et je lui promis que je reviendrois dans le cours de l'année, pour prononcer mes vœux. Nous partîmes sur la fin de juillet, notre passage fut heureux; le

vent le plus favorable, qui ne nous abandonna point, nous conduisit à Toulon avec une extrême promptitude; ce fut là qu'en débarquant, nous eûmes des nouvelles de France qui nous causèrent beaucoup de surprise et qui changèrent entièrement la situation du vicomte : un capitaine de vaisseau, de nos amis, revenant de Paris, nous apprit qu'un vieux célibataire nommé Dorival, qui n'avoit point de proches parens, venoit de mourir, et que ce riche financier, au grand étonnement de tout le monde, laissoit, par un testament en bonnes formes et non contesté, toute sa fortune au vicomte. A ce récit, je ne pus m'empêcher de m'écrier du premier mouvement : Voilà un héritage qui vient trop tard! Je pensois que deux ans plus tôt, cette succession auroit fait le bonheur de mon ami, parce qu'alors il auroit obtenu sans peine la main de celle qu'il aimoit : il m'entendit, et répondant à ma pensée : Non, dit-il, car maintenant je sens mieux le prix de la fortune, puisque j'en connois mieux le véritable emploi. Il parloit avec une parfaite sincérité; j'admirois sans cesse en lui le pouvoir bienfaisant de la religion; il étoit guéri d'une passion malheureuse, sans éprouver ce vide affreux que laisse au fond de l'âme un sentiment que rien

ne remplace; une piété vive et profonde sembloit développer en lui de nouvelles facultés et de nouvelles vertus; son imagination avoit acquis le plus haut degré de force et d'élévation; son détachement de la vie ne lui donnoit que la grandeur de caractère qui double le courage, et qui fait mépriser tout ce qui est frivole; mais dépouillé de tout égoïsme, il étoit plus sensible, plus compatissant, et nul être sur la terre n'étoit capable d'un dévoûment plns généreux et plus héroïque pour ses amis et pour ses semblables.

Le surlendemain de notre arrivée à Toulon, il me déclara que ses voyages n'étoient pas finis, et que le plus intéressant de tous lui restoit à faire; enfin, il me confia qu'il vouloit aller à la Terre-Sainte. Mais, poursuivit-il, avant de me donner le temps de lui répondre, vous avez en France un tendre père, une sœur et une tante chérie, qui comptent les jours de votre absence : nos vocations sont devenues différentes; je remplirai la mienne, suivez la vôtre : retournez à Paris, j'irai seul à Jérusalem. Pauvre orphelin dès mon berceau, je n'ai que des parens éloignés et très-indifférens sur mon sort; je puis disposer de moi : nul ne désire mon retour; je ne manque à personne...—Eh!

quoi, mon ami, lui dis-je, vous me comptez donc pour rien? A ces mots, il me serra la main, et je vis ses yeux se remplir de larmes.... Après un moment de silence, reprenant la parole : Ne sais-je pas, dit-il, que vous n'avez quitté Paris et que vous n'avez fait ce long voyage que pour ne pas abandonner un ami malheureux? votre générosité fut muette, ma reconnoissance a dû l'être. J'ai respecté votre touchante délicatesse; j'aurois craint d'en ternir la pureté, en vous laissant voir que je la devinois. J'ai remis avec délices cette dette du cœur entre les mains de celui qui paie avec usure les bienfaits dont il est le seul confident. Séparons-nous, continua-t-il; vous pouvez m'être fort utile à Paris, en vous informant si ce testament dont je suis l'objet ne blesse en rien la justice; et alors nous conviendrons de l'usage que je ferai de cette fortune et de la somme que vous me ferez passer sur-le-champ, et que je destine aux gardiens du Saint-Sépulcre et aux pélerins malheureux; enfin, j'attendrai ici votre réponse, qu'il faudra m'envoyer par un courrier.

Le voyage de la Terre-Sainte ne devant naturellement durer que cinq ou six mois, je résolus intérieurement de faire aussi ce grand pélerinage, d'autant plus qu'allant à Paris, je pou-

la certitude que le vieux Dorival avoit pu légitimement disposer d'une fortune dont il étoit l'artisan. Muni de la procuration du vicomte, je me fis donner pour lui une somme considérable, et je me disposai à reprendre la route de Toulon.

Mon père consentit à me voir entreprendre si promptement mon second voyage, et, ne s'opposant plus au projet de me lier par des vœux à l'ordre de Malte, il loua même ma constance à cet égard. Ma sœur, durant mon absence, étoit devenue mère; elle étoit accouchée, neuf mois après mon départ, d'un charmant petit garçon, qu'elle achevoit de sevrer, et qui faisoit ses délices. Ma tante jouissoit de son bonheur et de la perfection de sa conduite; mon beau-frère savoit apprécier une épouse si accomplie; enfin, toute ma famille étoit heureuse. Je revis Isidore, qui, durant mon absence, avoit fait quelques voyages en Hollande et en Angleterre; je lui trouvai toujours un air aussi *solennel.* Cependant je remarquai qu'il avoit un ton moins sec, moins tranchant, et des manières plus douces et plus polies; il me parut avoir plus d'ascendant que jamais sur son frère, dont il étoit tendrement aimé. Je parlai de lui à ma tante; elle me répondit très-brièvement qu'il

montroit beaucoup d'égards et de déférence pour Adeline; elle ajouta que c'étoit là tout ce qui devoit m'intéresser, et sur-le-champ elle changea d'entretien; ce qui me convainquit qu'elle n'étoit nullement contente de son caractère, car j'avois remarqué qu'elle parloit toujours le moins possible des personnes qu'elle n'estimoit pas. D'après cette observation, Isidore me devint plus suspect que jamais, et je ne pouvois me défendre d'un sentiment pénible en pensant que cet homme équivoque et mystérieux faisoit partie de notre famille. Mais les craintes vagues et sinistres qu'il m'inspiroit se dissipoient entièrement, quand je réfléchissois aux vertus d'Adeline, à sa prudence prématurée, à sa parfaite confiance en ma tante, si digne, à tous égards, de lui servir de guide, et enfin à l'union si tendre qui existoit entre elle et son mari.

Au bout de dix-sept jours, comme je l'ai déjà dit, je partis de Paris, et je repris la route de Toulon. Le vicomte fut plus charmé que surpris de me revoir : son âme étoit accoutumée à deviner la mienne. Nous nous embarquâmes aussitôt que le vent nous le permit; dès le second jour, nous fûmes assaillis par une tempête furieuse. Dans ce péril extrême, le vicomte, toujours

parfaitement résigné, paroissoit même avoir perdu le souvenir de Jérusalem. Du moins, lui dis-je, si nous avions visité les lieux saints! — Ah! répondit-il, au moment de jouir de la vue de Dieu, que peut-on regretter? C'est ainsi que la piété console de tout et répond à tout. Cet orage dura près de quinze heures, ensuite il se dissipa tout à coup; et, depuis ce moment, nous eûmes toujours le temps le plus desirable. Nous passâmes devant les îles de la Grèce. Le vicomte, qui, durant nos études, avoit eu, comme un autre, un grand enthousiasme pour la Grèce, ses héros et ses monumens, dédaigna avec tant de sincérité ces souvenirs profanes, que, pendant tout le temps que nous cotoyâmes ces îles fameuses, il baissa ou ferma les yeux; et la patrie des Agamemnon, des Oreste, des Achille, etc., la patrie d'Homère ne put obtenir de lui un seul regard. Nous arrivâmes à Jérusalem au milieu de la nuit, et le lendemain, au point du jour, nous nous rendîmes dans l'église du Saint-Sépulcre. Nous restâmes prosternés pendant plus d'une heure sur la tombe sacrée. Quand mon ami se releva, je remarquai qu'il étoit excessivement rouge; je connoissois sa profonde piété, sa vive et belle imagination (quel sujet pouvoit en exercer mieux la force

et l'étendue!) D'ailleurs, je pouvois juger de ses impressions par les miennes, qui dans ce moment furent inexprimables. On nous fit voir un fameux crucifix de grandeur naturelle. Par une ingénieuse mécanique, on détache de la croix la figure du Sauveur; (tous les ans, le Vendredi-Saint), lorsque les clous sont arrachés, les bras s'inclinent vers le corps, que l'on enveloppe alors dans un linceuil, pour le placer dans le sépulcre : toutes ces choses faites avec une imitation scrupuleusement exacte, à pareil jour, à pareille heure, dans les lieux mêmes où elles se passèrent, et en suivant pas à pas les traces de Jésus-Christ ; toute cette fidèle représentation du plus grand de tous les événemens et de nos plus augustes mystères, ne seroit pas vue sans émotion par les impies mêmes : on peut juger de l'impression qu'elle doit produire sur des cœurs religieux. Enfin, sur cette terre *classique* de la religion, chaque pas affermit la foi; les vestiges sacrés qu'on y rencontre font mieux que retracer les miracles de l'Evangile; ils frappent si fortement l'imagination, qu'on ne croit pas les découvrir pour la première fois : il semble qu'on les ait déjà vus, et qu'on les reconnoisse!....

En sortant de l'église nons nous approchâmes

l'un de l'autre; nous étions trop pénétrés pour essayer d'exprimer ce que nous ressentions; mais, par un mouvement qui fut mutuellement irréfléchi, nous nous serrâmes fortement la main, nous étions devenus véritablement frères. Cette grande méditation, cette touchante conformité de sensations, de réflexions et de sentimens, venoit de resserrer les liens de l'affection qui nous unissoit; nous nous aimions pour l'éternité!.....

En rentrant dans notre logement, le vicomte m'avoua qu'il croyoit avoir un peu de fièvre, je le pressai de se mettre au lit, ce qu'il fit sur-le-champ. Dans la soirée il eut un si violent redoublement, que je commençai à m'inquiéter, il avoit néanmoins toute sa tête : à minuit, son état empirant, il demanda un des vénérables religieux gardiens du Saint-Sépulcre; j'envoyai en même temps chercher un chirurgien qu'on nous indiqua, qui vint aussitôt, et qui me déclara que le malade lui paroissoit être dans le plus grand danger. Il reçut tous ses sacremens à la naissance du jour; pendant la cérémonie si touchante de l'extrême-onction, j'étois à genoux au pied de son lit, et je ne pouvois me lasser de contempler son visage, devenu véritablement angélique : on y voyoit

briller tous les rayons de la foi et toute l'expression de la béatitude; on voyoit que ses ferventes prières n'étoient que des remercimens passionnés de la plus heureuse de toutes les morts, et il n'avoit que ving-neuf ans!.....

Il s'aperçut que je pleurois, et ce mouvement involontaire de la nature ne lui causa que de la surprise; l'approche de la mort n'étoit pour lui qu'une promesse, et l'agonie que l'avant-coureur d'un bonheur éternel et suprême. C'est ainsi que la vie des élus se termine, c'est ainsi que les saints finissent après avoir parcouru avec ferveur une carrière remplie d'actions et d'espérances sublimes!.....

Le vicomte avoit cru finir le pélerinage de la vie avec celui de Jérusalem; il fut trompé dans son attente : le danger cessa dès le lendemain, et, au bout de trois jours, il fut en pleine convalescence; guidés par un des religieux du Saint-Sépulcre, nous parcourûmes toute la ville pour en bien connoître les monumens; le vicomte se fit conduire dans le lieu qu'on appelle *la Maison de David;* je fus très-étonné d'y voir la petite harpe et ma flûte que le vicomte y avoit fait porter le matin; il se tourna vers moi en souriant, et me demanda si je voulois prendre ma flûte et l'accompagner d'oreille;

parce qu'il alloit chanter le cantique que je n'avois entendu que de loin, durant notre voyage. J'y consentis et je lui demandai à mon tour s'il joueroit de la harpe; oui, répondit-il, mais non en commençant, ma harpe ne sera nécessaire que lorsque je parlerai du prophète Roi; à ces mots il chanta avec enthousiasme les paroles suivantes :

Lieux révérés, je vous contemple enfin !
Sainte ferveur, enthousiasme divin,
Je m'abandonne à vous, pure et céleste flamme,
Éclairez mon esprit, purifiez mon âme !....
Où suis-je, ô ciel ! quel bruit harmonieux !....
Et quels accords mélodieux !....
Prodige ravissant ! ô touchante merveille !
La harpe du prophète a frappé mon oreille !
Le Jourdain s'est ému, le vallon retentit !....
Du désert la palme immortelle
Sur sa tige se renouvelle,
S'étend, s'élève et refleurit !....
Taisons-nous, écoutons... Mais, qu'entends-je, il gémit !...
C'est le Seigneur qu'il implore.
Sa voix puissante et sonore
Proclame son repentir.
Du Seigneur, lent à punir,
Il invoque la clémence,
Il célèbre la puissance !
Il immortalise en ses chants,
Ses vœux et ses regrets touchans,
Ses profondes douleurs, sa pieuse espérance
Et sa sublime pénitence !

Du monde et de la cour frivole souvenir,
Efface-toi de ma mémoire.
Louange des humains, vain fantôme de gloire,
Tu dois ici t'évanouir....
En abordant cet auguste rivage,
On ne voit que le but d'un périlleux voyage,
On ne craint plus l'écueil que l'on a su franchir;
Près du sépulcre saint, il n'est plus de nuage,
Et les vrais pélerins y peuvent découvrir
Le trésor de la foi : l'éternel avenir!
Sur la tombe du Christ assise en triomphante,
L'immortelle Religion
Dit à chaque chrétien d'une voix éclatante :
Le temps qui va finir, n'est jamais qu'une attente,
La seule résurrection
Est donc la véritable vie.
Prosterne-toi, mortel! adore, espère et prie!

Lieux révérés, je vous contemple enfin!
Sainte ferveur, enthousiasme divin,
Je m'abandonne à vous, pure et céleste flamme,
Éclairez mon esprit, purifiez mon âme!...

Il faut avoir entendu ce cantique dans la *maison de David*, et chanté par un pélerin, pour se faire une idée de son effet. Ce jour même, le vicomte me déclara l'étonnante résolution qu'il avoit prise de s'établir à Jérusalem et d'y finir ses jours. — J'y vivrai, dit-il, sous le nom de Philéas, mon nom de baptême; j'y passerai le reste de ma vie dans une heureuse obscurité; je veillerai sur les pélerins et sur les

pieux gardiens du Saint-Sépulcre : n'est-ce pas s'associer aux anges qui les protègent spécialement?.... J'admirois trop la piété de mon ami pour entreprendre de la combattre ; je ne pensois pas, comme le monde, qu'elle puisse jamais inspirer des sacrifices exagérés, car il n'en est point de tels pour la foi.

La veille de mon départ, nous allâmes ensemble, au commencement de la nuit, visiter la vallée de Josaphat ; nous admirâmes d'abord la beauté et l'azur éclatant du ciel oriental. La lumière douce et brillante de la lune éclairoit notre marche silencieuse. Tout à coup le vicomte, s'arrêtant sur les bords du Siloë : — Ah! mon ami, me dit-il, c'est ici que toutes les illusions du monde s'évanouissent ! C'est ici que se dissipe l'*ensorcellement des niaiseries* (1); c'est ici qu'en quittant pour la vie son ami le plus cher, on ne croit pas se séparer de lui, oui, nous nous reverrons pour nous réunir à jamais! C'est toi que je devrois plaindre, si je ne connoissois pas ton caractère et tes sentimens : je reste dans des lieux où tout me parlera de l'immuable vérité; tu retournes dans un monde livré à la frivolité, au mensonge,

---

(1) Admirable expression de l'Écriture-Sainte.

aux déceptions de tous genres; dans un monde où l'orgueil et souvent la plus puérile vanité honorent du nom de vertu et de gloire des préjugés barbares, des prétentions ridicules, des actions coupables et des projets insensés!...... Mais tu sauras résister au torrent qui entraîne tant d'âmes foibles et malheureuses, qui, n'ayant pas la force de vaincre le danger, croient s'en affranchir en le niant. Tu te rappelleras notre amitié, nos voyages, nos lectures, nos entretiens..... A ces mots, pour toute réponse, je me jetai dans ses bras, je le pressai contre mon sein; de douces larmes s'échappèrent de mes yeux, je sentis les siennes couler sur mon visage; mes regards se portèrent vers le ciel, et, dans ce moment, la vue de ce beau ciel étoilé me causa autant d'enthousiasme que si j'eusse vu pour la première fois ce ravissant spectacle. — O sainte Religion! m'écriai-je, quel charme et quelle puissance tu sais donner à la véritable amitié!.... Comme je disois ces paroles, nous entendîmes marcher à quelque distance de nous; nous tournâmes la tête de ce côté, et nous aperçumes un objet surprenant : c'étoit une femme, vêtue d'une longue robe blanche, qui s'avançoit lentement vers les rives du Siloë; sa taille étoit majestueuse, et son visage, éclairé

par la lune, malgré sa pâleur extrême, nous parut d'une grande beauté. Elle s'arrêta à trente pas de nous; elle monta sur un petit tertre de verdure qui entouroit un superbe palmier, et, s'appuyant sur le tronc de l'arbre, en croisant ses bras sur sa poitrine, elle resta debout et immobile dans cette attitude.... On croyoit voir s'élever du tombeau la première créature humaine ressuscitée, arrivant au rendez-vous universel, en attendant son arrêt!... Une femme, dont le maintien et les vêtemens annonçoient assez qu'elle n'étoit pas d'un état vulgaire, et seule la nuit dans cette vallée, offroit une singularité remarquable; nous la regardions avec étonnement, lorsque, tout à coup élevant la voix, approchez-vous, nous dit-elle. Il y avoit à la fois dans le ton de cette invitation de la douceur et de l'autorité. Nous obéîmes, et alors l'inconnue nous attendit, en baissant son voile sur son visage; nous l'approchâmes en silence et avec une sorte de saisissement. Elle nous demanda en italien le nom de notre pays, et, en apprenant que nous étions Français, elle ne nous parla plus que dans notre langue; elle nous fit plusieurs questions, et, sachant que nous étions venus à Jérusalem en vrais pèlerins, elle prit toute confiance en nous. Et moi aussi, dit-

elle d'une voix entrecoupée, je ne suis point une voyageuse!.... Jeunes étrangers, la piété seule vous a conduits ici; et moi je suis une infortunée, que les remords et le repentir y ont amenée. Je veux anticiper volontairement sur la juste punition qui m'est réservée. Nous nous retrouverons, au jour redoutable, réunis dans ces mêmes lieux par la voix du Tout-Puissant! Là, tous les crimes seront dévoilés; je vais, en peu de mots, vous apprendre les miens : ce sera un commencement d'expiation, et ce récit vous fera chérir davantage, s'il est possible, la religion et la foi, qui peuvent seules mettre à l'abri de toutes les erreurs humaines. En disant ces mots, l'inconnue s'assit sur le tertre de gazon, et nous fit signe de nous établir sur une souche d'arbre qui se trouvoit à côté du palmier; ensuite, après un moment de silence, reprenant la parole :

« Je suis née, dit-elle, sous le beau ciel de Naples; j'épousai à dix-sept ans le comte de ***; les premières années de mon mariage furent heureuses, parce qu'elles s'écoulèrent dans l'innocence; mais bientôt un abîme affreux s'ouvrit sous mes pas, et j'y fus plongée par un monstre qui avoit usurpé toute l'estime et toute la confiance de mon époux : il se nommoit Pao-

lini. Il joignoit à un caractère féroce les passions les plus impétueuses, une duplicité sans exemple et la plus horrible impiété; mais il avoit reçu de la nature ou, pour mieux dire, de l'enfer tous les dons dangereux qui éblouissent et qui séduisent : une belle figure, un esprit souple, insinuant, et l'art perfide de cacher sous les traits de la sensibilité une profonde dépravation. J'eus le malheur de lui inspirer une violente passion, qu'il sut dissimuler à tous les yeux, excepté aux miens. Je n'éprouvai d'abord que de la surprise et l'indignation que devoit m'inspirer celui qui trahissoit ainsi les plus saints devoirs de l'amitié. Il me montra tant de remords et tant de passion, qu'il subjugua ma pitié; enfin, il parvint à corrompre mon esprit et ma raison, et je devins sa victime!... Pour mieux cacher son crime et le mien, il affecta pour moi, dans ma famille et dans le monde, une espèce d'éloignement et de sévérité, qu'il joua avec tant d'illusion, que j'en fus souvent désagréablement étonnée; mais, quand on est aveuglé par la passion, l'indignation la mieux fondée n'est presque toujours qu'une crainte douloureuse et vague ou un mécontentement passager. Pour moi, incapable de feindre, je ne laissai que trop voir, sinon le

sentiment coupable qui me dominoit, du moins un desir constant de lui plaire et d'obtenir en toutes choses son suffrage.

Cependant, loin de goûter un instant l'illusion du bonheur dans cette liaison criminelle, je n'y trouvai que des craintes sinistres et des chagrins, dont chaque instant sembloit accroître l'amertume; je ne tardai pas à m'apercevoir que Paolini n'avoit plus pour moi la passion exaltée par l'orgueil que lui avoit inspiré le desir de faire une conquête; il me cachoit ses vices avec moins de soin, il se glorifioit même de quelques-uns; il se vantoit d'être ennemi irréconciliable, et toujours implacable dans ses ressentimens. Il me répétoit avec une sorte d'affectation qu'il étoit capable de tout pour se venger. Il ne prétendoit plus à mon admiration; son horrible confiance étoit une preuve continuelle de son mépris, elle étoit en même temps un artifice; n'ayant plus le besoin d'être aimé, il vouloit surtout m'inspirer de la terreur; j'avois personnellement une grande fortune, et son insatiable cupidité fondoit sur ma foiblesse, le plus exécrable de tous les projets. De mon côté, si je n'eusse mortellement redouté de sonder un abîme, en examinant mon cœur, j'aurois reconnu que je n'avois plus

pour lui cet attachement que j'avois cru insurmontable; mais j'étois enchaînée par d'affreux sacrifices, par l'habitude, la vanité et la crainte, par un reste de sentiment indéfinissable, que je regardois comme ma seule excuse, et que, par cette raison, je cherchois à m'exagérer; son funeste pouvoir sur moi n'étoit plus que la domination de l'enfer : il falloit pour m'y soustraire, une secousse aussi terrible que violente. Lorsque Paolini crut pouvoir disposer entièrement de moi, je remarquai que dans tous nos entretiens, il cherchoit à me préparer à quelque résolution extraordinaire, il me disoit sans cesse : *que la passion autorise tout, excuse tout.* Ces odieuses maximes et cette véhémence, flattoient encore mon orgueil, et j'avois l'air de les approuver; j'imaginai confusément qu'il vouloit me proposer de m'enlever, et j'avois la tête tellement exaltée, qu'il lui eût été facile d'obtenir à cet égard mon consentement; enfin, chargé par le Roi d'une commission secrète pour Florence, il vint chez moi la veille du jour fixé pour son départ; je remarquai de l'égarement dans ses yeux et beaucoup plus de véhémence dans ses discours. Je le pressai de s'expliquer et de m'avouer avec franchise ce qu'il attendoit de moi : alors tirant de son sein

un petit flacon de cristal : — Voilà, dit-il, une composition qui peut, en quelques heures, nous délivrer pour jamais de l'obstacle qui nous sépare ; je restai pétrifiée ; Paolini prenant mon silence pour un consentement, osa me proposer sans détour d'empoisonner mon époux. — Monstre infernal, m'écriai-je, sortez et ne paroissez jamais devant moi! A ces paroles, il devint immobile, en fixant sur moi un regard affreux, où se peignoit la démence en fureur, et tout à coup débouchant le flacon, il avala ce poison mortel, en disant d'une voix concentrée : Tu n'éviteras par l'homicide, âme foible et vulgaire, c'est toi qui me donnes la mort. A ces mots, je le vis tomber à mes pieds, je me précipitai sur un cordon de sonnette, et je m'évanouis !.... En reprenant l'usage de mes sens, je me trouvai entourée de mes femmes, et j'aperçus avec horreur, à dix pas de moi, Paolini mourant, assis dans un fauteuil et soutenu par le comte de ***, qui, accouru aux cris de mes femmes, et croyant que son ami venoit d'être frappé d'un coup de sang, lui prodiguoit les plus tendres soins ; Paolini d'une voix basse, demanda qu'on renvoyât mes femmes, qui sortirent aussitôt ; alors Paolini se tournant vers mon crédule époux : — O toi, dit-il, l'ami de

mon enfance, de ma jeunesse et de toute ma vie, tu vas bientôt recevoir mon dernier soupir! sur le bord de la tombe, je ne veux point emporter mon secret le plus intime, il t'appartient, je le dois à ta généreuse amitié, tu sauras tout. — Grand Dieu! m'écriai-je avec épouvante, qu'allez-vous dire? — Tout, je le répète, reprit-il froidement. A ces terribles paroles, je tombai à genoux en implorant la miséricorde divine, et je me couvris le visage avec mes deux mains. — Je meurs empoisonné, poursuivit Paolini. — Et quelle est la main barbare, interrompit le comte? — Celle de votre indigne épouse, repartit Paolini; c'est ainsi qu'elle s'est vengée du mépris que m'a toujours inspiré sa passion adultère; ô mon ami, séparez-vous de cette furie, elle finiroit par attenter à vos jours: je devois cette horrible révélation au plus cher intérêt de mon cœur, celui de votre sûreté.

En finissant cet exécrable discours, Paolini voulut se soulever, pour embrasser l'ami qu'il avoit trahi avec tant de perfidie, et qu'il abusoit dans ce moment par une calomnie atroce, mais il retomba dans son fauteuil, et aussitôt une affreuse convulsion termina subitement sa détestable vie!....... Le comte, glacé ainsi que

moi, par l'étonnement et la stupeur, resta quelques instans sans mouvement et sans parole; mais, reprenant soudain toute l'énergie de la fureur, il s'élança vers moi; j'étois toujours à genoux, entièrement soumise à mon sort, car le repentir de mon crime réel m'inspiroit toute la résignation qui m'étoit nécessaire pour supporter l'accusation la plus noire et la plus calomnieuse. Le comte me saisit par mes longs cheveux, qui s'étoient détachés et qui flottoient sur mes épaules; et me traînant avec violence vers le cadavre de Paolini: Infâme créature, s'écria-t-il, viens contempler ton ouvrage et ta victime! regarde cet ami fidèle, le plus vertueux des humains, privé de la vie par ta rage insensée!..... Ah! lui dis-je enfin d'une voix défaillante, ayez pitié de moi.... Point de pitié, reprit-il, pour la plus horrible des mégères. Ose-tu bien implorer la pitié, toi dont la main barbare a fait couler un poison mortel dans les veines de cet infortuné, qui n'alluma ta fureur meurtrière que par la constance de son amitié pour moi et par l'héroïsme de sa vertu! La pitié pour toi ne seroit qu'une foiblesse, je n'en aurai point; prépare-toi à sortir de cette maison dans une heure, et pour n'y rentrer jamais. Cette menace me fit peu d'effet; j'étois lasse de la vie, et dé-

goûtée de moi-même. Dieu, en me découvrant toute la scélératesse du monstre qui m'avoit séduite, me fit sentir en même temps combien mon égarement étoit inexcusable, car avant les derniers crimes de Paolini, je n'avois pu m'abuser sur la perfidie et la duplicité de son caractère, sur son impiété et par conséquent sur son manque absolu de principes; je n'avois donc manqué à tous les miens que par l'idée que j'étois adorée, je connus alors qu'une passion criminelle n'est au fond qu'un enivrement d'orgueil, qu'un aveuglement volontaire, et que l'exaltation d'une imagination ardente et dépravée. Comme le fruit qu'un air brûlant vient de putréfier intérieurement, semble quelquefois être bonifié, ainsi l'âme amollie par le vice qui la corrompt, offre souvent une fausse apparence de sensibilité; mais la sensibilité véritable, toujours généreuse et désintéressée, toujours exempte d'égoïsme et d'orgueil, n'appartient qu'aux affections pures et légitimes. Je me jettai dans le sein de la religion, et ce fut avec confiance; je venois de me juger, et de me condamner à une pénitence sévère, j'espérai mon pardon.

Le comte sortit brusquement, et moi, pour m'éloigner de l'objet funeste que j'avois sous

les yeux, je passai dans une pièce voisine, où je donnai un libre cours à mes larmes; au bout d'un quart-d'heure, l'écuyer du comte vint, d'un air grave et solennel, m'annoncer que mes chevaux étoient mis, et qu'il avoit ordre de son maître de me conduire sur-le-champ chez mon père : j'obéis sans résistance; quand j'arrivai sous le toit paternel, on me fit attendre dans l'appartement qui m'étoit destiné, et je frémis, en apprenant que mon père étoit enfermé avec le comte. Enfin mon père parut, et, s'avançant vers moi avec des yeux étincelans d'indignation et de colère, il m'accabla des plus sanglans reproches sur mon prétendu forfait et sur le déshonneur dont je couvrois ma famille; je répétai plusieurs fois que j'étois innocente de la mort de Paolini, mon père ne voulut pas même m'écouter; les discours d'un homme mourant, l'exclamation qui m'étoit échappée lorsqu'il m'avoit menacée *de tout dire*; l'espèce de sévérité qu'il avoit affichée avec moi; le penchant que j'avois toujours laissé voir pour lui, tout en effet déposoit contre moi; je me précipitai aux genoux de mon père qui me repoussa violemment, en me donnant sa malédiction!..... Tout mon courage m'abandonna, et je tombai sans connoissance sur le plancher. Mon père me quitta,

mais il m'envoya du secours. On me mit au lit, et en rouvrant les yeux, je vis à mon chevet un médecin; je ne répondis point à ses questions, mais je demandai avec instance un prêtre qu'on alla chercher aussitôt; on m'amena un vertueux ecclésiastique, et j'éprouvai une première consolation, en lui faisant l'aveu d'une faute ignorée dont il pouvoit m'absoudre, et en lui apprenant que je n'étois pas coupable du crime qu'on m'imputoit. J'avois à peine fini ma confession, l'ecclésiastique venoit de sortir, lorsqu'avec une surprise extrême je vis entrer le comte de *** ; mon étonnement redoubla en jetant les yeux sur son visage inondé de larmes; il vint tomber à genoux au chevet de mon lit, en s'écriant qu'il avoit reconnu ma parfaite innocence : mon saisissement ne me permit pas de proférer une seule parole; il me conta rapidement, qu'en examinant mes papiers, il avoit trouvé une lettre de Paolini (la seule que j'eusse conservée à son insu) dans laquelle il me déclaroit ses sentimens avec toute la véhémence d'une passion effrénée, et en me menaçant de s'ôter la vie, si je persistois dans une résistance qui le plongeoit dans le dernier désespoir; d'après cette lettre, le comte étoit convaincu que j'avois toujours suivi mon devoir, et qu'enfin

Paolini, en s'empoisonnant en ma présence, avoit effectué ses menaces. Le comte, en détestant la mémoire de l'impie et perfide Paolini, me conjura, dans les termes les plus supplians, de lui pardonner son erreur, en ajoutant qu'il la répareroit d'une manière éclatante par tous les témoignages d'estime, d'admiration et d'affection conjugale qu'il croyoit me devoir; il me pressa de me lever sans délai, afin de retourner avec lui dans son palais.

Dans les momens de surprise et de saisissement, au milieu des catastrophes dont je viens de faire le récit, j'avois entièrement oublié cette lettre qui fut écrite dans un temps où j'étois en effet innocente encore; ainsi il ne tenoit qu'à moi, en produisant ce seul écrit, de persuader à mon époux, à ma famille, au monde entier, que j'avois toujours respecté mes devoirs, et marché dans les sentiers de la vertu; mais il auroit fallu soutenir cette réputation par une infinité de mensonges, et par la plus odieuse hypocrisie, car le comte n'auroit pas manqué de m'accabler sans cesse de questions sur la perversité de Paolini; j'aurois pu me taire pour conserver mon honneur, surtout le sien, et pour assurer son repos; mais la religion me défendoit de jouer un rôle plein d'imposture, et

j'eus le courage de lui déclarer l'entière vérité. — Quoi ! s'écria le comte indigné, vous m'avez trahi, et pour un tel scélérat !.. . Le comte oublioit qu'il avoit lui-même été complètement la dupe des flatteries et de la fausseté de ce misérable, mais il est vrai du moins que cette illusion n'avoit été pour lui qu'un aveuglement et non un crime. Je le conjurai de me permettre de me retirer pour le reste de mes jours dans un couvent ; il y consentit par un signe de tête approbratif, et, sans ajouter une seule parole, il se hâta de me quitter. J'entrai le lendemain même dans un couvent. Je commençois à y retrouver quelque tranquillité dans les exercices de la pénitence, lorsqu'un nouvel incident vint me replonger dans un trouble affreux. Je m'aperçus, au bout de quelques mois, que je portois dans mon sein le fruit infortuné, ou d'un malheureux hymen, ou d'un adultère!..... Horrible incertitude qui doit bouleverser la conscience de toute épouse criminelle !.... Une pensée foudroyante acheva bientôt de m'accabler ; le comte avoit fait une absence de plusieurs mois, et le calcul de cette absence pouvoit donner des doutes sur la légitimité de l'enfant ; je fus obligée d'instruire le comte de cet événement ; il m'envoya dire de retourner dans son

palais; j'obéis, je le revis en tremblant, je le retrouvai sombre et silencieux, mais il ne me dit pas une seule parole offensante.

L'époque de ma délivrance, moment si doux pour une mère vertueuse, fut le plus affreux de ma vie. Je n'osois jeter les yeux sur le malheureux enfant que je venois de mettre au jour; mais je regardai mon redoutable époux, et je frémis; son visage étoit pâle, ses yeux, fixés sur l'enfant, examinoient avec horreur la ressemblance la plus frappante et la plus funeste!.... On emporta l'enfant dans une chambre voisine, et le comte, renvoyant ma garde, se trouva seul avec moi; alors, se penchant sur mon lit, il me dit d'une voix basse et terrible: Il a tous ses traits! jamais la Providence n'imprima plus visiblement l'empreinte de l'adultère sur le visage d'un enfant nouveau né!... Et c'est cet enfant, portant sur sa figure la preuve de ma honte et de votre ignominie, c'est le fils de votre suborneur et du scélérat qui voulut m'empoisonner; c'est cet enfant détesté qui ravit à un frère que j'aime, à des neveux que je chéris, tout mon héritage, une fortune immense!.... Ici le comte s'arrêta, et après un moment de silence: C'est vous seule, dit-il, qui serez chargée de votre enfant; aussi-

tôt que votre santé vous le permettra, vous partirez pour la terre que je possède en Calabre. Vous y resterez dans la solitude, jusqu'à ce que l'enfant soit en âge d'être mis au collége. A ces mots, il me quitta, et, sous le prétexte d'une affaire, il partit dans la nuit pour se rendre à Rome.

Il fallut me résoudre à voir ce déplorable enfant. Je fus épouvantée moi-même de la fatale ressemblance, et, cependant, je l'allaitai, et en remplissant tous les devoirs sacrés d'une mère, je n'éprouvois que de la douleur et des remords!... Au bout de trois semaines, je partis pour la Calabre; et je me trouvai avec une sorte de consolation dans un antique château situé au milieu des rochers, et loin de la cour et du monde. Mais comment goûter le charme de la solitude, lorsqu'on se reproche un crime irréparable? J'avois détruit tout le bonheur et tout le repos de l'homme le plus vertueux, et j'avois introduit dans sa famille un héritier usurpateur!.... Je ne trouvois, dans tout ce qui produit les joies maternelles, que des sujets d'inquiétude, de honte et d'amertume. La vue de mon enfant me faisoit frissonner; l'égarement d'un amour coupable ne pouvoit adoucir cette impression, puisque la fatale ressemblance ne

me rappeloit qu'un monstre justement abhorré. Il m'étoit impossible de ne pas supposer vaguement que cet enfant infortuné auroit un jour l'âme et le caractère de celui dont il avoit si parfaitement les traits; je cherchois vainement à reposer mon imagination dans l'avenir; j'y retrouvois toujours mes fautes, une confusion inévitable, et cet enfant qui ne pouvoit devenir pour moi que plus embarrassant et plus redoutable en grandissant, et c'est ainsi que le vice et le désordre dénaturent tous les sentimens et bouleversent toutes les situations!....

Mon enfant infortuné ne vécut que dix mois, je le baignai de larmes, en recevant son dernier soupir: Innocente créature! m'écriai-je, je ne devrois pas te pleurer! tu quittes cette terre malheureuse et souillée pour voler au séjour des Anges! Du moins, je pourrai désormais penser à toi sans tressaillir.

Le comte, en apprenant la mort de cet enfant, partit aussitôt et vint me retrouver: je fus consternée du changement que je remarquai sur sa figure; et comme je lui en témoignai mon inquiétude, je suis condamné par tous les médecins, me dit-il: Je succombe à de violens chagrins, et je viens mourir près de vous; je ne répondis que par mes pleurs: en effet, je le

vis dépérir tous les jours, j'appelai des médecins, je me dévouai à le servir, à le soigner. Cette conduite le toucha vivement; mais, en moins de trois semaines, il fut réduit à la dernière extrémité. Ce fut alors que je me rappelai avec épouvante ces terribles paroles, qu'une inspiration infernale fit proférer à Paolini : *Tu n'éviteras pas l'homicide.* J'étois cause de la mort de Paolini, et je devois m'attribuer encore celle de mon époux : il expira dans mes bras, en m'assurant du retour de sa tendresse et de son pardon. Je lui élevai un superbe tombeau; ensuite je retournai dans le couvent que j'avois quitté, où je pris la résolution de faire le pélerinage de Jérusalem.... Ici la comtesse cessa de parler. Nous la remerciâmes de sa confiance et de son récit qui fournissoit tant de sujets d'utiles réflexions; et, comme je lui témoignois de l'étonnement sur la profonde dépravation de Paolini : Cette perversité, dit le vicomte, n'a rien de surprenant; dès qu'un homme ne croit ni à l'immortalité de l'âme, ni à l'existence de Dieu; dès qu'il a pu parvenir à ce degré de démence et d'aveuglement, rien ne doit l'arrêter pour satisfaire son amour, sa haine et ses ressentimens; et alors, s'il a des passions violentes, les plus grands crimes ne sont pour lui (s'il rai-

sonne bien dans son horrible système) que des moyens naturels qu'il croît absurde de ne pas employer, quand il espère pouvoir échapper sûrement à la rigueur des lois. Ainsi, Paolini n'étoit qu'un *athée conséquent*.

Après cette remarque, dont la justesse est incontestable, nous proposâmes à la comtesse de la conduire hors de la vallée; elle nous apprit que ses gens l'attendoient à cinq cents pas du lieu où nous étions. Elle accepta notre bras, et nous nous dirigeâmes vers le côté qu'elle nous indiqua. Nous remarquâmes qu'elle étoit oppressée et tremblante; car, le récit qu'elle venoit de faire, en lui rappelant de funestes souvenirs, lui avoit causé une vive émotion. Nous étions au milieu de la nuit; la lune étoit rouge et à demi-voilée par un léger nuage; nous passâmes devant un grand rocher, d'une forme bizarre; il étoit entouré de cyprès, et l'on voyoit vers sa base, un large enfoncement qui ressembloit à l'ouverture d'une caverne. La comtesse, qui regardoit fixement ce rocher, s'arrêta tout à coup en chancelant et en s'écriant : Ciel.... ô Ciel!.... quel épouvantable objet!.... Ne le voyez-vous pas? — Quoi donc, Madame? — Grand Dieu!..., Paolini, entouré de flammes, venant me reprocher son crime et le mien!...

L'entendez-vous me dire que, si j'eusse été fidèle à la vertu, j'aurois pu l'y ramener ! oh! garantissez-moi de sa fureur ! En disant ces paroles, avec une volubilité qui ne permettoit pas de l'interrompre, elle nous saisit fortement par le bras, comme pour nous empêcher de l'abandonner. Nous nous hâtâmes de l'éloigner de cette roche fatale, et lorsqu'elle l'eut perdue de vue, elle commença à respirer, et son imagination troublée se calma peu à peu. Nous rencontrâmes enfin ses gens ; elle les rejoignit et nous prîmes congé d'elle.

Ce ne fut pas sans verser des larmes que je me séparai de mon vertueux ami. Songez, me dit-il, que dans des genres différens, nous aurons désormais l'un et l'autre une même destination, celle de nous opposer aux efforts impies des infidèles. Vous allez vous engager à les combattre avec l'épée, et moi je reste ici pour protéger contre eux les adorateurs du vrai Dieu ; ainsi la sympathie nous unira toujours, puisque nous aurons le même zèle, la même ardeur pour la cause sacrée à laquelle nous consacrerons nos desseins, notre courage et notre vie.

Moins fort que lui, je n'étois pas en état de lui répondre, mes sanglots me suffoquoient... Nous

nous promîmes de nous écrire ; il me serra contre son cœur avec la plus touchante sensibilité, et lorsqu'enfin je m'arrachai de ses bras, il me dit ces paroles de l'Ecriture-Sainte : « Conservez dans votre cœur le souvenir de votre ami. *Ecclésiastique*, chap. 17.

Je quittai la Terre-Sainte, et je retournai à Malte où je retrouvai des amis qui me devinrent d'autant plus chers, que la religion seule avoit formé nos liaisons. Les prétendus amis que l'on acquiert dans le monde, au milieu d'une folle dissipation, s'évanouissent avec les vains plaisirs dont les années ôtent nécessairement le goût ; l'amitié formée par la vertu est seule invariable et solide, et si les liaisons d'enfance ne se dénouent point, c'est qu'elles retracent les jours heureux de l'innocence et de la paix.

Je restai à Malte le temps nécessaire pour y prononcer mes vœux, ensuite je m'embarquai avec plusieurs autres chevaliers pour commencer mes caravanes, qui furent cette année très-brillantes par nos succès contre les corsaires.

Il y avoit dans ce temps beaucoup de religion sur les vaisseaux, et ceux de Malte se distinguoient à cet égard entre tous les autres ; les matelots en général étoient croyans sur terre,

et dévots sur *le grand abîme* ; (1) les nôtres dans les belles soirées chantoient des cantiques qui me rappeloient *l'hymne du pèlerin* que mon ami m'avoit fait entendre dans la *maison de David*. Avec quelle ferveur on célèbre la puissance et la bonté de l'Eternel quand on vogue sur des gouffres, qu'on a perdu de vue la terre, et qu'on ne peut contempler que les cieux !... Au milieu des plus grands dangers, une idée dominante soutenoit notre courage, et nous élevoit au-dessus de nous-mêmes. Nos travaux assuroient la liberté des mers, nous étions la *police* active et généreuse de la navigation européenne, enfin nous combattions pour Dieu, et l'espoir d'obtenir la protection divine, nous donnoit à tous le calme et l'intrépidité nécessaires pour commander, ou pour attaquer et se défendre.

Notre campagne terminée, nous retournâmes joyeusement à Malte, car nous regardions cette île comme une figure de la patrie céleste ; nous éprouvions toujours les mêmes transports en la revoyant, et nous y déposâmes avec délices notre butin, nos prisonniers et des lauriers véritablement glorieux, puisqu'ils ne se flétriront

(1) Expression de l'Écriture-Sainte.

point dans l'éternité!.... Pour que rien ne manquât à mon bonheur, au moment où je me disposois à retourner en France, je reçus une lettre de la marquise de Berville ma sœur; cette lettre peint si bien sa candeur, son caractère et son âme, que je l'ai toujours conservée : je vais la transcrire ici.

« Si vos voyages, mon cher frère, n'étoient
» pas aussi pieux que vos sentimens, combien
» ils me feroient gémir et murmurer!... Et ces
» périlleuses navigations dont je me suis tou-
» jours fait une idée si terrible, quel effroi main-
» tenant elles me causeroient! mais je me ré-
» pète que ce n'est ni l'ambition, ni la cupi-
» dité qui vous font braver tant de périls; enfin
» je songe à vos motifs, à vos intentions si pures,
» si religieuses, et je vois toujours votre heu-
» reux vaisseau environné, protégé, guidé par
» les anges! et toutes mes inquiétudes s'éva-
» nouissent en priant Dieu, ou plutôt en le
» remerciant des inspirations qu'il vous donne
» et des grâces dont il vous a comblé. Oh! com-
» bien l'amitié sans religion doit causer de dou-
» leurs! Que devient alors une tendre sœur dans
» la situation où je suis? Quels tableaux déchi-
» rans doivent noircir son imagination, et pri-
» vée de toutes les consolations de l'espérance

» et de la foi, comment pourroit-elle supporter » un état si violent pendant des années entières? » On en peut dire autant de tous les autres senti- » mens et surtout de l'amour maternel, quand » son enfant est malade, à qui cette malheu- » reuse mère a-t-elle recours? à des médecins. » Ah! ses craintes sont toujours si exagérées, » que, pour la rassurer, il ne faut rien moins » que lui donner l'espoir d'obtenir des mira- » cles. Chose admirable que la piété! même en » ne parlant qu'humainement, elle remet dans » nos propres mains le succès et l'accomplisse- » ment de tout ce que nous pouvons légitime- » ment desirer, puisqu'il suffit alors de prier » avec une ardente ferveur! J'ai fait mille fois » toutes ces réflexions, en pensant à vous et en » regardant mon petit Cléophas quand il souf- » froit de ses dents et même souvent lorsqu'il » étoit en bonne santé, puisque le plus léger » changement dans les traits ou dans la carna- » tion, suffit pour alarmer le cœur d'une mère.

» Mandez-moi, du moins, quand vous le saurez » avec certitude, l'époque précise de votre retour, » afin que je jouisse d'avance d'un bonheur dont » nul autre ne peut me tenir lieu. Maintenant » je vais vous parler de moi. Je suis plus heu- » reuse encore que dans les premiers temps de

» mon mariage ; M. de Berville est toujours aussi
» parfait pour moi ; son caractère est admirable
» ainsi que sa conduite et tous ses sentimens :
» c'est vous dire assez qu'il a pour mon père la
» tendresse que je puis lui desirer, qu'il sait ap-
» précier ma tante et qu'il est rempli d'égards
» et d'affection pour elle, car pourrois-je être
» heureuse s'il ne partageoit pas ma reconnois-
» sance et l'attachement que je lui dois? vous
» pensez bien, mon ami, que de mon côté je
» ne perds pas une occasion de me rendre agréa-
» ble à ma belle-mère et à mon beau-frère ;
» ce dernier, selon moi, gagne beaucoup à être
» connu, il a quelque chose d'austère qui peut
» repousser d'abord, et j'avoue que l'on trouve
» quelquefois autant de sévérité dans sa manière
» de juger, qu'il y en a dans son maintien et
» dans son regard, et voilà (soit dit entre nous)
» ce qui éloigne un peu de lui nòtre bonne tante
» qui n'a certainement besoin d'aucune indul-
» gence, mais qui a bien le droit d'exiger des
» autres une parfaite douceur, car la sienne
» jamais ne s'est démentie. Isidore, comme il le
» dit lui-même, n'a nulle envie de plaire, pas
» même à ceux qu'il aime, mais il a un grand
» caractère, un esprit très-distingué et d'excel-
» lens principes ; ma tante voudroit qu'il fût

» aussi pieux que son frère, et je le desirerois
» aussi ; nous l'amènerons à cet état de perfec-
» tion avec un peu de temps ; on n'entraîne point
» du moins promptement un esprit tel que le
» sien ; des conseils impérieux n'obtiendroient
» rien de lui, une volonté hautaine le révolte-
» roit : on ne peut le diriger qu'avec l'amitié
» et de la patience. Il a pris beaucoup de con-
» fiance en moi, et j'en ai déjà profité pour lui
» prêter des livres admirables qu'il n'avoit ja-
» mais lus, et qui lui font, j'en suis sûre, une
» très-vive impression.

» Vous savez comme je hais la flatterie, et ce
» qui m'attache surtout à mon beau-frère, c'est
» qu'il est incapable d'employer jamais ce moyen
» si vil de succès et de séduction. Quand vous
» verrez comme il me contredit et comme il
» me critique, je suis certaine que vous l'es-
» timerez.

» Je vois toujours souvent la comtesse de Ter-
» ny ; son mari a toute la perfection du mien ;
» aussi est-il son ami intime ; on reproche à la
» comtesse un peu de légèreté ; ma tante m'a
» défendu de me lier particulièrement avec elle,
» et je lui obéis en cela comme en toutes choses;
» Isidore est d'accord avec elle sur ce point : il
» m'a dit, avec sa sévérité ordinaire, que lors-

» que la conduite d'une femme est soupçonnée,
» même injustement, elle ne doit plus être
» comptée au nombre des femmes de bonne
» compagnie, parce qu'au moins elle a donné
» lieu à la calomnie par de fausses démarches
» et par des imprudences. Cependant il va
» assez souvent chez elle, mais c'est unique-
» ment par égard pour son mari dont il fait le
» plus grand cas.

» Ma tante jouit toujours d'une assez bonne
» santé, à l'exception de ses violens maux de
» tête qu'elle a eus toute sa vie, et qui ne di-
» minuent point avec l'âge : qu'il m'est doux
» alors de la soigner et de renoncer à toute
» société, à tout amusement pour me fixer au-
» près de son fauteuil ou de son lit! communé-
» ment alors, je lis une partie de la journée,
» et le soir, je l'endors avec ma harpe, le piano
» ou la guittare, et je jouis véritablement des
» talens qu'elle m'a donnés, puisqu'ils peuvent
» la distraire de ses souffrances. Ah! si Dieu
» prolonge ma vie, comme je veillerai sur elle
» quand elle sera bien vieille, quand elle au-
» ra soixante ans! ces sentimens sont si natu-
» rels! n'a-t-elle pas protégé les premières an-
» nées de notre enfance, ne nous a-t-elle pas
» veillés dans nos maladies? n'a-t-elle pas cul-

» tivé notre esprit, formé nos caractères; ne » s'est-elle pas appliquée à nous communiquer » tous ses talens? Que pouvons-nous faire qui » puisse payer tant de bienfaits? oh! que je plains » les cœurs ingrats! et qu'ils sont en effet di- » gnes de compassion!.... On s'attendrit sur le » sort d'un aveugle, d'un sourd, d'un estropié, » et cependant ils n'ont que des privations ma- » térielles, ils n'ont perdu que des sensations, » ils peuvent toujours connoître et goûter les » jouissances de l'âme, les seules véritables, » et l'ingratitude les ravit toutes, voilà donc » surtout ce qu'il faut plaindre!....

» Adieu, mon cher frère, que je serai heu- » reuse de recevoir enfin une lettre de vous, » datée d'un port de France! depuis long-temps » vos dates sont superbes, de *Rome*, de *Cons-* » *tantinople*, de *Saint-Jean-d'Acre*, *Jérusa-* » *lem*, *Malte*, *Ile de Goze*, etc., etc. Mais au » premier coup d'œil, ces magnifiques dates me » faisoient toujours frissonner malgré moi, et je » tressaillerai de joie en voyant celles de Tou- » lon. Adieu, quel plaisir inexprimable j'au- » rai à vous revoir, à vous questionner et à » vous faire conter toutes vos belles aventu- » res!.... »

Je reconnus dans cette longue lettre, non-

seulement les sentimens touchans, mais toute la candeur, toute l'ingénuité d'Adeline ; très-convaincu qu'elle s'abusoit complétement sur le caractère d'Isidore, je découvris de plus que ce ténébreux jeune homme employoit beaucoup d'artifices pour gagner son cœur et sa confiance ; sans deviner les motifs qui le faisoient agir, cette conduite m'inspira mille craintes vagues, et je me promis de veiller sur lui, et d'éclairer ma sœur autant qu'il me seroit possible.

Je quittai Malte, je m'embarquai et je fis voile pour la France avec une joie inexprimable. On sent doublement le bonheur de revoir sa famille et sa patrie, lorsqu'on a utilement employé les années d'une longue absence, et c'est ainsi que, dans toutes les situations, le devoir et la vertu ajoutent un prix inestimable à toutes les jouissances de la vie. Je ne redoutois point les questions qu'on alloit me faire, je n'avois rien à dissimuler, rien à cacher ; en répondant avec une parfaite sincérité, j'étois sûr d'avance d'obtenir l'approbation de ceux que j'aimois, et d'intéresser les indifférens mêmes. Je n'avois point la crainte de me contredire, de me couper dans des récits toujours exempts de mensonges et d'exagération : je pouvois me flatter d'exciter l'utile curiosité qu'inspire natu-

rellement un voyageur véridique, et qui par conséquent n'est dominé, ni par l'orgueil ni par l'esprit de système ou de parti, et nul ne sera tel, du moins constamment, sans des sentimens religieux.

Je retrouvai dans ma famille le bonheur et la paix dont ma sœur m'avoit fait une si douce peinture. Avec quel empressement je courus d'abord chez mon respectable père, avec quel ravissement je me jetai dans ses bras!.... Il me parla avec enthousiasme des vertus angéliques d'Adeline, de la conduite de son gendre et du bonheur parfait de cette union si bien assortie.

Je revis Isidore, et je conservai toutes mes préventions contre lui; j'examinai sa conduite avec ma sœur, et malgré la finesse extrême de ses artifices, je connus clairement qu'il y avoit de l'affectation dans ses fréquentes brusqueries avec elle, et qu'au fond il ne laissoit pas échapper une occasion de la flatter dans toutes les choses qui pouvoient le mieux lui plaire; par exemple, il affichoit un sentiment passionné pour le petit Cléophas, il jouoit avec lui des heures entières; Mlle de Linanges impatientée de ce genre d'adulation qui la frappoit comme moi, arracha un jour Cléophas des bras d'Isidore, en disant du premier mouvement:

Cela est trop fort ! vous finirez par gâter entièrement cet enfant ; non, mademoiselle ; reprit Isidore, c'est lui qui me corrompt, ce petit garçon me sort tout-à-fait de mon caractère. Rien n'est plus ridicule que de se laisser ainsi dominer par un enfant de quatre ans, et je suis très-décidé à me corriger de cette espèce d'imbécillité. Ma sœur étoit présente à cette petite scène, elle en rit, mais avec attendrissement ; Mlle de Linanges et moi nous nous regardâmes, nous nous entendîmes, nous avions dans ce moment la même pensée.

Toutes les soirées des huit premiers jours de mon arrivée se passèrent uniquement en petites réunions de famille, dans lesquelles on me faisoit conter mes aventures. On pense bien que je ne dis pas un seul mot qui pût faire soupçonner le sentiment secret du vicomte ; mais le tableau fidèle de son admirable piété attendrit plus d'une fois Adeline, et, quand je récitai l'*hymne du pélerin*, je vis couler ses pleurs. Isidore, qui vint aux deux premières soirées, critiqua sèchement ces vers ; il ajouta, avec un sourire amer, que cette *scène de mélodrame* lui paroissoit étrange dans un tel lieu. Je lui répondis qu'il confondoit avec la bizarrerie l'exaltation la plus sublime et la seule au monde qui

fût raisonnable. Pour toute réponse, il jeta sur moi un regard à la fois insultant et sinistre, qui me glaça!... On me pressa vivement de reprendre ma narration, et j'y consentis, pour cacher un trouble insurmontable; mais je ne parlai que quelques minutes, et je n'entamai point la terrible histoire de Paolini, de sorte qu'Isidore ne l'entendit point. Il nous annonça que des affaires indispensables l'empêcheroient de se retrouver aux soirées suivantes. En effet, il n'y revint point, et j'en fus charmé; car il me causoit une gêne et un malaise qu'il m'étoit impossible de surmonter. Cependant, lorsque mes récits furent terminés et que nous nous retrouvâmes ensemble, il me témoigna hautement le regret qu'il éprouvoit, disoit-il, de n'avoir pu entendre la fin de mon *intéressant journal*. A ce compliment, je répondis, à sa manière seulement, par un sourire plein d'ironie, qu'il eut l'air de ne pas remarquer.

Je vis aussi plusieurs fois chez ma sœur la comtesse de Terny; mon beau-frère me mena souper chez elle; je la trouvai intéressante : il y avoit de l'imprudence et de la bonhomie dans son caractère, qui contrastoient d'une manière piquante, aux yeux du monde, avec la finesse de son esprit. Elle avoit l'âme sensible; tous ses

premiers mouvemens étoient bons, mais ensuite la réflexion sembloit les gâter; elle étoit toujours indulgente et bonne au commencement d'une conversation, et communément à la fin elle devenoit épigrammatique et mordante. On lui donnoit beaucoup de torts dans le monde, entre autres celui d'avoir pour Isidore un sentiment beaucoup trop tendre : les uns disoient que ce sentiment étoit partagé, d'autres soutenoient le contraire. Pour moi, je remarquai, à n'en pouvoir douter, que Mad. de Terny, qui chez elle montroit beaucoup de gaîté, avoit toujours de la tristesse et de la préoccupation lorsqu'elle étoit chez ma sœur. La manière d'être d'Isidore avec elle étoit si insignifiante, qu'il ne me fut pas possible d'en tirer la moindre induction. Quelque temps après, le marquis nous dit en secret à ma sœur et à moi qu'Isidore lui avoit confié que, sachant les bruits injurieux qu'on répandoit dans le monde sur Mad. de Terny, il en étoit indigné, et que, pour faire tomber sur-le-champ ces odieuses calomnies, il ne vouloit plus aller chez elle. Le marquis nous conta ce trait avec une grande admiration pour son frère, dont il loua excessivement *les mœurs et la vertueuse austérité*. Mon opinion étoit bien différente, mais je gardai prudemment le si-

lence. Adeline, avec sa candeur ordinaire, fit quelques réflexions sur la méchanceté du monde et sur l'*innocence* de Mad. de Terny, et elle ajouta que, si M. de Berville le permettoit, elle ne cesseroit point de la recevoir avec la même amitié. Le marquis répondit qu'il en seroit charmé, et qu'il regardoit comme un devoir de contribuer à détruire les *préventions qui s'étoient élevées contre cette pauvre femme.*

En effet, M. et Mad. de Terny vinrent plus souvent chez ma sœur, et furent mieux accueillis que jamais; et, comme la comtesse n'y venoit souper que par invitation, Isidore prévenu l'évitoit avec le plus grand soin, ce qui dura tout l'hiver. Les choses restèrent dans cet état pendant près de dix-huit mois; au bout de ce temps, un événement, prévu depuis plusieurs années, tripla tout à coup la fortune de mon beau-frère. A l'époque de son mariage, le marquis de Berville étoit l'unique rejeton d'une famille illustre, dont le nom se seroit éteint s'il n'avoit point eu de garçon; il avoit une vieille tante, la présidente de Solis, née Berville, et passionnément attachée à son nom; elle étoit veuve, elle possédoit une grande fortune, dont elle pouvoit disposer à son gré. Quoiqu'elle eût plusieurs autres parens, qui lui faisoient une

cour assidue, on savoit avec certitude que, si le marquis de Berville se marioit et qu'elle lui vît un garçon, elle n'hésiteroit pas à lui donner tout son bien par testament. Le marquis, dont les sentimens avoient toujours été nobles et désintéressés, ne fit jamais une seule démarche dans la vue d'obtenir ce grand héritage; il voyoit très-rarement Mad. de Solis : plus elle avançoit en âge, et plus il la négligeoit. Peut-être l'estime due à cette généreuse insouciance affermit-elle Mad. de Solis dans ses premiers desseins : il est rare qu'une conduite noble ne soit pas utile tôt ou tard. Lorsque ma sœur accoucha d'un garçon, Mad. de Solis fit, quelques jours après, un testament en bonnes formes, dans lequel mon beau-frère fut institué son légataire universel, ce qui ne fut connu avec certitude qu'à sa mort, six ans après. Cet héritage donna au marquis de Berville une nouvelle occasion de montrer la générosité de son âme. Son frère Isidore n'avoit que dix ou douze mille livres de rente, et n'attendoit presque rien de la baronne d'Ermond, sa mère; le marquis lui assura sur-le-champ vingt mille livres de rente. Ma sœur, à cette époque, étoit mariée depuis plus de sept ans; mon neveu, le petit Cléophas, avoit six ans et demi.

Peu de mois après ces événemens, j'allai au printemps passer la belle saison avec mon père dans sa terre en Dauphiné; j'éprouvai un grand chagrin au commencement de l'automne : mon père dépérissant visiblement depuis trois mois, loin de se rétablir, tomba dans l'état le plus inquiétant; on lui ordonna les eaux du Mont-d'Or, en Auvergne, et là j'eus le malheur de le perdre sur la fin du mois de novembre de la même année; ma douleur fut proportionnée à l'attachement que j'avois toujours eu pour lui et qu'il méritoit à tous égards; je reçus à cette époque une lettre d'Adeline, qui fut pour moi un grand surcroît d'affliction; car sa lettre peignoit non-seulement un grand chagrin, mais la situation d'une âme entièrement affaissée, et je m'étonnois que la religion ne soutînt pas ma sœur dans un malheur sans doute irréparable, mais prévu depuis long-temps. Des affaires importantes et indispensables me rappeloient et me retinrent cinq ou six mois en Dauphiné, et quand je retournai à Paris, je remarquai dans ma famille des changemens qui m'affligèrent. Je m'attendois bien, après la perte que nous venions de faire, à ne pas retrouver dans notre intérieur la gaîté que j'y avois laissée, mais l'impression

de tristesse empreinte sur tous les visages, avoit quelque chose de sombre et de mystérieux qui me frappa. J'interrogeai d'abord ma tante qui, dès mes premières questions, ne put retenir ses larmes; je la pressai vivement de m'ouvrir son cœur, elle m'avoua seulement qu'elle avoit des craintes vagues et confuses, mais qu'elle étoit certaine qu'Adeline lui cachoit un secret important. Elle ne voulut pas m'en dire davantage; je questionnai ma sœur qui, sans nier positivement qu'elle eût un secret, refusa nettement de me le confier; elle exigea même ma parole que je ne dirois à personne qu'elle m'eût fait l'aveu qu'elle cachoit un mystère. Cependant sa conduite étoit toujours aussi édifiante, aussi parfaite; elle avoit toujours la même affection pour son mari, pour son enfant; elle rendoit les mêmes soins à ma tante, rien n'étoit changé dans ses actions, dans son genre de vie, tout paroissoit l'être dans son humeur. Mon beau-frère, de son côté, étoit constamment distrait et préoccupé; j'examinai Isidore: il me sembla souvent qu'il étoit toujours le même et quelquefois je lui trouvois une brusquerie effrayante; mais je me méfiois de mes remarques sur lui; je savois que l'on observe toujours mal ceux qu'on n'aime

pas, et que les préventions, de quelque genre qu'elles soient, rendent la pénétration à peu près inutile.

J'avois depuis long-temps l'habitude, quand j'étois à Paris, d'aller passer toute la Semaine-Sainte à l'abbaye de la Trappe, et dans ce dessein, je m'y rendis sur la fin de l'hiver de cette année; j'y restai cette fois beaucoup plus long-temps que de coutume, parce que je voulois faire l'acquisition d'une petite terre plus près de Paris que celle que je possédois en Dauphiné; j'en trouvai une qui me convint aux environs de la Trappe, je l'achetai, et des réparations, des embellissemens à faire m'y retinrent fixé pendant plus d'un an. J'allai ensuite passer six semaines à Paris pour revoir ma famille; ma tante, qui étoit ma boussole pour juger de la situation de ma sœur, me parut moins agitée. Ma sœur, exclusivement occupée de son fils, jouissoit avec joie du fruit de ses soins. Cet enfant, âgé de dix ans, étoit charmant par son intelligence, son aimable caractère et sa sensibilité. Isidore voyageoit en Suisse et dans le Tyrol. Le comte de Terny, attaqué d'un mal de poitrine que l'on croyoit mortel, ne venoit presque plus chez mon beau-frère. Sa femme qui lui rendoit les plus tendres soins, étoit menacée du même

mal, et sa conduite, depuis la maladie de son mari, avoit changé favorablement pour elle l'opinion du monde; aussi ma sœur avoit-elle pris beaucoup d'amitié pour une personne qu'elle regardoit comme une des victimes d'une longue calomnie.

Je recommençai dans ce temps une nouvelle campagne sur mer, à la fin de laquelle j'allai à Malte, où je fis un long séjour. De retour en France, j'éprouvai des sujets réels d'affliction; je vis que tout étoit non-seulement brouillé, mais bouleversé dans ma famille. Ma tante étoit désolée, ma sœur plus mystérieuse que jamais; mon beau-frère paroissoit consterné : Isidore avoit pris sur lui un empire absolu, il commandoit en despote dans la maison; il étoit aisé de voir que ma sœur le craignoit mortellement : son seul aspect la faisoit pâlir!.... Isidore se contraignoit en présence de son frère; il prenoit alors un maintien d'une extrême sévérité, en même temps il affectoit beaucoup de calme et de sang-froid; mais, lorsque le marquis n'étoit pas dans le salon, il montroit une arrogance que j'essayai plusieurs fois de réprimer, et toujours vainement. Tous ces mystères impénétrables commençoient à exciter la curiosité des indifférens et à donner lieu à beaucoup de

fables scandaleuses débitées contre Adeline. On se vengeoit ainsi d'une longue admiration, qui importune les gens du monde, surtout quand elle est fondée sur une incontestable vertu. Enfin, un nouveau sujet de conversation vint occuper tous les cercles de Paris. Une jeune personne, dans sa treizième année, débuta tout à coup au concert spirituel comme artiste et comme chanteuse : aussitôt qu'elle y parut, son éclatante beauté charma tous les spectateurs, et son chant et sa voix produisirent le même effet. Elle chanta un motet de Mondonville, et elle fut applaudie avec un enthousiasme universel. On annonça qu'elle chanteroit dans six jours au même concert. Toutes les loges furent louées d'avance; ma sœur, par complaisance pour une de ses amies, Mad. de***, consentit à y aller avec elle; je les accompagnai l'une et l'autre. Mon beau-frère s'y rendit de son côté avec Isidore, dont il ne se séparoit plus, mais dans une autre loge, vis-à-vis celle où nous étions. La jeune chanteuse parut, et reçut du public l'accueil le plus flatteur. Au bout de quelques minutes, elle tira de sa poche un papier de musique, qu'elle déploya sur un pupitre, et, se tenant debout avec une grâce infinie, elle se disposa à chanter. Quelle fut notre surprise, lorsque, dès la première mesure

qu'elle fit entendre, nous reconnûmes l'*hymne du pélerin*, qui n'étoit point gravée, que j'avois donnée à ma sœur, la seule personne de la société qui l'eût chantée !... Pour comble d'étonnement, la jeune chanteuse avoit un son de voix absolument semblable à celui de ma sœur. A la fin de l'hymne, jetant par hasard les yeux sur la loge où se trouvoit mon beau-frère, je vis qu'Isidore en sortoit précipitamment. Ma sœur devina que, surpris ainsi que nous, il alloit sans doute demander à la chanteuse de qui elle tenoit ces paroles et cette musique. J'eus la même curiosité, et je me rendis sur-le-champ à l'orchestre pour y faire la même question. La jeune personne me répondit qu'elle chantoit ce morceau depuis l'âge de six ans : elle en avoit treize. Ma surprise redoubla, ainsi que celle de ma sœur. Comme Adeline avoit toujours eu plusieurs copies de ce morceau de musique, nous imaginâmes qu'on en avoit dérobé une qui avoit circulé ainsi jusque dans la province. Toute la soirée, nous ne parlâmes que de cette cantatrice, qu'on appeloit Idalie, dont le talent étoit si précoce, et dont la voix ressembloit si parfaitement à celle de ma sœur ; nous apprîmes avec peine qu'on alloit incessamment la faire débuter à l'Opéra. Ma sœur s'attendrit sur le

sort de cette infortunée créature, dont les talens et la beauté alloient causer la perte. Comme nous n'allions jamais au spectacle, nous ne formâmes point le projet d'être témoins de son début. Quelques jours après, mon beau-frère, un matin, me fit appeler dans son cabinet; je l'y trouvai seul; je fus effrayé de sa pâleur et du tremblement convulsif qui agitoit tout son corps; je restai immobile en le regardant fixement. Asseyons-nous, me dit-il d'une voix concentrée; et, je vous en conjure, mon cher chevalier, écoutez-moi avec avec calme, s'il est possible, ou du moins sans m'interrompre. Je gardai le silence, et le marquis prenant la parole d'une voix tremblante : Vous n'êtes point venu hier. Ainsi, poursuivit-il, vous ignorez que depuis quarante-huit heures, il s'est passé d'étranges choses dans cette maison..... Il cessa de parler, la parole expira sur ses lèvres; il mit ses deux mains sur ses yeux, et je vis qu'il pleuroit!..... Mon émotion fut portée au comble, car il étoit évident qu'il alloit me parler de ma sœur. Je le questionnai vivement; il hésita long-temps à me répondre; enfin, éclatant tout à coup avec une violence que je ne lui avois jamais vue, il me déclara, sans ménagement et sans aucune préparation, qu'il avoit la certitude que ma sœur

étoit une vile hypocrite et la plus criminelle épouse! Je me levai avec l'indignation qu'auroit produite à mon oreille un blasphême. Je ne puis vous en dire davantage, reprit-il; allez trouver votre sœur, revenez ensuite me parler; si vous m'assurez qu'elle peut se justifier, je vous croirai. Je sortis sur-le-champ avec impétuosité, je volai chez ma sœur, j'eus de la peine à pénétrer jusqu'à elle : elle étoit avec mademoiselle de Linanges, renfermée dans son cabinet, et elle avoit défendu à ses femmes d'y entrer sous aucun prétexte. J'obtins seulement d'être conduit jusqu'à sa porte; on m'y laissa : je frappai plusieurs fois, mais en vain. Alors je fis entendre ma voix, et, au bout de quelques minutes, Mlle de Linanges, baignée de larmes, vint ouvrir la porte, et j'entrai. J'aperçus ma sœur étendue sur un canapé : elle étoit décolorée, échevelée et dans un état d'anéantissement qui lui permettoit à peine de lever les yeux; ses longues paupières noires étoient mouillées de pleurs, et cependant l'expression de son visage angélique et son attitude peignoient plutôt l'affaissement qu'une violente douleur. Je me mis à genoux auprès d'elle, et, saisissant une de ses mains défaillantes, je la conjurai, dans les termes les plus affectueux et

les plus tendres, de me confier ses peines. Elle fit un profond soupir, me serra doucement la main, et me dit d'une voix languissante : Mes peines seront toujours un impénétrable mystère ; jugez-en, puisque ma tante les ignore. A ces mots, Mlle de Linanges nous fit entendre des sanglots redoublés, qui me percèrent le cœur. Tout ce que je puis vous dire, reprit Adeline, c'est que je n'ai rien à me reprocher ; mais, continua-t-elle, sans doute, sous peu de jours, un couvent sera forcément mon dernier asile ! O mon cher Cléophas ! s'écria-t-elle, ô toi !..... Ici elle s'arrêta en tressaillant, et en nous regardant avec un égarement mêlé d'inquiétude, comme si elle eût craint que nous eussions deviné son impénétrable pensée.... Ma tante se jeta dans ses bras : Chère enfant, lui dit-elle, du moins rien ne pourra me séparer de toi ; quand tu serois coupable, je ne t'abandonnerois point, et dans mes bras tu pleureras ta faute, ou tu jouiras de ton innocence. Vous y croirez donc? repartit Adeline en pleurant. — Oui, si tu persistes à la soutenir. — Pour vous persuader, je n'avois pas autrefois besoin de serment ! — Mais alors tu ne me cachois rien. — Hélas ! tout est changé dans mon sort, je le sais... Je vais payer cher jusqu'au tombeau

le bonheur dont j'ai joui!.... Ces jours si paisibles, si beaux, sont évanouis sans retour!.... O! vous, l'amie la plus tendre, la plus indulgente, vous, ma seconde mère, je dois vous paroître ingrate! J'afflige un frère vertueux et chéri, je suis criminelle aux yeux d'un époux abusé, et, par un destin bizarre autant que rigoureux, je suis privée de la consolation de déposer des peines déchirantes dans le sein de l'amitié!....

Pendant ce discours j'étois toujours à la même place, pétrifié d'étonnement et de douleur; enfin, je me relevai en disant que j'allois retourner chez mon beau-frère afin d'obtenir de lui quelques éclaircissemens qu'il ne pourroit refuser à mes vives instances. Adeline secoua la tête en soupirant; je m'élançai vers la porte et je me rendis chez le marquis. Je le trouvai dans son cabinet et toujours seul, et sur-le-champ, sans préambule, je lui demandai dans les termes les plus énergiques, l'explication d'un mystère si mortellement affligeant pour toute sa famille. Il m'écouta sans m'interrompre, et ensuite il me répondit, qu'il lui étoit impossible de dévoiler ce mystère, mais qu'il laissoit à sa femme l'entière liberté de l'expliquer; que pour lui, il ne pouvoit que m'annoncer le résul-

tat de ces déplorables événemens ; votre sœur, poursuivit-il, est convaincue, non-seulement de l'action la plus coupable, mais de la plus odieuse hypocrisie, pendant une longue suite d'années ; ainsi, pendant cet espace de temps, tout ce *qui a pu lui attirer tant d'éloges*, toutes *les choses louables qu'elle a pu faire*, ne sont au fond que des crimes de plus et du genre le plus vil et le plus inexcusable. Comme je me récriai sur cette accusation sans aucune preuve, il me répéta que ma sœur avoit toute permission de parler et de se défendre, et que, si je le désirois, il alloit en ma présence lui ordonner de m'instruire de tout et d'entreprendre de se justifier. Je le pris au mot, et sur-le-champ nous nous rendîmes chez ma sœur. Elle frémit en nous voyant, et aussitôt le marquis fit en effet tout ce qu'il m'avoit annoncé ; je ne me tais, dit-il, que par égard pour vous; je vous ai rendue maîtresse de cet horrible secret, mais je vous autorise à le déclarer tout entier à votre tante et à votre frère, et même je vous l'ordonne. A ces paroles, Adeline mit son mouchoir sur ses yeux et répandit un torrent de pleurs ; et au bout de quelques minutes, faisant un prodigieux effort sur elle-même : Dieu seul, dit-elle d'une voix entrecoupée, Dieu seul est désormais mon unique refuge, il

doit être aussi mon unique confident !.... Je n'ai rien à dire !.... et pour le reste de mes jours, je me suis vouée au silence et à la résignation. Grand Dieu, s'écria le marquis, de l'hypocrisie jusqu'au bout, de l'hypocrisie jusque dans le désespoir.... Odieuse créature!.... A ces mots il nous tourna brusquement le dos et disparut!....

Ce moment fut un des plus douloureux de ma vie ; Adeline criminelle, Adeline hypocrite, étoit pour moi un phénomène incompréhensible ; cependant elle pouvoit parler ; un mari, un maître le lui commandoit ; et il étoit prouvé d'ailleurs que, depuis quelques années, elle cachoit un grand secret à ma tante, et elle s'obstinoit à se taire !.... Abîmé dans mes réflexions, j'avois besoin de me retrouver seul, afin de réfléchir profondément aux moyens à prendre pour éviter un éclat déshonorant, car il étoit incontestable que désormais ma sœur et son mari ne pouvoient plus vivre ensemble.

Quoique jusque-là Isidore n'eût été mêlé en rien dans cette affaire, j'imaginai bien qu'il en étoit instruit par un frère qui avoit en lui une confiance sans réserve. Après beaucoup d'hésitation, je me décidai à demander à Isidore un entretien particulier ; et, sans se faire prier, il vint chez moi le lendemain matin de très-bonne

heure, il m'écouta avec un air sinon touché, du moins convenable; il me répondit qu'il étoit tout aussi surpris que moi, et d'autant plus qu'il connoissoit mieux qu'un autre les principes invariables, la parfaite sincérité de son frère et l'attachement qu'il avoit eu pour sa femme; quant à la crainte d'un éclat, poursuivit-il, mon malheureux frère est décidé à n'en faire aucun, et voici ce qui est convenu : Mlle de Linanges, dont la généreuse amitié ne se dément point, se dévoue dans cette occasion à l'espoir de sauver, autant qu'il est possible, la réputation de sa nièce : on sait qu'elle a dit plus d'une fois que lorsqu'elle ne seroit plus utile à Mad. de Berville, elle iroit finir ses jours dans un couvent; elle annoncera donc seulement que le dérangement de sa santé la détermine à se consacrer à la retraite sans délai dans un cloître de province. On trouvera fort simple que Mad. de Berville la suive pour l'y installer et pour y passer avec elle les premiers mois de cette retraite absolue. Au bout de ce temps, nous dirons ici que la mauvaise santé de Mlle de Linanges retient toujours sa nièce auprès d'elle, ensuite mon frère fera un long voyage à la fin duquel il ira s'établir dans un château à douze lieues de Bordeaux; les années s'écouleront

ainsi, le monde oublie facilement ceux qu'il ne voit pas, et cette triste aventure ne fera point de bruit et ne causera point de scandale. Après cette courte explication, Isidore prit congé de moi, et je restai seul livré à l'amertume des plus sinistres pensées.

Tout se passa en effet comme Isidore me l'avoit annoncé. Ma tante, du consentement de ma sœur, dit à nos parens et à nos amis tout ce qui pouvoit naturellement prévenir des soupçons injurieux. L'acquiescement sans aucune résistance de ma sœur à ce cruel départ qui n'étoit au fond qu'une fuite sans retour, son profond silence, malgré les ordres réitérés de son mari, tout devoit me persuader qu'elle étoit coupable, ma raison me le disoit, je le croyois dans de certains momens, mais ensuite je repoussois cette idée avec horreur, et je n'y trouvois même pas de vraisemblance, en songeant au caractère d'Adeline, à sa piété née avec elle et à sa vie si constamment irréprochable et pure; d'ailleurs, en cachant, il est vrai, à ma tante, un secret important, elle n'avoit jamais cherché à se soustraire à sa surveillance; toutes ses journées s'étoient écoulées sous les yeux de ce mentor éclairé autant que vigilant, ma sœur avoit même toujours voulu lui conserver les mêmes droits,

elle n'alloit jamais dans le monde sans elle, toutes les portes de son appartement lui étoient ouvertes à toute heure, elle n'avoit pas formé une seule liaison sans son approbation. Comment donc auroit-elle pu conduire une intrigue secrète? Comment pouvoit-elle être accusée d'un *crime ;* car c'est ainsi qu'on s'exprimoit!..... Ces réflexions me plongeoient dans des anxiétés inexprimables! Une douleur à la fois vague et profonde est la plus insupportable de toutes, parce qu'alors l'imagination noircie se livre aux plus horribles craintes et les réalise toutes!....

Je ne revis ma tante et ma sœur que pour pleurer avec elles ; dans ces derniers entretiens, Adeline se refusa toujours avec la même fermeté à toute espèce d'explication.

J'obtins du marquis, mais non sans peine, que ma sœur auroit la consolation d'embrasser son fils avant de partir. Quoique cet enfant ignorât tout, il fut vivement frappé de l'état où il vit sa mère; dans le trouble affreux qu'elle éprouvoit, elle ne put s'empêcher de s'écrier : Ah! pauvre enfant, si tu savois!.... Oh! que deviendras-tu ?... Ces mots nous firent frissonner ; on l'arracha de ses bras ; car elle étoit prête à s'évanouir. Ma sœur et ma tante partirent ; je restai accablé de tristesse et dévoré des plus mor-

telles inquiétudes ; cependant j'eus le courage d'aller dans le monde, afin de juger de l'effet que produisoit le départ de ma sœur ; j'eus la consolation de connoître qu'en général, l'affreuse vérité n'y étoit pas même soupçonnée ; on étoit en ce moment, heureusement pour nous, uniquement occupé d'une nouvelle pièce de théâtre et d'une anecdote scandaleuse très-récente et bien avérée.

Rien ne me retenant plus à Paris, j'allai dans ma terre, située auprès de la Trappe ; j'y fondai deux écoles pour de pauvres enfans ; je réglai parfaitement ma vie dans cette agréable retraite où je n'ai jamais reçu qu'un très-petit nombre d'amis ; j'y relevai une chapelle en ruines ; je fis plusieurs plantations, je défrichai le jardin et le potager. Tous ces soins m'occupèrent sans relâche pendant sept ou huit mois, et je connus mieux que jamais que la Religion, le travail et des occupations utiles et bienfaisantes, font supporter avec courage les chagrins les plus amers.

Dans le voisinage de la Trape, j'allois tous les mois reposer mon corps et mon esprit dans cette abbaye si sainte, où la véritable vertu produit une paix si parfaite, qu'on y sent à peine l'austérité qu'elle prescrit. Comment pourroit-on

remarquer la sévérité de sa réforme ? Là, toutes les bonnes œuvres sont pratiquées sans ostentation avec un sentiment plein d'ardeur, de zèle et de pureté; là, tous les sacrifices sont volontaires et faits avec joie; là, enfin la tranquillité de l'âme imprime sur tous les visages et sur tous les maintiens, je ne sais quoi de doux, de calme et de suave qu'on ne voit point ailleurs. Asile heureux autant qu'il est auguste! puisses-tu jusqu'à la fin des temps être le port hospitalier des malheureux naufragés du grand monde et de la vie!

J'écrivois souvent à Mlle de Linanges et à ma sœur; je m'interdisois dans mes lettres toute espèce de questions embarrassantes, je leur parlois de mes établissemens de charité, qu'elles s'empressèrent d'imiter. Elles fondèrent auprès de leur monastère, aux environs de Tours, une école gratuite de jeunes filles; elles ne sortoient que pour aller visiter cet établissement, qui prospéra, et devint par la suite très-considérable. Il y avoit de la tristesse dans les lettres de ma sœur, mais cette mélancolie chrétienne n'avoit aucune amertune et ne ressembloit en rien à la misanthropie. Après en avoir reçu plusieurs dans l'espace d'une année, je repris l'heureuse conviction qu'Adeline étoit parfaitement innocente.

L'aigreur et le dépit se mêlent toujours au mécontentement secret des cœurs coupables; la douceur et la sérénité constantes dans le malheur, n'appartiennent qu'aux âmes religieuses. La persuasion de l'innocence de ma sœur étoit sans doute une grande consolation pour moi; mais dans cette supposition, sa situation et son silence étoient toujours une effrayante énigme; et l'horrible injustice dont elle étoit l'objet et la victime, me causoit une indignation profonde et des ressentimens que j'avois peine à réprimer.

Deux années entières se passèrent ainsi. Comme je fus alors dans l'obligation de faire un voyage à Malte, j'écrivis à mon beau-frère pour lui demander avec instances de me confier mon neveu Cléophas, âgé de quinze ans, et auquel ce voyage pouvoit être utile sous le rapport de son éducation. Je fus agréablement surpris de n'éprouver aucune opposition à ce projet; au contraire, le marquis s'empressa de me répondre et de m'envoyer son fils, conduit par l'abbé Durand, son précepteur, qu'il me prioit d'emmener avec nous. Mon beau-frère finissoit sa lettre, en me disant que je serois bien le maître de prolonger mon voyage, en revenant par la Sicile et par l'Italie. Cléophas arriva promptement : tout étoit prêt pour notre dé-

part, je ne le différai point. Pendant la route, je reconnus bientôt, même avant de nous embarquer, que mon neveu éprouvoit un chagrin invincible. Quoique je lui eusse entendu souvent exprimer un vif desir de voyager, j'imaginai que le regret de s'éloigner de son père étoit la cause de sa tristesse; je lui en parlai, et je vis clairement, par la naïveté de ses réponses, qu'il avoit un autre sujet de peine infiniment plus grand. L'absence de sa mère lui avoit coûté beaucoup de larmes; mais je pensois que le temps avoit affoibli cette douleur, et que, ne sachant rien de sa mésintelligence avec son père, il croyoit toujours qu'elle reviendroit dans sa famille. Il refusa nettement de me confier ce qui l'agitoit; il ajouta même qu'il aimeroit mille fois mieux mourir que de révéler un si cruel secret. Je restai confondu, gémissant plus que jamais sur cette fatalité de mystères qui couvroit d'un voile impénétrable les sentimens et les afflictions de toutes les personnes qui m'étoient chères. Je questionnai l'abbé; il me confia seulement qu'il avoit découvert qu'en effet Cléophas étoit en proie à la plus violente douleur. Je ne suis auprès de lui, poursuivit-il, que depuis deux mois; son père, en le remettant entre mes mains, m'a surtout recommandé de le sur-

veiller avec le plus grand soin. Je n'ai rien vu de suspect dans sa conduite; mais il est absorbé par un chagrin qui le mine. On ne peut, à son âge, l'attribuer à une passion malheureuse: d'ailleurs, un tel sentiment ne produiroit pas une affliction si véhémente. Nous couchons dans la même chambre, continua l'abbé, et très-souvent, dans la nuit, je l'entends sangloter; enfin, un jour que je le pressois plus vivement que jamais de me confier son chagrin, il m'interrompit en s'écriant: Un chagrin! j'en ai trois également affreux et funestes!

Cet entretien ne m'empêcha pas de faire de nouvelles tentatives auprès de mon neveu, pour obtenir de lui cette étrange confidence; mais je trouvai en lui toute l'obstination de sa mère, et de ce moment je cessai de l'interroger. Cet enfant, à peine dans sa seizième année, étoit charmant par tous les agrémens extérieurs et par toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Les sentimens les plus nobles, l'âme la plus sensible, une grande mémoire, le goût de l'étude, de la lecture et des arts, tout promettoit en lui le jeune homme le plus distingué; et je le voyois, dès les premiers jours de sa carrière, arrêté ou du moins suspendu dans une course heureuse et brillante. Je le voyois anticiper, à quinze ans,

sur le désenchantement de la vie, non par des réflexions fondées sur la raison et sur l'expérience, mais par une humeur devenue tout à coup irascible et noire; qui lui faisoit rejeter avec dédain les illusions et les espérances les plus douces et les plus innocentes. Un misanthrope de cet âge, regrettant avec une profonde amertume toutes les jouissances qu'il ne pouvoit plus goûter, ayant perdu la gaîté, le courage, n'étant plus susceptible d'émulation, enfin ne voulant même plus s'attacher, étoit pour moi un tableau déchirant, et qui m'inspiroit la plus douloureuse pitié!....

Nous nous embarquâmes: la vue de la mer parut distraire Cléophas et même l'occuper, mais en augmentant sa sombre mélancolie. Il auroit passé presque toutes les nuits sur le tillac à contempler les cieux et la mer, si tous les soirs nous ne l'en eussions arraché. Sa santé se ressentit de cette espèce de consomption si précoce; il maigrissoit, ses belles couleurs perdoient leur éclat, et je redoutois mortellement qu'il ne succombât bientôt à cet état contre nature.

Cependant le séjour de Malte ranima sensiblement les forces abattues de Cléophas, tout lui plut dans cette pieuse et belliqueuse république, où rien ne rappelle les impressions qu'on

a pu recevoir ailleurs. Oui, me disoit-il, j'aime ce rocher séparé par les mers de tous les autres pays du monde. Ici, tous les liens de patrie, de famille, sont inconnus, brisés ou suspendus; parmi ces braves chevaliers, on ne voit point d'épouses malheureuses, de pères impérieux et d'enfans infortunés : on n'existe ici que pour punir des brigandages et la férocité de la méchanceté humaine. La gloire y est toujours belle : rien n'en peut désabuser, puisqu'elle a toujours Dieu pour objet! Ah! mon oncle, poursuivit-il, obtenez qu'on m'admette dans cette noble association; j'y consacrerai avec joie ma triste existence! Je lui répondis simplement que je m'en occuperois lorsqu'il approcheroit de sa majorité. Il soupira, baissa la tête et ne répliqua rien. Néanmoins, pour le satisfaire, je demandai ce qu'on avoit fait pour moi; j'obtins la croix de Malte, qu'il reçut avec joie, et ce fut véritablement sa première consolation; la seconde fut de faire une campagne sur mer avec moi : il s'y comporta avec la plus brillante valeur. Dans un de nos combats contre les corsaires, nous fûmes assaillis par une violente tempête, ce qui n'empêcha pas Cléophas de se jeter le premier à l'abordage sur le bâtiment ennemi. Il fit de sa main un prisonnier :

c'étoit un jeune homme de son âge, d'une jolie figure, et dont le courage avoit si vivement intéressé Cléophas, qu'il me demanda la permission de le garder toujours avec lui. Charmé de lui procurer un sujet d'occupation, j'y consentis, à condition que, conjointement avec l'abbé, il lui donneroit régulièrement des instructions religieuses; il le promit, et il a tenu parole avec beaucoup de suite et de zèle. Il a eu lieu de s'en applaudir, car ce jeune homme, né avec d'excellens sentimens, a profité de ses soins, et a toujours eu pour lui un attachement passionné. De retour à Malte, nous le fîmes baptiser; Cléophas fut son parrain, et lui donna le nom de Valentin, l'un de ses noms de baptême. En sortant de l'église, il lui dit : Me voilà ton père spirituel, et je sais quels devoirs sacrés ce titre impose dans toutes les situations; d'ailleurs, je n'aurai jamais d'enfant, tu m'en tiendras lieu. De ce jour, en effet, il regarda véritablement Valentin comme son fils; il lui apprit à lire, à écrire, à compter et même à dessiner. L'application et les heureuses dispositions de Valentin lui firent faire en peu de temps d'étonnans progrès, et je vis avec un plaisir inexprimable que Cléophas jouissoit de son ouvrage, et que même, pour encourager et pour récompenser son élève,

il jouoit souvent avec lui aux différens petits jeux de son âge.

Aimant de plus en plus Cléophas, et voyant qu'en dépit de sa misanthropie prématurée, il s'attachoit véritablement à moi, je profitai de la permission que son père m'avoit donnée de prolonger son voyage autant que je le voudrois. Je le menai en Sicile, en quittant Malte. Sous le prétexte d'instruire Valentin, il fit un journal de tout ce que les lieux que nous parcourions pouvoient offrir d'intéressant ou de curieux; et ce fut ainsi qu'en faisant l'éducation d'un élève qu'il chérissoit, il acheva de perfectionner la sienne. Quand nous revînmes en France, Cléophas étoit dans sa dix-huitième année. Je m'aperçus qu'à mesure que nous nous rapprochions de notre patrie, il s'attristoit et retomboit dans son premier abattement. Je ne m'en étonnai point, car toutes les nouvelles que nous avions reçues de France produisoient sur moi le même effet. Ma sœur étoit toujours dans le même couvent avec Mlle de Linanges. Ainsi sa rupture avec son mari ne pouvoit plus être un secret pour le monde, ce qui donnoit lieu, dans la société, aux histoires les plus injurieuses à la réputation de ma sœur. Le marquis étoit resté dans sa terre, et ne venoit à Paris que

très-rarement et seulement pour des affaires. On me mandoit de Paris qu'Isidore, depuis mon départ, avoit fait beaucoup de voyages, mais sans sortir de France; que, lorsqu'il étoit à Paris, il alloit toujours dans le monde, et qu'il ne répondoit aux questions qu'on lui faisoit sur ma sœur que par des mots mystérieux, qui montroient clairement qu'il la croyoit la plus criminelle de toutes les femmes. Je me promis intérieurement de le revoir aussitôt que je serois en France, et d'employer tous les moyens possibles de le faire expliquer positivement sur ce point.

A la vue des côtes de France, Cléophas, dans une extrême agitation, me demanda un entretien particulier que je lui accordai sur-le-champ. Il commença par m'avouer qu'il m'avoit trompé, en me faisant croire qu'il avoit écrit plusieurs fois à son père, et qu'il en avoit reçu quelques lettres. Le fait est, poursuivit-il, qu'il ne m'a pas donné la moindre marque de souvenir, et que de mon côté je ne lui ai pas écrit. A ces mots, j'interrompis Cléophas pour lui représenter qu'il avoit manqué à un devoir sacré : Non, reprit-il d'un ton ferme, j'en étois dispensé.—Et par qui?—Par lui-même; il m'avoit défendu de lui écrire; voilà, en le quittant,

le seul adieu que j'aie reçu de lui. — Est-il possible !.. . Vous qu'il chérissoit ! vous, son fils unique !....—Maintenant il me hait....—Qu'avez-vous donc fait, juste ciel, pour vous attirer un semblable traitement ? — Je suis innocent, mais des crimes ont été commis ! je n'en connois qu'un seul, je n'ai pu en être le complice et j'en suis la victime !.... En prononçant ces paroles qui me glacèrent, il fondit en larmes, et sur-le-champ se jettant à mes pieds, il me conjura, avec les termes les plus pressans, de le prendre sous ma protection, de le garder toujours avec moi, en m'assurant que le marquis de Berville y consentiroit sans aucune résistance. Touché jusqu'au fond de l'âme, je le relevai, je le pris et je le serrai dans mes bras et fis le serment de ne le quitter jamais: Ah ! s'écria-t-il, en m'embrassant à plusieurs reprises, je pourrois donc aimer encore !.... J'essayai de profiter de ce moment d'enthousiasme pour l'engager à me découvrir ses autres secrets. O mon cher oncle, me dit-il, mon protecteur, mon seul appui sur la terre, croyez donc que, si je pouvois parler, vous liriez au fond de mon cœur et vous sauriez tout. Mais je dois me taire, je dois cacher à jamais ces mystères affreux. Ah ! puissent-ils être ensevelis avec moi dans la nuit du tom-

beau !.... Ces paroles me firent frissonner ; je connois à présent, lui dis-je, ta candeur, ta sincérité, tes sentimens pleins d'honneur et de droiture ; je n'insisterai plus, je ne renouvellerai jamais ce douloureux entretien ; je veux fermer les yeux sur le passé, je me charge de ton avenir, et certain de ton innocence, je le suis aussi de te rendre un jour le bonheur. Cette assurance porta au comble sa reconnoissance, elle allégeoit pour lui le poids affreux d'un mystère épouvantable, dont l'un des plus grands tourmens étoit de ne pouvoir me le dévoiler et de résister à toutes mes prières.

Pour rentrer avec une joie vive dans sa patrie, il faut avoir des affections heureuses ; on ne peut mettre le pied avec indifférence sur la terre natale, il faut alors éprouver de la joie, ou des sensations douloureuses ; en débarquant je regardai Cléophas, il leva les yeux au ciel ; je soupirai, nous nous entendîmes.

Je me rendis d'abord avec Cléophas et l'abbé Durand dans ma terre, où j'avois de l'argent à recevoir ; là j'écrivis à Paris pour savoir en quel lieu étoit Isidore en ce moment ; on me répondit qu'il étoit absent depuis près d'un an, qu'on n'en avoit point de nouvelles, et que le marquis de Berville étoit fort inquiet de lui. Dans les

sinistres conjectures qui noircissoient mon imagination depuis long-temps, j'avois fini par me persuader qu'Isidore étoit la principale cause des désastres qui désoloient ma famille; il m'avoit toujours été suspect, et j'entrevoyois plusieurs choses qui en effet m'éclairoient sur quelques vérités, mais il y en avoit un beaucoup plus grand nombre, qui restoient toujours absolument inexplicables pour moi. Tous ces soupçons m'inspiroient contre Isidore une indignation que je n'avois jamais ressentie, et qui me tourmentoit d'autant plus qu'elle ne s'accordoit nullement avec les principes religieux qui m'avoient guidé jusqu'alors, car je ne pouvois me dissimuler, que, si j'eusse rencontré Isidore, j'aurois pu bien difficilement parler et même agir avec la modération que prescrit la religion.

Je ne restois jamais quelque temps de suite dans ma terre sans aller visiter mes bons religieux de la Trappe; l'agitation cruelle et le besoin de calme que j'éprouvois, enfin le desir de leur présenter mon jeune Cléophas étoient pour moi des motifs de plus de les aller voir. A cette époque des affaires de famille obligèrent l'abbé Durand à nous quitter, il nous promit de revenir sous trois mois.

Pour se rendre de chez moi à la Trappe, il

falloit passer devant le château de mon plus proche voisin, et que j'aimois particulièrement; son intérieur offroit le spectacle le plus doux à contempler, celui d'une famille vertueuse dans laquelle régnoit l'union la plus parfaite. Sa femme, âgé de quarante-trois ans, étoit belle, spirituelle et d'une piété exemplaire; sa jeunesse s'étoit écoulée en province, et par son choix : j'étois certaine, disoit-elle, de trouver le bonheur dans mon château, et j'ai toujours pensé qu'en allant chercher sans nécessité la dissipation de la cour et du grand monde, c'étoit livrer une partie de son existence aux caprices du hasard. Une raison si rare dans la jeunesse fut récompensée dès ce monde comme elle le sera toujours, lorsqu'on écoutera cette voix intérieure et souveraine qui nous guideroit si bien si nous avions le courage de la consulter et de lui obéir. Le baron de *** (c'étoit le nom de mon voisin); avoit trois enfans; l'aîné de tous, qui étoit un garçon âgé de vingt-quatre ans, avoit embrassé l'état ecclésiastique, et par une vocation qui s'étoit manifestée dès son enfance. Une des filles étoit mariée dans le voisinage de ses parens, et passoit la plus grande partie de sa vie avec eux; la dernière fille, toujours avec sa mère, étoit à peine âgée de quinze ans : enfin le baron de***, dont la fortune n'auroit pu suffire aux dépen

ses indispensables à la cour et à Paris, étoit dans une véritable opulence; il me disoit avec vérité qu'il ne croyoit pas que lui et sa femme eussent à se reprocher une seule dépense de pure vanité, ou qu'ils eussent jamais éprouvé le chagrin de n'en pouvoir faire une nécessaire ou même utile. On achète, dans les grandes villes (et souvent beaucoup trop cher), avec du luxe et du faste, un certain genre de considération; mais en Provence, on n'obtient une réputation desirable, et la vénération générale que par des vertus; et c'est aussi un héritage précieux qu'on laisse dans sa famille, et dont les enfans tirent toujours un grand avantage.

Depuis mon retour, j'avois reçu plusieurs visites du baron, et je ne passai point devant son château sans m'y arrêter; je comptois en partir le lendemain, et j'y restai plusieurs jours; nous y fûmes reçus avec la plus charmante cordialité. Cette bonté s'étendit jusqu'à notre jeune *corsaire* converti, dont Cléophas n'avoit jamais fait un domestique; il lui donnoit fièrement le titre de son secrétaire, et il mangeoit toujours avec nous; il fut admis sans difficulté à la table du baron, où il charma tout le monde par ses manières douces et naturelles, et par la vivacité originale de son esprit.

Je crus bientôt entrevoir que la baronne avoit

quelques vues éloignées sur mon neveu pour sa jolie petite Marie (c'étoit le nom de sa dernière fille) ; ce projet vague me plut fort, et je désirai vivement qu'il pût un jour se réaliser ; je me gardai bien d'en parler à Cléophas, mais je lui demandai un jour négligemment comment il trouvoit la jeune Marie; à cette question il fit un profond soupir, et je vis quelques larmes rouler dans ses yeux. Ah ! dit-il, à cet âge, on pourroit être bien plus intéressante !... Ces paroles me surprirent étrangement ; mais, dégoûté de lui demander des explications, je gardai le silence, et sur-le-champ il parla d'autre chose.

La veille de mon départ pour la Trappe, je prolongeai la soirée avec le baron et sa femme ; à dix heures et demie, Cléophas, Valentin, Marie et toute la jeunesse du château, suivant la coutume, étoient allés se coucher ; je restai en tiers avec le mari et la femme, et comme je les félicitai sur leur bonheur : Oui sans doute, dit le baron en souriant, je suis le plus heureux de tous les hommes, et je l'aurois toujours été sans l'extravagance de la compagne que le Ciel m'a donnée. Je pris ce discours pour une plaisanterie, et je me mis à rire. Il ne badine point, reprit la baronne d'un ton très-sérieux, mais si ma folie l'a tourmenté, elle a été bien

plus cruelle pour moi, car elle m'a rendue pendant plus de quinze ans, la plus infortunée de toutes les créatures. Quoi ! madame, m'écriai-je, vous dont on a toujours tant vanté le bonheur incomparable en toutes choses !.... On n'a rien exagéré, répondit-elle, j'ai joui de toute la félicité que le Ciel peut donner sur la terre, et néanmoins j'ai ressenti toutes les douleurs morales qui peuvent déchirer une âme sensible; cependant mes devoirs m'ont toujours été chers, je n'ai jamais eu que des sentimens légitimes, et j'ai reçu, dès ma plus tendre enfance, des principes religieux que j'ai conservés constamment, comme le plus précieux bienfait d'une bonne éducation. — Et vous avez été *la plus infortunée de toutes les créatures?* Daignerez-vous m'expliquer cette énigme incompréhensible? — Un seul mot vous suffira : j'étois superstitieuse ! — Avec autant d'esprit et de lumières, vous, Madame ! vous étiez superstitieuse !.... — Je pourrois vous dire, si je cherchois à m'excuser, que presque tout dans la religion et dans la nature est mystérieux, voilé, figuré, allégorique, etc.; mais la sublime morale de cette religion divine a toujours été d'une si parfaite clarté, que les esprits les plus médiocres peuvent en comprendre presque tous les

détails et toute l'utilité; voilà ce qui doit nous suffire. Les mystères doivent seulement nous faire mépriser notre foible intelligence et nous faire comprendre qu'il seroit coupable autant qu'insensé de vouloir en créer de nouveaux. C'est profaner la foi que d'admettre des croyances qui peuvent moralement nous affecter, et que l'église rejette : tout ce que l'église n'autorise pas dans ce genre est superstitieux et par conséquent criminel. Et néanmoins, avec une piété sincère, je me livrois aux superstitions les plus puériles; je croyois aux songes, aux pressentimens, aux présages, aux jours malheureux, à la fatalité du nombre treize, et à beaucoup d'autres choses plus ridicules encore. Un météore, la lune couleur de sang, un peu de sel renversé à table, trois bougies allumées dans une chambre, une glace cassée, le cri d'une chouette, etc., avoient le pouvoir fantastique de me causer les plus violentes inquiétudes ou les plus profondes terreurs. Si mon mari, à la chasse ou dans les champs, rentroit plus tard qu'il ne l'avoit annoncé, j'éprouvois une agitation que je regardois bientôt comme un funeste pressentiment; alors je me représentois tous les accidens qui peuvent arriver. Je le voyois, emporté par son cheval, tomber dans un précipice, ou blessé d'un coup de fusil, ou bien attaqué

par des voleurs ou des assassins; et si, dans cet état, j'apercevois un chat-huant, ou si une chauve-souris entroit dans mon cabinet, mes terreurs n'avoient plus de bornes. Ni mon mari, ni mes enfans, n'ont eu de grandes maladies; mais, s'ils avoient la plus légère indisposition, le moindre de mes présages me plongeoit dans de cruelles anxiétés. Une absence de quelques jours étoit pour moi un vrai supplice, si, malgré mes prières, on étoit parti un *vendredi*. J'admettois, il est vrai, quelques présages heureux; mais ceux-là étoient en très-petit nombre, et je n'y croyois que foiblement, tandis que tous les autres excessivement multipliés frappoient fortement mon imagination, et me causoient toujours des maux réels, de violentes attaques de nerfs, des convulsions, des vertiges et souvent des accès de fièvre. Voilà comment s'est écoulée toute ma jeunesse dans des peines imaginaires, qui m'ont empêchée de jouir de tous les biens véritables; et tel a été le fruit d'une première éducation, vicieuse sur ce seul point, car, je l'ai déjà dit, on s'appliqua particulièrement à me donner de la religion, mais je fus élevée au fond d'une province dans un vieux château. Au sortir du berceau, je m'y trouvai entourée de femmes de chambre et de servantes, qui avoient et qui m'inspirèrent toutes

ces superstitions; une sensibilité trop exaltée les affermit encore par la suite; la raison les combattit en vain : aimer et craindre étoit devenu en moi deux choses inséparables. J'osois même mêler la religion à ces folies, que je voulois regarder comme des avertissemens du Ciel : comme si le Souverain suprême, qui nous commande une parfaite soumission, ne nous préparoit pas assez, par cet ordre, aux peines qui peuvent nous arriver. En effet, la résignation, qui ne nous empêche jamais de goûter le bonheur actuel, et qui nous dispose à souffrir sa perte avec courage et sans murmures, est mille fois plus utile que toute la prévoyance humaine, et que ne pourroient l'être de cruels avertissemens des maux placés dans l'avenir, et dont nous ne sentons point encore les atteintes. Mettons toute notre confiance dans la divine Providence, prions, espérons, soumettons-nous; voilà ce que la religion nous enseigne, et ce qu'un digne ecclésiastique a su me persuader enfin, il y a cinq ou six ans, mais en m'apprenant qu'on ne pouvoit se délivrer des superstitions qu'en les bravant toutes, dans la vue de plaire au Juge suprême, qui punit les folies volontaires, et qui veut que la foi soit toujours autorisée, guidée par les décisions de l'Eglise. Il

m'en a prodigieusement coûté d'abord pour me mettre en route un *vendredi*, pour ne pas prendre de précaution afin de ne pas répandre une salière à table, etc.; mais, en me faisant la violence de n'éviter aucune de ces choses, en priant Dieu avec ferveur de me débarrasser de toutes ces misères, j'en fus entièrement guérie au bout de quelques mois et sans retour, car on ne reprend jamais des erreurs dangereuses qu'on a reconnues et abjurées.

Ces aveux et ce récit de la baronne m'intéressèrent d'autant plus, que le baron ajouta qu'en reprenant la tranquillité, elle lui avoit fait aussi recouvrer la sienne, parce que toutes ces foiblesses l'avoient, par contre-coup, rendu très-malheureux. Je regrettai que Cléophas eût été privé de cette conversation; mais la baronne eut la complaisance de la renouveler le lendemain, et Cléophas en fut très-frappé. Il me dit même, en particulier, que la baronne se reprochoit justement ces extravagances, puisqu'au lieu de remercier Dieu des grâces infinies dont il l'avoit comblée, elle avoit passé presque toute sa vie à gémir sur des peines imaginaires.

Quelques jours après, nous allâmes à la Trappe. Les bons religieux, après une si longue absence, furent charmés de me voir; le véné-

rable abbé m'annonça que je serois témoin, dans le cours de la matinée, d'un spectacle intéressant et nouveau pour moi, celui que m'offriroit la mort d'un père de la Trappe, qui, réduit à la dernière extrémité, n'avoit plus que peu d'heures à vivre. On va, suivant l'usage, continua l'abbé, l'en avertir. Voulez-vous me suivre et voir l'effet que produit sur lui cette annonce si terrible pour les gens du monde? J'acceptai cette proposition, et sur-le-champ le père abbé nous conduisit dans la cellule du religieux malade, que nous trouvâmes revêtu de son habit ordinaire, mais étendu sur son lit; ses mains croisées tenoient un crucifix appuyé sur son sein; sa pâleur et ses yeux fermés me firent croire qu'il n'existoit plus. Nous nous tînmes à l'écart, Cléophas et moi, mais placés de manière à voir toujours parfaitement le malade. Le chirurgien s'approcha de lui, et, après lui avoir tâté le pouls, il lui dit tout haut : Ranimez-vous, mon frère, vous n'avez plus que peu d'instans à vivre...... A ces mots, le moribond rouvrit les yeux, et les éleva vers le ciel avec l'expression touchante de la ferveur et de la joie; ses joues se colorèrent; il se releva doucement, et tout à coup il dit à ceux qui l'entouroient : Que l'on me conduise à l'église!... On

ne fut point obligé de l'y porter, on lui donna seulement le bras, et notre surprise fut extrême en le voyant se soutenir sur ses jambes; il marchoit sans chanceler, avec une lenteur qui ressembloit plutôt au recueillement qu'à la défaillance. Arrivé à l'église, il y reçut à genoux la communion; on le ramena aussitôt dans sa cellule. En y rentrant, ses forces l'abandonnèrent; on le posa sur son lit, il y tomba dans une agonie, qui ne fut ni longue ni douloureuse. Nous nous mîmes tous à genoux; on récita les prières des agonisans : à peine étoient-elles finies, qu'il expira. Le chirurgien, qui lui tâtoit le pouls, nous annonça qu'il rendoit le dernier soupir. Alors tous les religieux, par un mouvement subit et général, entonnèrent avec force, non un cantique funèbre, mais un hymne éclatant, qui n'exprimoit que le ravissement et la reconnoissance...! Il est impossible de se faire une idée de la surprise et du saisissement que nous causèrent cet élan de joie et cette extâse universelle, dans un moment si triste et si solennel! Ce lieu, si différent du reste de la terre, n'offre rien qu'on ait pu voir ailleurs : la mort y est dépouillée de tout ce qu'elle a d'effrayant et de lugubre; elle n'est là qu'un affranchissement et une victoire! Après les

chants de triomphe, on psalmodia ceux des morts (1).

Et qu'on ne dise pas que l'austérité de la Trappe y fait regarder la mort comme un bonheur : dans les cachots privés du jour, dans les souterrains creusés par la cupidité, on mène un genre de vie beaucoup plus pénible que celui de la Trappe; et la certitude d'une fin prochaine, loin d'y relever les forces abattues, n'y cause que de l'épouvante, les agonies y sont particulièrement douloureuses. Enfin nul n'est malheureux à la Trappe; toutes les pensées y sont douces et pures, toutes les actions méritoires; une occupation continuelle en bannit l'ennui; l'harmonie des sentimens, la concorde et la charité y maintiennent les biens les plus desirables, la sécurité sur les événemens de la vie, la sérénité de l'esprit et la paix de l'âme.

Je vis avec plaisir que cette scène intéressante faisoit une profonde impression sur le jeune cœur de Cléophas. Quand nous fûmes sortis de la cellule du défunt, il dit à l'abbé qui nous reconduisoit : Ah! mon père, heureux, mille

(1) Rien n'est exagéré dans ce récit, tous les détails en sont exactement vrais. C'est ainsi qu'on meurt à la Trappe.

fois heureux qui peut oublier dans cette demeure angélique les orages de la vie, les passions tumultueuses et les vicissitudes du sort!... Mon fils, répondit l'abbé, c'est ce que vous pourrez admirer encore demain. Un homme dans la force de l'âge, d'une naissance illustre, doué de tous les avantages extérieurs, comblé des dons de la fortune, n'aspirant plus qu'aux trésors de l'éternité, renonce à tous les biens périssables pour se consacrer à Dieu dans cette solitude. Son noviciat est fini; demain, à huit heures du matin, il prononcera les vœux irrévocables. A ces paroles, j'éprouvai une vive curiosité, persuadé que j'aurois sûrement rencontré ce personnage dans le monde; je demandai son nom. Je ne puis vous le dire encore, repartit l'abbé, il m'a fait promettre de ne le déclarer qu'après sa profession; cependant vous pourrez assister à cette cérémonie, car il m'a permis d'y admettre les étrangers qui pourroient se trouver ici. J'attendis ce moment avec impatience, et le lendemain matin, à sept heures et demie, nous étions, Cléophas et moi, dans l'église. Nous y aperçûmes aussitôt celui qui alloit prononcer ses vœux : il étoit dans le chœur, mais prosterné et la face contre terre. Je fixai les yeux sur lui, attendant avec une

sorte d'agitation qu'il se relevât, car je brûlois du desir de voir son visage; enfin deux religieux s'avancèrent près de lui pour le conduire à l'autel. Aussitôt qu'il eut soulevé la tête, Cléophas fit une exclamation, et je restai immobile, en le regardant toujours fixement.... Nous venions de reconnoître Isidore!.... Sa ferveur étoit si vive et si profonde, qu'il ne fit nulle attention à nous. Durant toute la cérémonie, il édifia les religieux mêmes par son recueillement et sa piété. En sortant de l'église, nous retournâmes dans notre appartement. Cléophas, qui avoit toujours aimé tendrement Isidore, ne pouvoit se lasser de parler de la singularité de cette rencontre et de cet événement. Ma préoccupation ne me permettoit pas de lui répondre; mais plus j'y réfléchissois, plus je m'étonnois que cet homme, qui m'avoit toujours inspiré tant de méfiance, eût pris un tel parti, et sans doute à l'insu de son frère, puisque, dans cet instant, il n'étoit point à la Trappe. Plus d'une fois, depuis les troubles affreux qui s'étoient élevés dans ma famille, j'avois pensé en secret qu'Isidore avoit dû jouer un rôle malfaisant dans ces ténébreuses aventures; et, dans ce moment, je me flattai confusément que cette étonnante conversion me dévoileroit quelques mystères. Je desirois qu'il pût savoir, à n'en pas douter,

que j'étois près de lui. J'étois certain que nulle distraction durant la prière ne me feroit remarquer de lui (1); et, comme, à cause de sa profession, il étoit obligé de faire une retraite particulière, je n'avois pu et je ne pouvois encore pendant long-temps le rencontrer dans les jardins et dans la maison. Je pris le parti de confier à l'abbé que j'avois des raisons particulières et de puissans motifs de charité chrétienne qui me faisoient desirer qu'on lui apprît que j'étois dans le couvent. L'abbé me promit de l'en instruire sans délai, ce qu'il fit en effet le jour même; et il vint aussitôt me dire que le nouveau profès lui avoit demandé la permission de m'entretenir un quart d'heure en sa présence. Je laissai Cléophas dans notre logement, et je suivis l'abbé, qui me conduisit sur-le-champ dans sa chambre; Isidore nous y attendoit déjà. Dès qu'il m'aperçut, il vint se jeter à mes pieds, acte d'humilité que pratiquent tous les religieux avec les étrangers qui viennent les visiter. Mon extrême émotion me réduisit au silence; mais Isidore prenant la parole d'une voix ferme: En me jetant à vos genoux, dit-il, je remplis plus d'un devoir: d'abord j'obéis à la règle qui

(1) Ce recueillement est habituel et général parmi tous ces religieux.

me le prescrit; ensuite, coupable envers vous par les peines qu'ont dû vous causer mes crimes secrets, j'ose vous demander un généreux pardon. Ces paroles me causèrent un si violent battement de cœur, que je fus obligé de m'appuyer contre le mur. Ah! mon frère, lui dis-je, comptez sur un pardon sans restriction, alors même que vous ne pourriez réparer vos fautes! — Ah! je les réparerai, s'écria-t-il, et je vais commencer. Votre sœur est un ange!.... — Juste ciel! achevez.... — Oui, Adeline est innocente! Je lui ai ravi, par mes cruels artifices, tous les moyens de le prouver; mais je la justifierai. Cette assurance délivra tout à coup mon cœur oppressé d'un poids affreux. Le chagrin que j'éprouvois depuis mon retour en France étoit aussi bizarre que cruel, je savois seulement qu'un grand malheur portoit le trouble et la division dans notre famille, et que ma sœur avoit perdu à la fois sa réputation et sa tranquillité; mais j'ignorois entièrement la cause et les détails de ce bouleversement si funeste. Je gémissois d'une peine inconnue, et dont, par conséquent, l'habitude et la réflexion ne pouvoient adoucir l'amertume; car une ardente curiosité et la variété de mes conjectures, enfin tous les efforts de mon imagination, me livroient

en proie, tous les jours, à des tourmens insupportables et nouveaux !... Je tendis les bras à Isidore, je le serrai contre ma poitrine, je l'inondai de pleurs ! Je le contemplois avec ravissement : tout en lui étoit changé, sa physionomie, son regard, son maintien, et jusqu'au son de sa voix, qui avoit pris l'accent le plus vrai de douleur et d'onction. Il n'étoit plus, en effet, le même homme : la grâce divine avoit ouvert son cœur à toutes les impressions vertueuses, à tous les sentimens magnanimes. Nous nous assîmes vis-à-vis l'abbé, qui nous considéroit l'un et l'autre avec un vif intérêt. Isidore nous conta que sa conversion étoit un vrai miracle, et qui me toucheroit particulièrement quand j'en connoîtrois le détail ; il ajouta qu'il avoit écrit son histoire (avec la permission de l'abbé) pendant son noviciat, et qu'il étoit autorisé à y nommer une personne qu'il avoit entraînée dans ses égaremens; qu'enfin il avoit remis ce manuscrit sous enveloppe et cacheté à l'abbé, en le suppliant de le garder jusqu'à ce qu'il eût prononcé ses vœux, parce qu'ensuite il comptoit en faire un usage bienfaisant, s'il le lui permettoit, après l'avoir lu. Je ne doute point, poursuivit Isidore, que cette permission ne me soit accordée, car ce manuscrit ne contient qu'une confession générale de

mes crimes, et elle peut seule justifier l'innocence opprimée, que j'ai calomniée et persécutée pendant plus de quinze ans. Ainsi donc, quand M. l'abbé aura parcouru cet écrit, il vous le remettra, et vous le présenterez à mon malheureux frère.

Qu'on juge, s'il est possible, de l'effet que produisit sur moi ce premier récit !.... Cependant je brûlois d'impatience de terminer cette entrevue, afin d'avoir en ma possession le précieux manuscrit.

Je n'ignorois pas que Cléophas connoissoit une partie de nos mystérieux malheurs; mais je me décidai à ne lui parler de cette étrange aventure que lorsque j'aurois lu tout entière l'histoire d'Isidore. Je ne reçus ce manuscrit que le lendemain matin à mon réveil; j'ouvris, avec un trouble inexprimable, le paquet cacheté, j'y trouvai d'abord un billet séparé qui m'étoit adressé, et qui contenoit ces mots :

« Voilà, comme je vous l'ai dit, mon cher
» chevalier, ma confession générale sans qu'il
» y manque rien.

» Indépendamment de l'intérêt particulier
» que ce récit aura pour vous, vous y trouverez
» une chose qui est moralement et religieuse-
» ment très-curieuse, et dont vous n'avez peut-

» être pas d'idée ; vous y verrez comment la dé-
» pravation du cœur conduit à celle de l'esprit et
» comment elle substitue de pitoyables sophismes
» et le plus vil égoïsme à la raison et aux lumières
» naturelles ; vous connoîtrez enfin, tout ce qui
» se passe dans le cœur d'un athée, et c'est ce
» que nul d'entr'eux n'osera jamais peindre
» qu'après une conversion véritable, et par con-
» séquent à moins d'avoir cette profonde humi-
» lité religieuse qui ne veut pallier aucune faute
» et qui ne déguise rien.

» Je me prosterne encore à vos pieds pour
» implorer mon pardon et je me recommande
» à vos prières. »

Après avoir lu ce billet, je me hâtai d'ouvrir et de déployer le manuscrit, et je lus, avec autant d'avidité que d'émotion et d'étonnement, la narration suivante :

« Pour donner l'horreur que doit inspirer
» l'égarement funeste qui par degrés m'a pré-
» cipité dans un abîme, je vais peindre l'a-
» théisme sous ses véritables couleurs. Mon des-
» sein, avant tout, est de justifier l'innocence,
» mais j'espère encore que cet écrit me survivra
» et qu'il pourra peut-être un jour éclairer
» quelques êtres égarés dans l'affreux labyrinthe
» où je me suis perdu !....

» Il n'est sur la terre qu'un véritable mal-
» heur, c'est de mal penser, et celui-là seul a
» bouleversé mon existence ; il a produit dans
» ma vie des fautes et des crimes que je dois
» déplorer jusqu'à mon dernier soupir.

» Ma mère se remaria ; mon père n'étoit point
» ce que les incrédules appellent *un esprit fort*, (1)
» car ces derniers, malgré leur prétendue *force*
» *d'esprit*, ne veulent point être désignés sous
» leur vrai nom, celui *d'impie* ; mon père ne
» déclamoit jamais contre la religion, il répé-
» toit même qu'on doit la respecter, qu'elle
» est utile et que sa morale est sublime, en-
» fin il alloit à la messe les fêtes et diman-
» ches, mais d'ailleurs il n'y pensoit jamais,
» il n'imaginoit pas que l'on dût en faire la
» règle habituelle de ses actions et de sa con-
» duite ; il me donna pour gouverneur non un
» ecclésiastique, mais un Allemand bel-esprit
» qui pensoit comme lui ; M. Blumer (c'étoit
» son nom ;) étoit auteur de quelques ouvrages
» allemands qui n'avoient eu aucune réputation

(1) Sans songer, comme l'a si bien dit La Bruyère, que ce titre ne leur a été donné que par dérision, ils sont, à cet égard, comme les gens du peuple, qui prennent toujours sérieusement les contre-vérités.

» dans son pays, mais qui lui donnoient
» dans le nôtre une sorte de considération
» que les gens du monde accordent toujours
» à ceux qui ont eu l'honneur de faire impri-
» mer quelques pages. L'indifférence religieuse
» de mon père et de mon instituteur me per-
» suada, dès mon enfance, que la religion n'étoit
» qu'une chose de forme qui n'avoit rien de
» commun avec nos sentimens. Je n'étois pas
» né avec un mauvais cœur, et, dans ma
» première jeunesse, mon âme étoit sensible et
» compatissante, mais tous mes goûts étoient
» impétueux et tous mes sentimens violens ; on
» voulut les réprimer par des lieux communs
» de morale, toujours tirés des anciens philoso-
» phes grecs et latins ; ces exhortations ne me fi-
» rent aucune impression, parce qu'elles étoient
» sans autorité ; je ne voyois nulle raison de me
» contraindre et de me priver d'un plaisir pour
» obéir aux conseils de Socrate ou de Zénon,
» d'ailleurs je trouvois toujours, sans exception,
» dans les auteurs payens, des maximes qui au-
» torisoient à se livrer aux penchans inspirés par
» la nature ; la morale ne m'offrant rien de so-
» lide, me parut bientôt niaise et ridicule, et
» mes inclinations vicieuses, s'exaltant de plus
» en plus, achevèrent de me fortifier dans cette

» opinion. On étoit cependant parvenu à me
» faire craindre les lois, parce qu'elles pu-
» nissent ; alors je pensai qu'avec de la pru-
» dence, de la dissimulation et du mystère, on
» peut facilement échapper à leur sévérité. Pen-
» dant tout le temps de mon éducation, l'i-
» dée d'un Dieu créateur de l'univers resta va-
» guement dans ma tête, mais on me l'avoit
» peint tellement *indulgent* que je n'imaginois
» pas qu'il fût au pouvoir d'un *foible mortel*,
» de l'offenser, ainsi Dieu étoit pour moi comme
» s'il n'eût pas existé. Aussi ne tardai-je pas à
» l'anéantir entièrement dans mon cœur dé-
» naturé !....

» Dès l'âge de seize ans, je me fis intérieu-
» rement un plaisir et une gloire d'échapper à
» la surveillance de mon instituteur, ce qui, à
» la vérité, ne fut pas difficile, car il avoit peu
» de pénétration et beaucoup d'indolence ; mais
» je pris l'habitude de la fausseté, que j'érigeai
» dès lors en finesse d'esprit et en prudence. Je
» parvins de la sorte au dernier degré de cor-
» ruption. J'abandonnai toute réflexion, je subs-
» tituai les sensations à la raison et au senti-
» ment ; j'agissois sans remords, parce que, me
» livrant à toutes mes impulsions, je ne pen-
» sois jamais qu'aux vils plaisirs que peuvent

» produire des penchans déréglés. J'aimois ma
» mère et mon frère, non que je regardasse ces
» affections comme des devoirs, mais parce que
» ma mère étoit naturellement douce, bonne,
» et qu'elle me gâtoit, et que mon frère me
» plaisoit par ses manières, son ton, son in-
» dulgence : d'ailleurs, il ne pouvoit exciter
» mon envie par son mérite personnel, car mon
» orgueil, qui s'augmentoit chaque jour avec
» mes vices, me persuadoit que j'avois sur lui
» une grande supériorité, puisque je le trom-
» pois complétement sur mon caractère et sur
» la plus grande partie de mes actions. Je
» m'enorgueillissois de cette duplicité, qui me
» donnoit une haute idée de mon esprit, et je
» me promis bien de perfectionner dans le
» monde ce talent précoce de dissimulation.

» Ce ne fut qu'après la mort de mon père,
» que je débutai dans la société; mon frère, à
» la prière de ma mère, m'y introduisit. J'avois
» dix-huit ans et trois mois; j'y entrai avec le
» desir ardent de m'y faire remarquer et d'y sa-
» tisfaire toutes mes passions. Conduit par mon
» frère, pour lequel j'affectois un grand atta-
» chement, j'inspirai d'abord une bienveillance
« générale. La considération méritée de mon
» frère rejaillissoit sur moi, et, lorsqu'il me

» présentoit partout comme un jeune homme
» rempli de mœurs, de candeur et de sentimens
» religieux, je riois intérieurement de sa cré-
» dulité, qui n'étoit à mes yeux qu'une simpli-
» cité ridicule. Je m'occupai pendant trois mois
» à étudier le monde à ma manière, c'est-à-
» dire à démêler comment on pouvoit y réussir
» et surtout y dominer. Je ne voyois dans les
» gens vertueux que des dupes, des hypocrites,
» et dans les autres que des personnes inconsi-
» dérées et maladroites; je remarquai qu'en gé-
» néral, la réserve et la timidité inspirent une
» sorte de bienveillance, mais ne donnent point
» de considération; que l'effronterie et le vice
» sans pudeur et sans voile repoussent et révol-
» tent; enfin, que l'on peut se faire craindre
» avec de la méchanceté et l'esprit épigramma-
» tique, mais qu'on se fait haïr; et je voulois à
» la fois étonner, briller et séduire. Je recueil-
» lis de toutes mes observations un profond mé-
» pris pour le monde; je conservai néanmoins
» le même desir de le subjuguer, et j'y fortifiai
» l'espoir d'y obtenir une place distinguée, à
» laquelle, selon moi, nul de ceux que je con-
» noissois ne pouvoit aspirer. Il est deux sortes de
» dédain : l'un magnanime, l'autre puéril, pré-
» somptueux et coupable. *Le dédain des choses,*

» vient de la grandeur d'âme, qui fait connoître » le néant des dignités, des richesses, des places » éminentes et de tous les biens que le vulgaire » envie; c'est cette espèce de dédain qui a fait » abandonner volontairement des trônes, et qui » a produit ces célèbres abdications qui ont » étonné l'univers, ou qui, sanctifié par la re- » ligion, a conduit tant de pieux personnages » dans les cloîtres ou dans les déserts. L'autre » espèce de dédain est celui des individus : ce- » lui-là ne peut venir que d'un orgueil inexcu- » sable; la religion, la raison, l'humanité, le » condamnent également : puisque nous de- » vons aimer nos semblables, il nous est dé- » fendu de les mépriser. Quelque vertueux » qu'on puisse être, il n'est que trop possible » de se démentir, et le plus foible, le plus cri- » minel, peut reprendre de la force et se rele- » ver avec éclat; l'homme sans talens peut en » acquérir; et souvent le temps et l'expérience » ont développé des lumières, un esprit, un » génie extraordinaires dans de certains hommes » qui avoient paru jusque-là médiocres, bor- » nés et même stupides. Je me livrai sans ré- » serve au mépris le plus outrageant pour toute » l'espèce humaine, et je me persuadai que ce » seul sentiment étoit la source et la cause de

» toute grande domination, en produisant dans
» ce petit nombre d'hommes privilégiés (que
» l'histoire appelle des héros) cette volonté
» ferme d'assujétir une multitude aveugle sans
» pénétration et sans discernement. J'étois forcé
» de donner des bornes étroites à mon ambi-
» tion; mais je me promis d'en imposer aux
» sots, de dérouter et d'étonner mes ennemis,
» de gagner tous ceux dont j'aurois besoin, et
» de séduire toutes les femmes qui auroient de
» l'attrait pour moi. Sachant déjà que tout ce
» qui a de l'originalité, lorsqu'elle ne va pas
» jusqu'à la bizarrerie, plaît dans le monde, je
» pris peu à peu une tournure toute particu-
» lière. Je gardois souvent le silence, mais sans
» montrer la moindre timidité; au contraire,
» j'affectois une assurance que rien ne pouvoit
» déconcerter. Je voulois bien qu'on me regar-
» dât comme un observateur redoutable, et en
» cela seul je ne me trompois pas, car je met-
» tois tous mes soins à pénétrer les autres. Il y
» a une espèce de respect dans la crainte qu'ins-
» pire un observateur, tant qu'on ignore l'usage
» qu'il veut faire de ce qu'il découvre; et,
» comme je n'ai jamais mis personne dans le
» secret de mon caractère, j'ai toujours joui
» pleinement de ce genre de considération : on

» me redoutoit sans me haïr. Il entroit aussi dans » mes projets de jeter des incertitudes sur ma » réputation; je n'en souhaitois point d'absolue, » parce qu'elle éloigne tous ceux d'un parti con- » traire, et que je voulois tout connoître et, au » besoin, tout concilier en ma faveur. J'ai ac- » cueilli rarement, mais plusieurs fois, quel- » ques jeunes étourdis perdus de réputation; » deux entre autres, qui m'ont prêté sécrète- » ment beaucoup de mauvais livres, que je de- » sirois lire sans causer de scandale. Ces in- » fâmes productions achevèrent de me pervertir » et de me plonger dans les plus horribles pro- » fondeurs de l'athéisme. Quand mon frère s'a- » percevoit de mes liaisons avec de semblables » jeunes gens, il m'en parloit avec douleur; je » montrois alors le plus grand étonnement, com- » me si j'eusse ignoré leur perversité, et qu'ils » n'eussent osé me la laisser voir; ensuite je rom- » pois avec eux, doucement, sans éclat, et sans » m'en faire des ennemis. J'attribuois ces brouil- » leries aux ordres de ma mère et à la *pédan- » terie* de mon frère. Ils me pardonnoient ces » ruptures en faveur de la confidence, espérant » bien me retrouver, quand l'âge me permettroit » de me débarrasser du *joug de famille*.

» Mes succès auprès des femmes furent très-

» multipliés ; j'attirois leur attention, je piquois
» leur curiosité par la singularité de ma tour-
» nure factice, de mon ton et de mes manières.
» Ma jeunesse et les éloges de mon frère étoient
» les garans de ma sincérité ; on ne soupçonnoit
» en moi aucune affectation, car je ne forçois
» rien. Le monde se défie de l'exagération,
» mais, lorsqu'on sait garder une certaine me-
» sure, il croit tout ce qu'on veut lui persuader;
» quand on ne lui montre pas un enthousiasme
» maladroit ou des prétentions ambitieuses, on
» lui paroît toujours naturel : il suffit, pour
» cela, de conserver du sang-froid, et d'avoir,
» en général, l'air insouciant et distrait. Les
» femmes (c'est-à-dire les coquettes) veulent
» de la passion, mais elles préfèrent les hommes
» qui semblent en être le moins susceptibles,
» lorsqu'ils ont de l'esprit et quelques agré-
» mens. Ce genre de conquêtes leur paroît le
» plus brillant, et l'amour-propre les encou-
» rage contre sa difficulté. L'orgueil qui dirigeoit
» mes choix ne sauroit donner la constance, car
» il ne se satisfait qu'en cherchant à multiplier
» ses victoires ; d'ailleurs, je me lassai bientôt
» d'employer beaucoup d'artifices pour cor-
» rompre des femmes qui vouloient être sé-
» duites. Je pensai qu'il y avoit de la gloire à

» leur faire quitter une route heureuse et sûre,
» pour les entraîner dans un chemin tortueux
» et rempli d'écueils, mais que l'amour-propre
» ne pouvoit s'applaudir d'y conduire celles
» qui brûloient d'avance d'y entrer, ou qui
» même s'y trouvoient déjà. Commençant à me
» blaser sur le vice, je formai le projet de me
» ranimer par un sentiment nouveau; je cher-
» chai un cœur innocent et paisible, dans le
» seul dessein de triompher de ses scrupules et
» de ce que j'appelois alors des *préjugés*. Une
» jeune et jolie femme, mariée depuis trois ans,
» fixa sur elle toute mon attention; sa candeur
» et sa naïveté eurent un attrait piquant pour
» moi. D'ailleurs, sa réputation étoit intacte;
» elle faisoit le bonheur d'un mari justement
» estimé; elle se trouvoit elle-même parfaite-
» ment heureuse: toutes ces circonstances m'of-
» froient des obstacles que je n'avois jamais ren-
» contrés; je résolus de les vaincre, et j'en vins
» à bout. Je séduisis cette infortunée sans la
» pervertir; je détruisis son repos, j'altérai sa
» réputation; je parvins à rendre son repentir
» inutile, mais il me fut impossible d'anéantir
» ou même d'affoiblir ses remords. Je trouvai
» une si frappante opposition entre sa conduite
» et son invincible attachement aux principes

» qu'elle trahissoit, que cette foiblesse et cette
» inconséquence m'inspirèrent pour elle le plus
» profond mépris. D'ailleurs, sans être bornée,
» elle avoit peu d'étendue dans l'esprit; elle
» étoit dépouillée du charme de l'innocence; je
» la voyois sans cesse noyée dans les larmes :
» elle me devint importune et même odieuse.
» Cependant je ne rompis point avec elle; di-
» verses raisons de société m'en empêchèrent :
» l'éclat de sa douleur auroit tout-à-fait trahi
» notre secret, qui n'a jamais été que soup-
» çonné; je voulois surtout le cacher à mon
» frère, et j'y ai parfaitement réussi.

» L'époque la plus remarquable de ma vie fut
» celle du mariage de mon frère. Je vis pour la
» première fois celle qui devoit être ma belle-
» sœur, Adeline de Linanges, le jour de la
» signature de son contrat de mariage. Mon
» frère, en me présentant à elle avec sa tendresse
» accoutumée, lui dit : Voilà mon ami le plus
» cher : c'est mon frère, il est digne de devenir
» le vôtre. A ces mots, Adeline sourit avec une
» expression angélique, en baissant ses grands
» yeux bleus, et en déployant sur ses joues de
» rose ses longues paupières noires. Ce sourire
» enchanteur, plein de douceur, de modestie
» et de sérénité, auroit dû anéantir les fureurs

» de l'enfer, et il les alluma toutes dans mon
» cœur!... Je restai un moment immobile en la
» contemplant avec saisissement; elle me parut
» un être nouveau, unique sur la terre; je pres-
» sentis que ma destinée alloit dépendre de la
» sienne. Jusque-là je n'avois point songé à
» l'avenir; pour la première fois, j'osai y jeter
» les yeux, mais ce fut en tremblant : je n'y
» pouvois entrevoir que des scènes tumultueuses,
» un chaos effrayant.

» J'eus beaucoup de peine à me contenir pen-
» dant le reste du jour; je ne pouvois jeter les yeux
» sur Adeline sans tressaillir; les regards péné-
» trans de sa tante me troubloient, m'inquié-
» toient, et m'inspirèrent pour elle une invincible
» antipathie. Le doux nom de frère, qui me fut
» donné souvent dans cette soirée, me causa
» constamment la plus pénible sensation; je me
» retirai le plus agité de tous les hommes :
» j'étois passionnément amoureux. L'idée que
» Adeline alloit être ma belle-sœur me boule-
» versoit, non que je fusse capable d'éprouver
» un scrupule, mais en songeant qu'il faudroit
» combattre les siens. De ce moment je formai
» mon plan de séduction, et je le combinai avec
» tout l'art dont j'étois capable; je ne m'occu-
» pai d'abord que du soin de gagner sa confiance

» et d'étudier son caractère. Son extrême dévo-
» tion ne m'en imposa point : j'ignorai si long-
» temps le pouvoir suprême de la religion, sur-
» tout sur un esprit droit et sur une âme élevée
» et pure!... Adeline eût été insensible à la
» flatterie, et je ne m'en permis jamais avec elle
» que de si adroites, de si indirectes, que son
» inexpérience ne pouvoit les soupçonner. Je
» montrois aussi en sa présence une grande
» austérité de principes, ce que j'avois toujours
» fait avec mon frère, et ce qui, par consé-
» quent, ne l'étonna point; mais Adeline étoit
» toujours inséparable de Mlle de Linanges.
» Ainsi pendant long-temps rien ne me donna
» l'espérance d'obtenir l'affreux succès que j'am-
» bitionnois; cependant je conservai toujours
» l'espérance, et d'autant plus que je ne voyois
» point de passion entre mon frère et sa femme :
» ils s'aimoient de l'affection la plus tendre et
» avec une égale fidélité, mais sans aucune dé-
» monstration passionnée. Je ne savois pas en-
» core que le cœur le plus difficile à conquérir
» dans ce genre est celui qui a toujours eu la
» sagesse de ne jamais s'ouvrir à des mouvemens
» passionnés, même dans les sentimens légi-
» times. Néanmoins, si elle eût eu pour son
» mari ce qu'on appelle une *grande passion*,

» j'aurois vu dans mon frère un rival odieux, je » l'aurois haï, et j'aurois alors été capable de » tout pour me délivrer de lui ; mais, persuadé » qu'Adeline n'avoit pour lui que de l'indifférence, je conservai le sentiment d'habitude » qui m'attachoit naturellement à lui.

» Cependant ma passion pour Adeline, nourrie surtout par l'orgueil, s'exaltoit de plus en » plus par l'effet extraordinaire que produisoit » dans le monde cette jeune personne par sa beauté incomparable et céleste, par ses grâces, ses » talens, son esprit et sa conduite. Les femmes, » malgré sa supériorité, ne l'envioient point, » parce qu'elles ne la trouvoient jamais en rivalité avec elles. Adeline n'alloit point aux » spectacles et aux bals. Quoique mise avec » une élégante simplicité, elle ne portoit ni » plumes, ni fleurs, ni diamans; ses vêtemens, en » dépit de la mode, étoient toujours conformes » aux règles de la plus exacte bienséance et de » la pudeur : aussi rendoit-on justice à sa piété; » les femmes disoient que sa dévotion devoit » être sincère, puisqu'on n'y trouvoit jamais » d'inconséquence. Je n'avois dans aucun temps » joué le rôle d'hypocrite, parce qu'il est beaucoup trop gênant, mais j'avois toujours montré de grands sentimens religieux. Mon frère

» prévint sa femme que j'avois le plus profond
» respect pour la religion ; il ajouta en sou-
» riant, qu'il la chargeoit de me rendre *tout-à-*
» *fait dévot.* Je remarquai qu'Adeline avoit en
» effet ce dessein ; les femmes aiment à faire des
» prosélytes : c'est exercer un empire, et peut-
» être le plus puissant ; je me prêtois aux vues
» de ma belle-sœur et tous nos entretiens rou-
» loient ordinairement sur la religion ; comme
» je prétendois croire à tous ses dogmes, il n'en
» fut point question, nous ne parlions que des
» doctrines mondaines qui s'accordent si mal avec
» l'Evangile ; Adeline vouloit sur tout me prou-
» ver qu'on peut vivre dans le monde sans parta-
» ger ses erreurs, pourvu qu'on ne prenne aucune
» part à sa folle dissipation et à ses vains amuse-
» mens toujours profânes et dangereux. Je lui
» répondois que son exemple valoit mieux que
» ses sermons ; les mots flatteurs que je mêlois
» quelquefois à mes brusqueries étudiées sem-
» bloient lui plaire, mais Mlle de Linanges étoit
» toujours là et me gênoit cruellement ; ses re-
» doutables regards, continuellement fixés sur
» moi, sembloient me dire à chaque minute :
» *Vous pouvez la tromper, mais vous ne la sé-*
» *duirez point.* Adeline me prêta beaucoup de
» livres de piété et en outre plusieurs excellens

» ouvrages contre le philosophisme moderne; j'a-
» vois lu les livres impies, dont les impudens men-
» songes contre la religion avoient achevé de me
» pervertir entièrement, et je me gardai bien de
» lire un seul mot des réfutations, assuré d'a-
» vance, d'après le jugement de *mes auteurs*, de
» n'y trouver que du pédantisme, la bigoterie la
» plus niaise et des inepties ridicules; mais
» en rendant ces livres à ma belle-sœur, je lui
» persuadai que j'en étois édifié; j'ajoutai en
» passant qu'il étoit seulement fâcheux qu'ils
» fussent mal écrits! Comment mal écrits,
» s'écria Mlle de Linanges. Ce sont leurs
» adversaires qui écrivent mal, ainsi que le
» prouvent tous les défenseurs de la morale,
» en citant un nombre infini de *phrases phi-*
» *losophiques*, remplies de galimathias, de
» raisonnemens absurdes et de fautes grossières
» de langage. Je ne répondis à ce discours de
» Mlle de Linanges que par un sourire ironique,
» que j'avois pris l'habitude d'employer dans les
» discussions ou les questions embarrassantes;
» l'indignation se peignit franchement dans les
» yeux de Mlle de Linanges; on louoit l'éclat
» et la beauté de ses yeux, qui ne m'ont ja-
» mais inspiré que de la crainte: j'étois à cet
» égard comme les femmes fardées qui redou-

» tent mortellement l'éblouissante clarté de » l'astre bienfaisant du jour.

» Il y avoit encore dans la famille de ma » belle-sœur une personne qui m'inspiroit aussi » beaucoup de crainte et d'éloignement, c'étoit » le chevalier de Linanges, frère d'Adeline ; » observateur et dévot, il étoit de ces gens que » les *philosophes* modernes ne ménagent point, » parce qu'ils n'en attendent rien, et qu'ils sont » certains de ne jamais les gagner. Mais le » chevalier faisoit de longs voyages et il m'en- » barrassoit beaucoup moins que sa tante.

» J'ai déjà parlé de la liaison criminelle que » j'avois formée dans le monde, que je conser- » vois sans amour et qui même n'étoit plus pour » moi qu'une chaîne pesante. Puisque je suis » autorisé à nommer l'objet de cette coupable » intrigue, je dois dire ici, pour l'intelligence de » cette histoire, que cette malheureuse femme » si digne d'un meilleur sort, étoit la comtesse » de Terny, épouse du meilleur ami de mon » frère. Adeline avoit pour elle un penchant na- » turel ; mais la réputation de Mad. de Terny » avoit beaucoup souffert de mes anciennes as- » siduités : je cessai tout à coup mes fréquentes » visites, je n'allois plus chez elle que rarement » et les jours où elle donnoit à souper. Cette

» conduite soutenue la justifia aux yeux de son
» mari et à ceux de mon frère, mais le monde
» pensa seulement que j'avois rompu cet engage-
» ment pour en contracter un autre. Dès les pre-
» miers jours du mariage de mon frère, le comte
» de Terny, dont le père étoit depuis cinq ans
» ambassadeur à Copenhagne, reçut une lettre
» qui annonçoit que l'on craignoit pour ses jours
» et qu'il desiroit passionnément le revoir ; le
» comte ne balança point entre son devoir et les
» fatigues d'un tel voyage ; d'ailleurs des inté-
» rêts d'affaires devoient aussi l'engager à l'en-
» treprendre; il partit, comptant ne rester que
» quatre ou cinq mois, et son absence dura près
» d'une année entière. Mad. de Terny, qui
» avoit malheureusement conservé pour moi
» une grande passion, voulut profiter de cet
» événement pour me voir plus souvent ; et
» comme ce ne pouvoit être qu'en secret, ce
» mystère présenta quelques idées d'amuse-
» ment à mon imagination dépravée ; j'inventai
» des déguisemens et des rendez-vous bizarres
» et qui souvent même n'étoient pas sans dan-
» ger; Mad. de Terny attribuoit toutes ces folies
» à la passion, et la sienne qui n'étoit que trop
» réelle en devint plus vive encore. Trois mois
» après le départ de M. de Terny, son épouse

» tomba dans le plus profond désespoir, en connoissant avec certitude qu'elle portoit dans son sein le fruit malheureux de son coupable amour ; je la consolai autant qu'il étoit possible, en lui disant que les dernières lettres du comte annonçant que son père existoit encore, mais qu'il étoit toujours mourant et qu'il ne pouvoit le quitter, son séjour en Danemarck seroit nécessairement très-prolongé, d'autant plus qu'après la mort de son père, des affaires indispensables le retiendroient encore quelques mois, et j'achevai de calmer Mad. de Terny, en ajoutant que, n'ayant point de surveillance à craindre, elle pourroit, sans aucun obstacle, accoucher secrètement, que je me chargerois de l'enfant auquel je ferois donner une excellente éducation, et qu'enfin décidé à ne jamais me marier, je pourrois, par la suite, sans trahir notre secret, montrer pour cet enfant une affection de père. Mad. de Terny possédoit une petite maison de campagne à trois lieues de Paris ; sous prétexte de mal à la poitrine et de se mettre au lait pour toute nourriture, elle alla s'y enfermer, n'y reçut personne et y vécut dans une solitude absolue.

» Ma belle-sœur, devenue grosse aussitôt

» après son mariage, l'étoit absolument de la
» même époque que Mad. de Terny. Elle en-
» troit dans son huitième mois, lorsque mon
» frère fut subitement chargé par la cour, non
» d'une ambassade, mais d'une mission im-
» portante et particulière pour l'Autriche. Il
» eut une peine extrême à quitter une femme
» chérie qui devoit accoucher dans six semaines
» ou deux mois; mais Adeline, dont la raison
» et le courage ont toujours égalé la sensibilité,
» l'engagea fortement à ne point rejetter une
» marque honorable de confiance, et qui pou-
» voit être utile à l'Etat; d'ailleurs il ne pouvoit
» avoir d'inquiétude sur les soins qui seroient
» rendus à sa femme; il la laissoit entre les mains
» de Mlle de Linanges et sous la garde du père
» le plus tendre, M. de Linanges. Je me char-
» geai de lui donner régulièrement de ses nou-
» velles en lui écrivant tous les jours; je n'y
» manquai pas, je me trouvois trop heureux
» d'avoir un si bon prétexte de multiplier mes
» visites chez ma belle-sœur. En réfléchissant à
» l'absence de M. de Terny et à celle de mon
» frère, je fus très-frappé du concours fortuit
» de circonstances qui produisoit dans les deux
» familles la même situation, puisque les deux
» jeunes femmes, loin des yeux de leurs maris,

» devoient accoucher en même temps !..... J'ap-
» pris que les couches prochaines d'Adeline
» causoient beaucoup d'agitation chez Mad. de
» Solis, riche veuve financière, tante de mon
» frère, et sœur de mon père et passionnément
» attachée à son nom; je n'ignorois pas que, sans
» aucun doute, elle institueroit mon frère son
» légataire universel, si Adeline accouchoit
» d'un garçon. La cupidité n'a jamais été mon
» vice dominant et j'en rends grâces au Ciel,
» car, dans la fange de l'athéisme où j'étois en-
» glouti, si j'eusse aimé davantage l'argent et
» les richesses, nul forfait ne m'eût coûté pour
» en acquérir; néanmoins je n'étois pas insen-
» sible à l'idée de voir mon frère possesseur
» d'une grande fortune, je connoissois sa géné-
» rosité; j'avois des dettes dont j'étois forcé de
» lui cacher une partie, parce que j'avois eu re-
» cours à des emprunts usuraires, chose qu'il
» auroit justement blâmée. Mad. de Solis avoit
» un cancer incurable; les médecins assuroient
» qu'elle n'avoit pas un an à vivre; j'étois cer-
» tain d'avance que mon frère, en héritant d'une
» telle fortune, n'auroit besoin d'aucune sollici-
» tation pour augmenter considérablement la
» mienne; d'ailleurs mon orgueil étoit flatté de
» l'idée que, dans la supposition où Mad. de

» Terny accoucheroit d'un garçon, je tirerois cet
» enfant d'un état abject pour lui assurer la desti-
» née la plus brillante et la plus heureuse. Toutes
» ces pensées fermentoient dans ma tête; j'entre-
» vis qu'il ne me seroit pas impossible de maîtriser
» le hasard et les événemens et je m'y décidai
» d'autant plus facilement que rien en moi ne pou-
» voit combattre des projets criminels; je n'étois
» même plus obligé de me répéter intérieure-
» ment cet horrible blasphême : *tout meurt*
» *avec nous ;* j'avois adopté cette croyance sans
» l'examiner autrement que par l'intérêt des
» passions, je sentois confusément que je m'y
» confirmerois mieux par mes actions et par
» mes mœurs que par des réflexions et des rai-
» sonnemens : j'avois *la foi de l'athéisme*, c'est-
» à-dire, une foi aveugle, insensée, qui non-
» seulement redoute, mais qui abhorre la lu-
» mière : aussi depuis long-temps je me disois
» seulement : lorsqu'on méprise tous les *préjugés*,
» tout scrupule, de quelque genre qu'il puisse
» être, est une foiblesse, une sottise et une in-
» conséquence. Je formai plusieurs plans dans
» lesquels je ne trouvois d'obstacle que la sur-
» veillance de Mlle de Linanges et de son frère,
» M. de Linanges; je ne m'arrêtai point à cette
» difficulté, parce qu'une épouvantable pensée

» m'offroit un moyen certain de la surmonter,
» si le hasard ne m'en présentoit point d'autre. »

» Cependant le temps s'écouloit; plusieurs
» symptômes annonçoient que Mad. de Terny
» avoit atteint le terme de sa grossesse, je me hâ-
» tai de l'aller chercher à sa maison de campa-
» gne, je la conduisis (sous un nom supposé),
» à Paris, chez une sage-femme accoutumée à
» recevoir des demi-confidences de cette espèce;
» cette sage-femme, nommée Mad. Jacquard,
» la logea, la cacha et l'accoucha d'un garçon
» le surlendemain de son arrivée. J'eus beau-
» coup de peine à arracher cet enfant des bras
» de sa malheureuse mère, qui le baigna de
» pleurs, et qui remarqua avec une sorte de
» joie qu'il avoit une marque ineffaçable et sin-
» gulière au bras gauche; c'étoit un signe na-
» turel, de la grosseur et de la forme à peu
» près d'un petit papillon de couleur brune;
» du moins, dit-elle, on ne pourra pas nous le
» changer en nourrice!.... Elle ignoroit encore
» mes projets. La sage-femme se chargea de
» nourrir l'enfant avec du lait de chèvre, quand
» il en auroit besoin. On sent que j'étois déter-
» miné à substituer cet enfant, puisqu'il étoit
» un garçon, à celui d'Adeline, si elle accou-
» choit d'une fille, mais dans le cas contraire,

» je n'aurois pas commis ce crime, puisqu'il
» eût été inutile. Aussitôt après l'accouchement
» de Mad. de Terny, je volai vers ma belle-
» sœur pour savoir de ses nouvelles; rien n'an-
» nonçoit encore sa délivrance, mais j'appris
» avec une satisfaction féroce qu'un mal de gorge
» dangereux retenoit au lit Mlle de Linanges.
» Débarrassé d'elle, je n'avois plus à craindre
» que son frère, et je ne m'en inquiétai point,
» mon parti étoit pris. Je n'étois pas né sangui-
» naire, mais dans mes *principes*, la pitié con-
» traire à un grand intérêt, n'étoit pour moi
» que de la stupidité. Je n'empoisonnai point
» M. de Linanges, parce qu'il étoit moins dan-
» gereux et tout aussi utile de lui faire prendre
» un breuvage narcotique.

» Il falloit gagner la femme de chambre de con-
» fiance d'Adeline, je ne crus pas la chose difficile,
» parce que je savois par expérience, que cette fille
» nommée Rosine, étoit fort avide et fort inté-
» ressée, et j'étois assuré qu'elle ne résisteroit pas
» à l'offre d'une somme considérable, et d'une
» pension pour le reste de ses jours. Enfin j'a-
» vois depuis long-temps gagné son cœur par
» une infinité de présens, que ma qualité de
» frère de son maître m'autorisoit à lui faire, et
» qu'elle recevoit presque toujours en secret,

» pour ne pas exciter, disoit-elle, la jalousie de
» ses compagnes. Ayant prévu que j'aurois be-
» soin d'argent, j'avois obtenu sans peine de
» Mad. de Terny un très-beau diamant qu'elle
» possédoit, que je mis en gage pour dix mille
» francs, et qui valoit au moins le double. Mu-
» ni de cette somme, j'allai chez ma belle-sœur,
» j'y trouvai M. de Linanges établi; Adeline
» étoit renfermée dans sa chambre où je n'avois
» pas la permission d'entrer, mais j'étois dans
» une pièce voisine, bien résolu de ne sortir
» de la maison qu'après l'accouchement. Cette
» couche se passa sous de malheureux auspices;
» Adeline éprouvoit les douleurs physiques les
» plus aiguës, et son âme étoit déchirée par
» l'inquiétude que lui causoit Mlle de Linan-
» ges, et par le chagrin de l'absence de son mari;
» séparée d'objets si chers, elle ignoroit ses
» plus grands malheurs, et que la scélératesse
» et l'activité brûlante d'une passion effrénée
» veilloient près d'elle! J'étois dans un salon,
» dont son portrait en grand, d'une ressem-
» blance parfaite, faisoit le plus grand ornement;
» elle y étoit représentée sous la figure allégo-
» rique et touchante de l'innocence, tenant une
» colombe pressée contre son sein. Cette image
» céleste, loin de me plaire, me faisoit un mal

» inexprimable, et me causoit, chaque fois que
» j'y jetois les yeux, des tressaillemens involon-
» taires. Quand il ne m'étoit pas possible de
» mépriser la vertu, elle me causoit une sorte
» de saisissement douloureux ; elle me repous-
» soit violemment, son charme le plus doux
» n'étoit pour moi qu'un reproche vague, qu'une
» insulte, et mes remords sans réflexion et sans
» repentir n'étoient plus que des mouvemens
» de colère et de rage, ou des impressions in-
» vincibles de terreur. Livré au supplice des es-
» prits infernaux, j'avois perdu le plus beau
» sentiment du cœur humain, je n'avois plus
» la faculté d'admirer !....

» Les douleurs d'Adeline augmentoient; on
» envoya chercher son accoucheur qui vint sur
» le-champ, et qui déclara qu'elle accoucheroit
» certainement sur la fin de la journée, et que
» son ministère n'étant pas encore nécessaire,
» il alloit rentrer chez lui, qu'il n'en sortiroit
» pas, et qu'on l'enverroit chercher, aussitôt
» que les douleurs deviendroient plus vives. J'a-
» vois déjà gagné Rosine, la femme de cham-
» bre de confiance, en lui montrant les dix
» mille francs ; lui promettant une pension,
» et lui apprenant qu'il ne s'agissoit que d'une
» supposition d'enfant, dans le cas où sa maî-

» tresse accoucheroit d'une fille ; ce crime parut
» très-innocent à Rosine, puisqu'il ne devoit
» coûter la vie à personne, et qu'il assuroit le
» bonheur de toute une famille : l'ignorance du
» peuple lui fait commettre plus de crimes que
» ses mauvaises inclinations. La garde ne m'em-
» barrassoit pas ; c'étoit Mad. Jacquard que Ro-
» sine, à ma prière, avoit dû prendre ; je pou-
» vois compter sur elle. Mad. de Terny avoit
» une garde particulière qui la soignoit sans la
» connoître : ainsi tout étoit prévu et parfaite-
» ment disposé. Nous dînâmes ce jour-là comme
» de coutume, M. de Linanges et moi, à trois
» heures ; il avoit la vue excessivement basse,
» il me fut aisé, dans un moment d'absence
» du domestique qui nous servoit, de jeter dans
» son verrre, sans qu'il s'en aperçût, la dose nar-
» cotique que j'avois préparée ; c'étoit, à son
» âge surtout, risquer de l'empoisonner ; mais
» je fis cette action sans rien éprouver qui pût
» ressembler au remords ; le plus grand des scé-
» lérats peut se troubler, en méditant un crime,
» et même en se le rappelant, mais en l'exécu-
» tant il est toujours sans pitié, parce que, dans
» cet instant, il se livre tout entier à l'esprit
» infernal qui l'inspire et qui le fortifie. Avant
» la fin du dîner, M. de Linanges tomba tout à

» coup dans une léthargie profonde, que je
» feignis de prendre pour une attaque d'apo-
» plexie ; toute la maison fut en rumeur ; je fis
» aussitôt transporter le malade chez lui ; il lo-
» geoit dans la même rue. Cet événement me
» donna l'occasion de me débarrasser de tous
» les domestiques qui nous gênoient, en les en-
» voyant de tous côtés en commission chercher
» des médecins, des chirurgiens, etc. pour M. de
» Linanges. Une heure après, Mad. Jacquard
» m'annonça qu'Adeline étoit en travail ; je m'é-
» criai qu'il falloit aller chercher son accou-
» cheur ; comme il n'y avoit plus dans la maison
» qu'un vieux domestique goutteux, on char-
» gea de ce message un commissionnaire au-
» quel Rosine donna, avec dessein et de vive
» voix, une fausse adresse à l'autre extrémité
» de Paris ; il ne revint qu'à dix heures du
» soir ; Adeline étoit accouchée d'une fille. On
» dit sur-le-champ à ma belle-sœur qu'elle ve-
» noit de mettre au jour un garçon ; comme il
» n'est pas d'usage de montrer à une nouvelle
» accouchée son enfant, Adeline ne se plaignit
» point qu'on lui refusât la douceur de l'em-
» brasser et de le bénir ; on porta sur-le-champ
» dans la chambre de Rosine cette innocente pe-
» tite créature que j'allois sacrifier : dans cette

» même chambre isolée étoit, depuis plus d'une
» heure, le petit garçon qui devoit usurper tous
» ses droits, et que j'y avois placé, à la faveur
» de l'obscurité de la nuit, en passant par la
» petite porte du jardin de la maison, dont je
» m'étois procuré furtivement une clef; cette
» porte donnoit dans une rue étroite et très-
» peu fréquentée. Ce fut ainsi que le hasard,
» ou pour mieux dire, la Providence, favorisa
» mes sinistres desseins, afin de dévoiler un
» jour toute la scélératesse de l'impiété, et de
» rendre plus éclatant le triomphe de l'inno-
» cence et de la vertu. »

Dans cet endroit de cette fatale narration, le manuscrit d'Isidore me tomba des mains, et je ne pus retenir mes larmes! j'avois une affection de père pour l'intéressant et malheureux Cléophas, et je gémissois amèrement sur sa cruelle destinée!.... Cependant, impatient de connoître la suite de cette déplorable histoire, je repris le manuscrit et j'inondai plusieurs fois de mes pleurs les pages qu'on va lire.

« La couche d'Adeline fut parfaitement heu-
» reuse, elle eut la satisfaction, au bout de dix
» ou douze jours, de voir sa tante convalescente,
» et d'embrasser l'enfant qu'elle croyoit le sien.
» M. de Linanges fut parfaitement rétabli en

» moins d'une semaine, et j'en fus charmé, » car en comparaison du crime que j'avois risqué, le reste n'étoit rien à mes yeux. J'avois » placé, sous un nom imaginaire, la petite fille » en nourrice, mais j'eus contre Mad. de Terny » de violentes scènes à soutenir pour cette supposition d'enfant; je ne pouvois me passer de » son consentement, puisque l'enfant étoit toujours avec elle, entre les mains de Mad. Jacquard, qui savoit seulement que cet enfant » étoit mon fils naturel, mais qui d'ailleurs » ignoroit entièrement le nom et l'état de sa » mère; l'amour maternel me servit puissamment pour triompher des justes scrupules de » Mad. de Terny. Je lui représentai qu'elle » assuroit ainsi à son fils le sort le plus brillant, » une éducation parfaite, et qu'elle ne le perdroit jamais de vue. Je la décidai, mais à » condition qu'elle veilleroit toujours sur l'enfant infortunée que nous privions de ses parens, et dont nous bouleversions la destinée; » je le promis, pour la satisfaire. Quand j'eus » fait l'échange, Mad. de Terny prit une autre » garde pour me céder la sienne, et une autre » nourrice pour la petite fille que je lui portai, » qu'elle reçut en fondant en larmes, et qu'elle » devoit garder auprès d'elle jusqu'au moment où

» elle pourroit retourner à la campagne. Toutes » ces choses se passèrent avec un mystère im» pénétrable, et même ma conduite apparente » pendant les couches d'Adeline, me fit beau» coup d'honneur dans le monde et dans notre » famille. M. de Linanges, persuadé qu'il avoit » eu une attaque d'apoplexie, ne se lassoit point » de répéter qu'il devoit la vie au soin que j'a» vois eu de lui envoyer chercher sur-le-champ » un médecin et un chirurgien. Il assuroit aussi » que j'avois été parfait dans l'intérêt vif et » constant que j'avois montré sur l'état de ma » belle-sœur, il ajoutoit toujours que j'avois » un cœur excellent; je recevois naturellement » tous ces éloges avec sécheresse, car ils me » déplaisoient; si la conscience ne les repous» soit pas, j'y trouvois une duperie ridicule dans » la bouche d'un homme qui m'étoit indifférent, » mais j'en aimois les résultats. Adeline me » remercioit dans les termes les plus affectueux, » et Mlle de Linanges même me témoignoit de » la reconnoissance !....

» Adeline voulut nourrir l'enfant qu'elle » avoit adopté sans le savoir; elle reçut ainsi » que moi des lettres de son mari, qui mirent » le comble à son bonheur; mon frère nous » parloit avec enthousiasme de sa satisfaction et

» de sa joie, et comme il étoit naturellement
» peu démonstratif, toutes les expressions si
» animées de ses lettres touchèrent profondé-
» ment Adeline. D'un autre côté, j'eus la cer-
» titude qu'après l'accouchement de ma belle-
» sœur, Mad. de Solis, en apprenant qu'il
» existoit un garçon du nom de sa famille,
» avoit sur-le-champ fait le testament qui assu-
» roit à mon frère toute sa fortune : ainsi tout
» avoit réussi au gré de mes desirs et même au-
» delà de mes espérances, et par le complot le
» plus ténébreux et le plus criminel, je faisois
» entrer d'immenses richesses dans ma maison,
» j'assurois la plus brillante existence à mon
» bâtard adultérin, et j'avois gagné la con-
» fiance d'Adeline, augmenté l'amitié de mon
» frère, et affoibli les préventions défavorables
» de Mlle de Linanges. Je me répétois inté-
» rieurement, avec une joie aussi insensée
» qu'insolente, que, s'il eût existé une provi-
» dence, j'aurois échoué dans tous mes des-
» seins, et craignant néanmoins de lire dans
» l'avenir, je me rassurois par des blas-
» phêmes.

» Distrait par tant d'événemens, et d'ailleurs
» livré tout entier à l'amour incestueux qui me
» dominoit, je n'avois rien ressenti pour l'enfant

» qui me devoit la vie, jusqu'au moment où
» je le vis pour la première fois dans les bras
» d'Adeline; et en même temps je n'ai jamais
» pu supporter, sans une émotion pénible, le
» spectacle, si touchant à tous les yeux, d'Ade-
» line allaitant ce même enfant!..... Et quand
» mon frère revint et que je le vis embrasser
» avec transport l'innocent usurpateur de son
» nom et de sa fortune, un tressaillement in-
» volontaire et ma pâleur auroient trahi mon
» trouble affreux, si l'on eût pu s'occuper de
» moi dans cet instant!...Je me détournai, dans
» ce moment j'aperçus ma figure dans une
» glace, elle me fit frémir. Le crime ne peut se
» soustraire aux sensations douloureuses et aux
» impressions terribles contre lesquelles il ne
» s'est pas armé d'avance, et comme tout est
» imprévoyance dans une âme dépravée, et
» surtout celle des remords, le criminel éprouve
» sans cesse des tourmens inattendus et souvent
» dans les choses même que son imagination
» lui avoit représentées vaguement comme des
» jouissances. J'ai toujours tout fait, tout en-
» trepris pour satisfaire mes goûts et mes pas-
» sions, et j'ai été constamment, par mes senti-
» mens intérieurs, le plus malheureux de tous les
» hommes.

» Je dois rendre justice à Mad. de Terny, j'a-
» vois souillé sa vie sans corrompre son âme;
» l'échange des deux enfans lui causoit les plus
» rudes remords; elle avoit remis la petite fille
» entre les mains de Rosine, cette femme de
» chambre de ma belle-sœur que j'avois gagnée;
» cette fille connoissoit notre secret tout entier,
» mais j'étois sûr qu'elle ne me trahiroit pas,
» puisqu'elle étoit complice de mon crime; nous
» lui fîmes une pension de douze cents francs;
» elle alla avec l'enfant qu'elle emmena, et pas-
» sant pour sa mère (sous un autre nom que le
» sien), s'établir dans une ville de province à
» quarante lieues de Paris; elle s'engagea à donner
» tous les mois à Mad. de Terny des nouvelles
» de la petite fille qu'elle avoit fait baptiser, et
» à laquelle on avoit donné le nom d'Euphémie.
» La comtesse de Terny brûloit du desir de
» revoir le petit Cléophas; je redoutois cette
» entrevue que je retardai autant qu'il me fut
» possible, mais au bout de trois mois il n'y
» eut plus moyen de retenir la comtesse; elle
» quitta la campagne et revint s'établir à Paris
» uniquement pour faire une visite à ma belle-
» sœur; elle me prévint du jour et de l'heure, et
» je ne manquai pas de m'y trouver. Lorsqu'elle
» entra, Adeline tenoit Cléophas sur ses ge-

» noux; le visage de l'enfant étoit caché sous
» son schall, parce que dans cet instant, elle
» l'allaitoit; la comtesse pâle et tremblante s'a-
» vança en chancelant; son aspect me fit fris-
» sonner; Mlle de Linanges, sans remarquer
» son trouble, se leva, alla l'embrasser et la
» conduisit près d'Adeline qui lui tendit la
» main, en lui disant, avec le ton de la douceur
» et de l'amitié : Vous venez bien tard me féli-
» citer de mon bonheur, mais je n'en suis pas
» moins certaine que vous y prenez part. Oui,
» s'écria Mad. de Terny, et mille fois plus que
» vous ne pouvez le penser!... mais, poursuivit-
» elle, montrez-moi donc... *l'enfant...*; elle ne
» put articuler; *votre enfant* le voici, reprit
» Adeline, en le tirant de dessous son schall;
» voyez comme il est beau!... Il étoit en effet
» aussi charmant qu'un enfant peut l'être au
» maillot. A ces paroles les yeux de Mad. de
» Terny, fixés sur l'enfant, se remplirent de
» larmes ; Adeline attribuant cet attendris-
» sement à son amitié pour elle, lui exprima sa
» reconnoissance avec une véritable effusion de
» cœur; cette méprise sècha les pleurs de la
» malheureuse mère, le soulèvement et les
» reproches de sa conscience venoient de glacer
» sa sensibilité... Mais quelques minutes après

» reportant ses regards sur l'enfant, elle reprit
» toute son émotion maternelle : Que vous êtes
» heureuse, dit-elle à ma sœur, d'avoir cet
» enfant, et que je vous envie!... Cela est tout
» simple, reprit Adeline, vous n'avez pas encore
» eu le bonheur d'être mère... Un soupir fut
» la seule réponse de la comtesse, et presque aus-
» sitôt elle demanda, d'une voix basse, la per-
» mission de prendre Cléophas sur ses genoux,
» ce qui lui fut accordé avec reconnoissance.
» J'étois au supplice pendant cette scène; je
» trouvois que Mad. de Terny se trahissoit gros-
» sièrement, ne songeant pas qu'il étoit absolu-
» ment impossible de deviner son secret; mais
» les coupables croient aisément que les moin-
» dres indices peuvent dévoiler leurs crimes.
» Ma souffrance devint inexprimable, quand je
» vis Mad. de Terny chercher sur le bras gau-
» che de Cléophas le signe qu'il avoit apporté en
» naissant, et qui offroit, comme je l'ai déjà
» dit, l'empreinte informe d'un papillon; dis-
» simulant ma colère intérieure, je m'approchai
» en riant et m'adressant à ma belle-sœur :
» Mad. de Terny, dis-je, à laquelle j'ai conté
» la singularité que Cléophas porte au bras,
» s'est empressée de la chercher, afin de con-
» noître si je n'ai rien exagéré : En effet, dit

» Adeline en souriant, cette marque est extraor-
» dinaire, elle feroit un fort joli effet dans un
» roman pour servir à une reconnoissance. Il
» est fâcheux seulement, repris-je sur le même
» ton, que le *papillon* soit parmi nous l'em-
» blême de la légèreté; mais, dit Mlle de Linanges,
» il étoit chez les anciens celui de l'immortalité
» de l'âme, et le symbole le plus noble sera celui
» qui conviendra un jour à Cléophas. Cette petite
» digression se prolongea encore quelques ins-
» tans, et le trouble insurmontable de la com-
» tesse ne fut pas remarqué.

» J'allai le lendemain chez Mad. de Terny
» pour lui reprocher son imprudence et ce que
» j'appelois sa foiblesse; j'éclatai avec une grande
» violence, et cependant en employant toutes
» les expressions du dédain, qui s'accordent mal
» avec l'emportement. Depuis mon dernier
» crime, ma colère s'allumoit facilement, et
» j'avois pris tout-à-fait en aversion Mad. de
» Terny, qui n'étoit pour moi qu'un complice
» sans caractère, dont les pleurs et le repen-
» tir me fatiguoient et m'attristoient sans me
» toucher. Elle m'écouta avec une sorte de
» calme méprisant, que je ne lui avois jamais
» vu avec moi, et quand j'eus cessé de parler :
» Je vois, dit-elle, que vous voulez rompre tout-

» à-fait avec moi et j'y consens, nous y gagne-
» rons tous les deux, vous ne serez plus impor-
» tuné de mes douleurs et de mes remords, et je
» ne serai plus indignée de votre tranquillité
» dans le crime; à ces mots, elle se leva, me
» tourna le dos et se retira dans un cabinet
» dont elle referma la porte sur elle; je restai
» confus, mon orgueil seul souffroit, il fut véri-
» tablement humilié. J'avois cru invincible la
» passion de cette femme que j'avois toujours
» trouvée si foible, si soumise à mes volontés,
» et un moment d'une vive indignation venoit
» de triompher de cet amour si véhément!....
» Voilà à quoi tiennent les sentimens criminels;
» il y a toujours de l'inconstance dans l'amour
» coupable, parce qu'il n'a point de racine; le
» déréglement peut être immuable, mais l'a-
» mour change facilement d'objet, s'il n'a plus
» d'obstacle à vaincre; quand on n'est retenu
» ni par la vertu ni par l'estime, on peut tou-
» jours espérer de gagner au changement, ou
» du moins de n'y rien perdre.

» Je nourrissois toujours le desir passionné de
» séduire Adeline, mais elle étoit constamment
» entourée de ses femmes, d'une sevreuse et de
» Mlle de Linanges; il falloit attendre que
» Cléophas fût sevré; néanmoins, j'avois fait

» des progrès dans sa confiance, je fortifiois son » amitié ; je perfectionnois dans ma tête le plan » suborneur que j'avois formé, et l'espoir que » je plaçois dans l'avenir me faisoit supporter la » contrainte de ma situation actuelle ; la seule » beauté d'Adeline avoit fait naître ma passion ; » sa douceur, sa grâce, le charme de son esprit » et de ses manières, l'avoient portée au comble : » son angélique piété, loin de m'effrayer, ne » m'avoit paru d'abord que de l'enfantillage ; » mais quand je l'entendis ensuite raisonner sur » la religion, je connus deux choses qui m'in- » quiétèrent également : l'une qu'elle étoit puis- » samment armée contre l'incrédulité, et l'autre, » qu'elle avoit supérieurement d'esprit. J'avois » toujours pensé que les dévotes de bonne foi » en manquoient ; et ne pouvant mépriser ce- » lui d'Adeline, ses principes changèrent en- » frayeur le dédain que j'avois toujours eu pour » la religion ; pour la première fois, elle me » parut redoutable, et mon insouciance, mon » indifférence pour elle devinrent, subitement » une antipathie et une haine envenimée.

» Mon frère revint, après treize ou quatorze » mois d'absence ; son redoublement d'affection » pour moi ne changea rien à mes noirs des- » seins ; ma belle-sœur avoit sevré Cléophas. On

» partit pour une maison de campagne située
» à Fontenay-aux-Roses, que mon frère venoit
» d'acheter; je fus de ce voyage, me promettant
» bien de profiter de la première occasion où je
» pourrois entretenir Adeline sans témoins. La
» maison n'étoit pas grande, mon frère n'y reçut
» que sa famille; mon logement étoit fort près
» de celui d'Adeline, et lorsqu'elle étoit dans
» son cabinet, je l'entendois de ma chambre
» jouer du piano, de la harpe et de la guitare;
» elle chantoit souvent l'*hymne du pélerin*, dont
» son frère lui avoit donné les paroles et la mu-
» sique. Sa voix étoit celle d'un ange, les pre-
» miers sons m'en causoient toujours un trouble
» douloureux; cette mélodie céleste avoit quel-
» que chose de dissonnant pour une âme cor-
» rompue; elle enchantoit pourtant mon oreille,
» et néanmoins j'en repoussois la naturelle et
» douce impression; mais bientôt mon imagina-
» tion dépravée par une monstrueuse profa-
» nation, sut transformer en accens de volupté
» ces chants si chastes, si purs, si religieux, et
» je m'abandonnois alors tout entier au charme
» ravissant d'écouter une voix véritablement an-
» gélique!.... Ma détestable passion s'exaltoit
» par tout ce qui auroit redoublé la ferveur d'une
» âme innocente et vertueuse : c'est ainsi qu'une

» liqueur bienfaisante par elle-même peut de-
» venir du poison dans un vase impur et souillé!...

» Mon frère fut obligé de faire un petit voyage
» de quatre ou cinq jours à Versailles ; je restai
» à Fontenay, et ce moment fut d'autant plus
» favorable à mes desseins que Mlle de Linanges
» étoit à Paris auprès d'une parente mourante
» qui l'avoit fait demander ; il n'y avoit alors à
» la maison que ma mère qui, devenue très-in-
» firme, ne se levoit jamais qu'à midi, quoi-
» qu'elle se couchât régulièrement à dix heures
» du soir. Je savois qu'Adeline étoit fort mati-
» nale, et qu'elle alloit souvent avec Mlle de
» Linanges se promener le matin aux premiers
» rayons du jour, dans une partie du jardin
» qu'elle affectionnoit particulièrement. Non-
» seulement depuis six semaines, je n'avois ja-
» mais cherché à la rencontrer dans ces petites
» courses faites au lever de l'aurore, mais je ne
» connoissois même pas ce parterre favori qu'elle
» se plaisoit à orner de fleurs ; elle n'en parloit
» point, n'y menoit personne que sa tante, et
» comme l'une et l'autre s'occupoient beaucoup
» de botanique, j'imaginois seulement qu'elles
» y cultivoient des plantes. Mon frère partit pour
» Versailles à neuf heures du matin ; mon es-
» pionnage accoutumé m'apprit qu'une demi-

» heure après, ma belle-sœur, suivie de plu-
» sieurs ouvriers, étoit entrée dans son bosquet
» pour y placer quelques statues qui, emballées
» dans une charette, venoient d'arriver de Paris;
» elle avoit dit la surveille qu'elle attendoit les
» bustes de Tournefort et de Linné, qu'elle
» vouloit placer dans un bosquet, et je ne doutai
» point que ce bosquet ne fût celui qu'elle s'é-
» toit réservé presque exclusivement. Cette dé-
» couverte me fournissoit un prétexte honnête
» de curiosité très-plausible pour aller visiter
» ce mystérieux asyle, mais j'aimois mieux y
» surprendre Adeline que de l'y attendre; je ne
» me couchai point; que la nuit me parut lon-
» gue! L'impatience en comptoit les heures et
» non l'ennui; car les passions que soutient l'es-
» pérance n'en éprouvent point, elles inspirent
» une telle variété d'idées tumultueuses, de
» projets si séduisans, tant qu'elles ne sont pas
» satisfaites!... Une passion violente ne doute de
» rien, quand elle croit saisir une occasion fa-
» vorable, parce qu'il lui semble que rien ne
» peut résister à son excès et à l'audace de sa
» volonté. D'ailleurs, sans scrupules, sans frein
» et dans cette fermentation de desirs impétueux,
» il me paroissoit plus que jamais bien facile de
» subjuguer une jeune personne sensible, ingé-

» nue, sans défiance, et même incapable de
» soupçonner un artifice; je lui reconnoissois,
» il est vrai, beaucoup d'esprit naturel; mais
» j'étois loin de lui accorder la supériorité réelle
» qu'elle avoit sur moi, et que lui donnoient sur-
» tout sa vertu et son horreur pour le vice, sources
» éternelles de toutes les véritables lumières.
» Les pervers ne trouvent du tact, de la finesse
» et de la pénétration qu'aux esprits gâtés par la
» malice; l'innocence et la droiture n'étoient
» pour moi qu'une simplicité d'enfant, et j'at-
» tendois tout d'un esprit si candide, si pur, et
» qui n'avoit jamais été ouvert aux passions.

» Nous étions aux derniers jours du mois
» d'août; je me promenois à grands pas dans ma
» chambre avec une inconcevable agitation; tout
» est matériel dans les sensations de l'amour cri-
» minel; je ne pouvois rester en place une mi-
» nute et ce mouvement physique portoit au
» comble le désordre de mes pensées et le trouble
» de mes sens; semblable au malade dont la
» force n'est jamais proportionnée à celle de la
» fièvre et qui la redoubleroit en marchant
» avec rapidité, je sentois s'accélérer le mouve-
» ment de mon pouls et mes artères battre avec
» violence; j'étois dans un état de délire, lorsque
» j'entendis ma pendule sonner quatre heures:

» aussitôt j'ouvris ma fenêtre donnant sur le
» parc et je me collai contre la jalousie baissée,
» afin d'épier le moment où Adeline sortiroit de
» la maison pour se rendre dans son jardin, car
» elle étoit obligée de passer par un sentier que
» je pouvois voir de ma fenêtre; le jour ne pa-
» roissoit pas encore, mais au bout d'une demi-
» heure, j'en aperçus avec transport les pre-
» miers rayons : Je te salue, m'écriai-je, pre-
» mière aurore de ma vie! Tu vas éclairer mon
» bonheur, la joie que tu me causes en est sans
» doute le délicieux pressentiment !..... J'atten-
» dis encore plus d'un quart-d'heure; mais tout-
» à-coup je tressaille; Adeline étoit toujours
» dans la maison et je l'entendis distinctement :
» on reconnoît de si loin la voix de celle que
» l'on aime !..... En effet bientôt, sans pouvoir
» être aperçu d'elle, je la vis paroître suivie
» d'une femme de chambre, qui portoit
» une immense corbeille remplie de fleurs;
» elles prirent l'une et l'autre le chemin du
» bosquet, et s'enfonçant dans un petit bois
» de platanes, elles disparurent à mes yeux;
» cette femme de chambre, ce témoin me dé-
» plaisoit; cependant je me flattai qu'Adeline
» la renverroit après avoir placé les fleurs qu'elle
» l'avoit chargée de porter; je ne me trompois

» point dans cette conjecture, la femme de cham-
» bre revint promptement, alors je ne songeai
» plus qu'à voler auprès d'Adeline; je sortis pré-
» cipitamment, ou, pour mieux dire, je m'élan-
» çai hors de la maison; je me trouvai en un ins-
» tant dans le bois de platanes; je savois qu'après
» avoir suivi une longue allée droite, il falloit
» en prendre une à gauche qui aboutissoit à un
» massif d'arbustes étrangers, partagé en deux
» par un étroit sentier, au bout duquel se trou-
» voit le bosquet de ma belle-sœur; le parfum de
» mille fleurs odoriférantes m'annonça l'appro-
» che de ce refuge de l'innocence et de la paix :
» je ne sais quel instinct de respect involontaire
» me força de m'arrêter et des larmes brûlantes
» coulèrent sur mes joues !.... Cependant, re-
» prenant courage, j'avance en chancelant, je
» découvre le bosquet; je touchois presque le treil-
» lage à hauteur d'appui qui l'entouroit, et dont
» l'entrée n'étoit défendue que par une petite
» porte légère qu'on auroit pu, sans effort, en-
» jamber ou briser, foible barrière posée par la
» confiante innocence, et qui dans ce moment
» étoit entr'ouverte, car la femme de chambre,
» en sortant, avoit oublié de la fermer.
» J'entre sans bruit et sans être entendu; je
» marchois sur un tapis de mousse et de ga-

» zon; après avoir fait quelques pas, l'objet
» que je découvre me fait tressaillir, une puis-
» sance inconnue, mais inévitable, invincible,
» me rend immobile !..... Je voyois Adeline me
» tournant le dos, à genoux devant une statue de
» marbre blanc, représentant la Vierge, tenant
» dans ses bras l'enfant Jésus, et posée sur un au-
» tel de porphyre. La plus jeune et la plus pure
» de toutes les mères, abusée dans son amour
» maternel, imploroit pour un enfant étranger
» la protection de la reine des cieux et de la
» Vierge, mère du Rédempteur. L'innocence
» adressoit avec espoir une fervente prière au
» divin modèle de la plus parfaite pureté. Ade-
» line avoit la tête élevée pour contempler la
» statue; son peigne s'étoit détaché, et ses longs
» cheveux blonds, dorés encore par les premiers
» rayons du soleil, conservant, en tombant,
» les replis ondoyans qui les avoient compri-
» més, ressembloient à la draperie d'une moire
» éblouissante et couvroient entièrement ses
» épaules et sa taille! Je n'admirai point ce ta-
» bleau enchanteur, il me consterna ! Je fis
» même machinalement un mouvement pour
» m'éloigner; Adeline entendit un léger bruit,
» et, retournant la tête, elle me vit, et aussitôt
» elle se releva; je remarquai alors sur sa douce

» physionomie un léger signe de mécontente-
» ment et j'en fus irrité : Quoi, me dit-elle, vous
» êtes entré, la porte n'étoit donc pas fermée?
» Non, répondis-je d'un ton sec, je ne savois
» pas que vous fussiez ici, je croyois ne trouver
» que les bustes de Tournefort et de Linné. La
» curiosité de les voir m'a fait commettre cette
» indiscrétion : j'ignorois que vous eussiez fait
» un *oratoire* de ce jardin. Oui, reprit Adeline,
» je me le suis réservé pour ce seul usage;
» il est si doux de prier à la face du Ciel et
» environnée de tous les bienfaits du créa-
» teur! En parlant ainsi, elle étoit toujours de-
» bout, comme se disposant à sortir du bos-
» quet. Ma sœur, lui dis-je, ne me permettrez-
» vous pas de venir qrelquefois dans ce lieu que
» vous sanctifiez ? vous m'apprendriez à prier.
» Mon frère, répliqua-t-elle, je me suis promis
» de ne recevoir dans cette espèce de chapelle
» que mon père, ma tante, mon mari et ma
» belle-mère ; mais, poursuivit-elle, sans me
» donner le temps de répondre, puisque le ha-
» sard et la curiosité vous ont conduit ici, que
» du moins la religion en profite un instant : ve-
» nez faire une prière aux pieds de la sainte
» Mère du Sauveur ; cette image sacrée est bénie
» par le vertueux évêque de Nîmes; des indul-

» gences sont attachées aux hommages religieux
» qu'on lui rend. Cette proposition me glaça,
» mais il étoit impossible de la refuser : je m'age-
» nouillai devant la statue, à côté d'Adeline, ré-
» citant tout haut un *Ave, Maria*. Malgré toute
» ma corruption, je me trouvai dans ce moment
» le plus vil de tous les hommes. C'étoit l'objet
» que j'avois cru pouvoir séduire qui, sans arti-
» fice et sans préméditation, obtenoit de moi cet
» acte d'hypocrisie : je rougis de moi-même !...
» N'éprouvant plus que le desir de m'éloigner
» de ce lieu fatal, non-seulement je suivis Ade-
» line sans effort, mais je la devançai, car elle
» s'arrêta pour ramasser son peigne, relever ses
» cheveux, et ensuite pour fermer la porte du
» jardin avec une petite clé suspendue à sa cein-
» ture. Cependant, pour ne pas faire une chose
» ridicule, lorsque j'eus perdu de vue le bosquet,
» je m'arrêtai pour l'attendre ; elle me rejoignit :
» la sérénité de sa physionomie, le naturel et la
» simplicité de son maintien, achevèrent de me
» confondre ; il me sembloit qu'elle venoit de me
» jouer ; du moins, j'éprouvai autant de dépit et
» de colère que si elle en eût eu le dessein. Pen-
» dant le trajet jusqu'à la maison, elle reprit
» tranquillement l'entretien, sans se douter de
» mon trouble et sans remarquer mon humeur :

» elle attribuoit sans doute mon silence à quel-
» ques réflexions religieuses, inspirées par tout
» ce que je venois de voir : en effet, si je n'eusse
» pas été plongé dans toutes les ténèbres de
» l'athéisme, les vertus de cette créature angé-
» lique m'auroient facilement ramené dans la
» bonne voie; mais sa perfection ne me causoit
» que de la surprise, de la colère et une sorte
» d'éloignement momentané pour elle, qui res-
» sembloit quelquefois à l'aversion. Je la recon-
» duisis jusqu'à la porte de sa chambre, dans
» laquelle je n'entrois jamais lorsqu'elle étoit
» seule, et je me hâtai d'aller me renfermer dans
» la mienne : là, succombant à un aceablement
» stupide, je me jetai dans un fauteuil, voulant
» examiner ce qui se passoit dans mon âme; et,
» craignant d'y pénétrer : quoi ! m'écriai-je, me
» laisserai-je ainsi intimider et dominer par une
» enfant ! les superstitions d'un esprit crédule
» l'emporteront-elles sur les raisonnemens pro-
» fonds d'une philosophie qui a su se débarrasser
» de tous les préjugés vulgaires? une femme
» sans art, sans expérience, et dont le cœur est
» encore neuf et sensible, pourra-t-elle résister
» toujours à un plan de séduction qui m'a réussi
» tant de fois? Non, non, si elle connoissoit
» l'excès de la passion qui m'entraîne, elle en

» partageroit l'ivresse !.. Mais est-il bien vrai que
» cette passion soit aussi violente que je le crois?
» Si elle étoit partagée, feroit-elle en effet mon
» bonheur? pourrai-je consacrer ma vie à cette
» femme, dont les croyances, les pensées, les
» idées sont si différentes des miennes? et, quand
» je n'aurois plus d'obstacles à surmonter, ne
» deviendroit-elle pas, comme tant d'autres,
» insipide à mes yeux?.... Non, nulle autre n'a
» son esprit, sa grâce, ses talens, sa beauté ra-
» vissante! nulle autre n'a jamais, comme elle,
» attiré tous les regards, obtenu tous les éloges,
» et fixé sur sa personne l'admiration générale!
» Ah! c'est elle qu'il seroit glorieux de captiver,
» d'enchaîner! J'en viendrai à bout par la per-
» sévérance, des artifices mieux combinés, et,
» s'il le faut enfin, par la force et la trahison.

» Je voulus former un nouveau plan; mais
» mon imagination désenchantée m'abandon-
» noit; elle ne pouvoit plus me représenter
» qu'Adeline à genoux sur les marches de l'au-
» tel champêtre qu'elle avoit élevé, cette image
» anéantissoit tous les prestiges créés par une
» passion forcenée, elle dissipoit toutes les illu-
» sions, comme les rayons brillans du jour
» font évanouir les fantômes de la nuit. La dé-
» cision que je venois de prendre ranima néan-

» moins un peu mes coupables espérances ;
» en me décidant à tout enfreindre, à tout bra-
» ver, je crus avoir repris le pouvoir de tout
» obtenir.

» Je revis Adeline à dîner ; ma mère étoit en
» tiers entre nous ; Adeline lui conta, avec sa
» naïveté ordinaire, la petite scène du matin,
» et je vis, au charme de son récit et à la dou-
» ceur de ses regards, qu'elle en avoit conservé
» un souvenir agréable pour moi, tant elle me
» savoit gré de n'avoir pas balancé à me mettre
» à genoux à côté d'elle ; Isidore, ajouta-t-elle,
» est trop jeune pour être admis encore avec
» nous dans ce lieu consacré à la méditation,
» mais il n'en est exclus que par une conve-
» nance sociale qu'une jeune personne doit
» toujours respecter. Ces convenances, répondit
» ma mère, ne peuvent exister pour un *frère*.
» Je le regarde, comme tel, reprit Adeline,
» néanmoins il ne l'est pas *tout-à-fait*, et dans
» cette occasion, je ne fais que suivre les conseils
» de ma tante, approuvés par M. de Berville ;
» nous savons bien, poursuivit-elle, qu'il n'y
» auroit aucun inconvénient réel à recevoir un
» beau-frère si bien né dans ce jardin, et d'au-
» tant plus que la conversation n'y peut jamais
» être profane ou légère ; mais je le répète,

» nous sommes tous les deux bien jeunes encore,
» et, comme le dit ma tante, on ne peut jamais,
» dans la jeunesse, pousser trop loin l'observa-
» tion des bienséances, et sûrement Isidore, dont
» les principes sont naturellement austères, ne
» désapprouvera pas cette maxime. Adeline
» prononça ces paroles avec un ton de bienveil-
» lance pour moi, qui seul me frappa; je ne
» trouvois point de ridicule dans sa crédulité,
» quand elle m'étoit favorable. Je donnai, d'un
» ton doctoral, toute mon approbation à l'ex-
» trême délicatesse sur les bienséances, et je
» fis remarquer que j'avois si bien senti celle
» dont il étoit question que je n'avois été pour la
» première fois dans ce jardin qu'avec la per-
» suasion qu'Adeline n'y seroit point encore.
» Ma mère loua ma rigidité; elle y croyoit de
» bonne foi, car, depuis que j'étois mon maître,
» je lui avois caché avec soin ainsi qu'à mon
» frère toutes les actions et même tous les senti-
» mens que l'un ou l'autre auroit pu blâ-
» mer.

» Cet entretien me consola un peu des mé-
» comptes de la matinée, puisqu'il me fit
» connoître que du moins j'avois gagné un
» degré de plus dans la confiance d'Adeline.

» Mon frère revint avec Mlle de Linanges

» qu'il ramenoit de Paris; Adeline s'empressa
» de leur conter, tout à mon avantage, la scène
» du bosquet et l'entretien qui l'avoit suivi, et
» mon frère, sachant que je n'avois fait qu'en-
» trer et sortir dans ce lieu, voulut qu'au
» moins l'imagination pût me le représenter;
» il chargea Mlle de Linanges de m'y conduire
» dans l'après-midi et de me faire lire toutes
» les inscriptions tirées de l'Écriture-Sainte,
» qu'Adeline y avoit fait graver. Il fallut subir
» ce supplice, qui en fut un véritable pour
» moi; à cinq heures du soir, Mlle de Linanges,
» d'un ton grave et glacial, m'invita à la suivre
» dans le jardin; elle étoit la seule que le récit
» d'Adeline n'eût pas charmée; je vis clairement
» que cette petite aventure et toute ma conduite
» dans cette occasion lui paroissoient au moins
» suspectes; mon aversion pour elle s'en accrut,
» mais il falloit la dissimuler, je la suivis donc
» sans hésiter; elle marcha toujours trois ou
» quatre pas en avant, afin d'être dispensée de
» me donner le bras; j'en fus charmé, car je
» n'aurois pu, sans un embarras mortel, me
» trouver à ses côtés; il se joignoit à mon anti-
» pathie pour elle un sentiment de considération
» que je n'avois jamais pu vaincre; car les
» fourbes et les méchans ne sauroient s'em-

» pêcher d'avoir un certain respect pour ceux
» qui pénètrent leurs desseins; ils leur trouvent
» tant de génie!.... En traversant la longue allée
» du bois de platanes, je pensai que cette
» course pourroit me servir à bien examiner
» cette retraite favorite d'Adeline; je me rap-
» pelois avec plaisir qu'elle n'étoit entourée
» que d'un léger treillage qu'un enfant auroit
» pu franchir; et qu'on y trouvoit dans l'inté-
» rieur et en dehors plusieurs groupes d'arbres
» derrière lesquels on pouvoit facilement se ca-
» cher pour épier ce qui se passoit dans l'en-
» ceinte, et qu'en dépit de la porte, de la
» serrure et de la petite clef, ce lieu n'étoit
» nullement à l'abri d'une entreprise; enfin
» nous y arrivâmes, Mlle de Linange ouvrit la
» porte, et, passant la première, me fit entrer;
» alors elle s'arrêta et me dit : Puisque votre frère
» veut que vous connoissiez toutes les inscrip-
» tions de ce jardin, lisez celle-ci qu'Adeline a
» fait écrire sur le haut de cette petite porte.

Je punirai, dit le Seigneur, tous ceux qui sautent par-dessus le seuil de mon temple, et qui remplissent d'iniquité et de tromperie la maison de leur Dieu (1).

---

(1) Sophonie, chapitre 1er.

» Cette inscription me causa, de premier » mouvement, une surprise pénible : Vous » voyez, reprit Mlle de Linanges, la candeur » et l'innocence de ma nièce, qui lui ont fait » penser que cette menace du Seigneur étoit » suffisante pour empêcher les imposteurs et » les hypocrites de passer par-dessus cette bar- » rière si basse, ou de forcer cette fragile ser- » rure. En achevant ces mots, elle continua » sa marche, et, à quelques pas de là, elle me » montra un banc très-orné, placé sous de » beaux ombrages, et en face d'un petit ter- » tre de gazon couvert de buissons en fleurs, » du milieu desquels s'élevoit une grande croix » d'albâtre, sur laquelle étoient tracées en lettres » d'or ces paroles :

Doctrine et vérité, lumière et perfection (1).

» Le dossier du banc portoit cette inscrip- » tion :

Je demeurerai ferme dans le lieu où je suis en sentinelle, je me tiendrai immobile dans ma forteresse, et je regarderai attentivement pour

(1) Dans l'ancienne loi, le grand-prêtre portoit sur son front des lames d'or sur lesquelles cette admirable définition étoit tracée.

remarquer ce que Dieu me dira au dedans de moi (1).

» Aux côtés du banc, sur deux pierres en-
» clavées dans le gazon étoient écrites ces pa-
» roles :

Levez les yeux en haut, et considérez qui a créé les Cieux, qui fait marcher dans un si grand ordre l'armée des étoiles, sans qu'il manque rien à leur harmonie, tant il excelle en grandeur, en vertu et en puissance (2).

Les méchans sont comme une mer toujours agitée, qui ne peut se calmer, et dont les flots vont se rompre sur le rivage avec une écume sale et bourbeuse. Il n'y a point de paix pour les méchans, dit le Seigneur notre Dieu (3).

» Cette dernière sentence produisit sur moi
» l'effet d'une insultante personnalité, et, sans
» y réfléchir, je me retournai brusquement.
» Mes regards tombèrent sur Mlle de Linanges;
» je vis qu'elle levoit les yeux au Ciel. J'ima-
» ginai à l'instant qu'elle avoit remarqué mon
» trouble, et qu'elle prioit pour moi, ce que je

---

(1) Habacuc, chapitre 2.
(2) Isaïe, chapitre 41.
(3) *Idem*, chapitre 58.

» m'efforçai de trouver ridicule, et ce qui me
» parut impertinent. Nous continuâmes cette
» promenade si triste pour moi. Derrière le banc
» étoient un grand cèdre et un superbe oran-
» ger, dont la caisse offroit cette citation :

Retirez-vous, aquilons; venez, ô vents du midi, soufflez de toutes parts dans mon jardin, et que les parfums en découlent (1).

» Voici celle du cèdre :

Arbres fruitiers, avec tous les cèdres, louez le Seigneur (2).

» Il y avoit aussi sur des vases remplis de
» fleurs plusieurs lignes écrites, tirées des saintes
» écritures; je ne pus m'empêcher d'admirer la
» justesse de leur application. Cela est tout
» simple, dit Mlle de Linanges, car tout ce qui
» est beau, grand, utile, touchant, ou seule-
» ment agréable avec innocence, se trouve dans
» la Bible : la morale éternelle n'est que là;
» elle renferme aussi les comparaisons et les
» descriptions de tout genre les plus admi-
» rables, elle offre le modèle parfait de la plus
» sublime poésie.

---

(1) Cantique des cantiques, chapitre 5.
(2) Psaume CXLVIII.

» En quittant le banc, Mlle de Linanges me » conduisit dans une espèce de petite chapelle, » qu'elle appeloit le *cabinet de méditation* d'A- » deline. On n'y voyoit qu'un siége de mousse » posé vis-à-vis un autel de bronze, portant un » crucifix du même métal. Voici les inscrip- » tions gravées sur l'autel :

La femme sainte et pleine de pudeur est une grâce qui passe toute grâce (1).

La grâce est trompeuse et la beauté est vaine; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée (2).

Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur (3) !

La sagesse est pleine de lumières, et sa beauté ne se flétrit point; ceux qui l'aiment la découvrent aisément, et ceux qui la cherchent la trouvent (4).

Je l'ai plus aimée que la santé et la beauté; j'ai résolu de la prendre pour ma lumière, parce que sa clarté ne peut jamais s'éteindre (5).

---

(1) Ecclésiastique, chapitre 26.
(2) Proverbes, chapitre 31.
(3) Saint-Paul, chapitre 5.
(4) La Sagesse, chapitre 6.
(5) *Idem*, chapitre 8.

» Ces inscriptions, qui montroient d'une ma-
» nière si solennelle les sentimens les plus se-
» crets d'Adeline, me retinrent malgré moi ; je
» relus plusieurs fois les citations : elles affoi-
» blissoient mes coupables espérances ; mais je
» croyois entendre la douce voix d'Adeline : en
» lisant ces paroles sacrées, mon œil profane,
» inquiet et curieux, pénétroit dans tous les
» replis de cette âme céleste.

» Mlle de Linanges s'étoit mise à genoux de-
» vant le crucifix, et, voyant que je restois de-
» bout, enseveli dans ma contemplation, elle
» me dit tout bas : Ma nièce ne veut pas que
» l'on sorte de ce lieu sans avoir fait une petite
» prière. Il fallut encore, du moins en appa-
» rence, se soumettre à cette loi générale ; je
» mis un genou en terre, mais presque aussitôt
» je me relevai. Ma conductrice me fit attendre
» encore quelques minutes ; ensuite, gardant
» un profond silence, elle m'engagea, par un
» signe seulement, à parcourir le reste du jar-
» din. Nous laissâmes à droite l'autel de la
» Vierge, que je connoissois, et nous entrâmes
» dans le *bocage de saint Michel*, ainsi nommé
» parce qu'il contenoit un groupe de terre cuite
» représentant saint Michel terrassant le diable.
» A cette vue, je m'attendis à de sinistres ins-

» criptions ; je ne me trompois pas : les voici à
» peu près toutes :

Les méchans seront exterminés....... Le méchant forme des desseins contre le juste, mais le Seigneur se rira de lui...... Le méchant épie le juste, mais le Seigneur ne l'abandonnera point entre ses mains (1).

Où sera l'orgueil, là aussi sera la confusion (2).

Le commencement de l'orgueil de l'homme est de commettre une apostasie à l'égard de Dieu, parce que son cœur se retire de celui qui l'a créé; car le principe de tout péché est l'orgueil, qui n'a point été créé avec l'homme, non plus que la colère avec le sexe des femmes (3).

Celui qui est incrédule n'a point l'âme droite (4).

Le Seigneur est patient, il est grand en puissance; il diffère à punir, mais il punit à la fin (5).

» Déjà fort troublé en entrant dans le bocage,

---

(1) Psaume 37.
(2) Proverbes, chapitre 15.
(3) Eccl., chapitre 13.
(4) Habacuc, chapitre 2.
(5) Nahum, chapitre 1er.

» la première inscription acheva de me boule-
» verser; je détournai les yeux; et Mlle de Li-
» nanges, voyant, à mes regards errans, que je
» ne lisois pas, me dit : Ces inscriptions sont
» beaucoup moins lisibles que les autres; mais,
» comme je les sais par cœur, je vais vous les
» lire. Alors, avec un ton sévère, qui, malgré
» moi, me parut menaçant et prophétique, elle
» lut, à haute voix, toutes ces citations. J'é-
» prouvai un mouvement de fureur inexpri-
» mable; et, avant qu'elle eût fini, regardant
» à ma montre, je dis que j'étois forcé de ren-
» trer sur-le-champ, parce que j'avois à écrire
» une lettre d'affaires très-importante; et, sans
» attendre de réponse, je sortis avec la plus
» grande précipitation. J'étois à peine hors de
» cette enceinte, où mon hypocrisie et mon
» athéisme furent mis à de si rudes épreuves,
» que je me repentis d'avoir quitté si brusque-
» ment Mlle de Linanges. J'étois ému, j'éprou-
» vois une secrète terreur et un ressentiment
» implacable contre Mlle de Linanges; mais je
» n'avois point de remords, et je ne concevois
» pas que la faculté de feindre et de dissimuler
» m'eût abandonné si complètement avec une
» personne qui, loin de me plaire, m'étoit
» odieuse. Cependant rien n'étoit plus simple :

» avec Adeline la passion me rendoit capable de
» prendre toutes les formes pour la séduire, et
» d'autant plus que je ne trouvois en elle qu'a-
» mitié, douceur et confiance. L'amour est un
» véritable Protée : il n'est entièrement perfide
» et trompeur que dans ses préméditations;
» mais ses discours, quoique toujours artifi-
» cieux, ont néanmoins quelque chose de vrai,
» car il se fait illusion à lui-même. La haine,
» au contraire, n'a rien de souple et de flexible,
» tous ses premiers mouvemens ont de la bruta-
» lité, et la brusquerie est toujours sincère.
» D'ailleurs, j'étois certain que Mlle de Linan-
» ges avoit parfaitement démêlé le fonds de mon
» caractère et mes sentimens secrets. Elle n'avoit
» pas plus d'esprit qu'Adeline, mais elle avoit
» plus d'expérience et beaucoup plus de péné-
» tration; elle étoit née avec un tact et une cer-
» taine malice, dont la dévotion réprima toutes
» les saillies, mais qui lui servoient toujours à
» saisir facilement les ridicules, à discerner
» l'affectation la plus adroite, et à connoître,
» quand elle s'y appliquoit, le fonds des carac-
» tères et les vrais motifs des actions et de la
» conduite. Je n'ignorois pas que ses principes
» ne lui permettoient jamais de faire part de ses
» conjectures défavorables; mais, dans mille

» occasions, son silence et ses regards sévères ou » dédaigneux équivaloient à des épigrammes et » à des médisances : ce n'étoit pourtant pas » assez pour influer sur les opinions de ma belle- » sœur, qui ne jugeoit jamais en mal que sur » des preuves positives. Il est vrai que j'avois vu » Mlle de Linanges se radoucir en ma faveur » pendant les couches d'Adeline, mais je n'en » étois pas moins assuré que, depuis son retour » de Paris, elle avoit repris pour moi toute » sa sévérité, et que nos *stations* dans le » jardin avoient achevé de me dévoiler à ses » yeux.

» Je rentrai dans ma chambre ; j'avois besoin » de recueillir mes idées, et d'effacer de mon » esprit des impressions qui, sans me ramener » au bien, jetoient un trouble affreux dans mon » âme. Je me représentai Adeline avec tous ses » charmes, je me livrai de nouveau à toute l'i- » vresse de la passion la plus violente, et alors » en me rappelant des inscriptions qui m'avoient » causé tant d'humeur et tant d'effroi, il m'en » resta seulement la pensée, que, si je parvenois » à séduire Adeline, j'obtiendrois la victoire » la plus difficile et la plus glorieuse que l'a- » mour eût jamais remportée, et l'orgueil m'af- » fermit dans la résolution de tout entreprendre,

» de tout faire, trahisons, mensonges, violences,
» menaces et crimes de tout genre, s'il le fal-
» loit, pour m'assurer un triomphe si exraor-
» dinaire et si flatteur.

» Un peu avant l'heure du dîner, je descen-
» dis dans le salon, j'y trouvai tout le monde
» assemblé, et M. de Linanges qui venoit d'ar-
» river; il me témoignoit toujours une bonté
» particulière depuis sa prétendue apoplexie; je
» trouvois bien au fond qu'il y avoit une ex-
» trême lâcheté à profiter d'une erreur qui trans-
» formoit en sujet de reconnoissance un infâme
» attentat, mais je m'étois répété mille fois, que
» rien en soi sur la terre n'étoit honnête ou
» malhonnête, que la vertu n'étoit qu'un mot
» vide de sens, une espèce d'idole créée pour
» assurer, par une convention générale, le re-
» pos de la société; et qu'enfin, puisque tout
» périssoit avec nous, et qu'en perdant la vie,
» notre âme s'anéantissoit, l'homme, durant ce
» court passage, ne devoit employer son intelli-
» gence qu'à satisfaire ses goûts, ses penchans
» et ses passions. Ainsi l'athéisme, me préservant
» de tout scrupule, justifioit à mes yeux tous
» mes crimes, et si quelquefois mes impressions
» n'étoient pas d'accord avec ces affreux senti-
» mens, je les repoussois comme des foiblesses

» et comme les inconséquences les plus absurdes.
» Je mis donc tous mes soins à entretenir les dis-
» positions favorables de M. de Linanges, ce
» qui ne me fut pas difficile, car croyant me de-
» voir la vie par les prompts secours que je lui
» avois procurés, cet excellent homme ne met-
» toit point de bornes à sa gratitude, il sembloit
» même que le temps et la réflexion en eussent
» augmenté la vivacité. J'eus dans cette matinée
» un nouvel assaut à soutenir ; mon frère, aus-
» sitôt qu'il m'aperçut, vint à moi, et me dit
» qu'ayant appris par Mlle de Linanges que je
» n'avois pas eu le temps de lire toutes les ins-
» criptions du jardin, et que les ayant recueil-
» lies dans un livre, il avoit prié sa femme de
» les copier pour moi, ce qu'elle avoit fait sur-
» le-champ ; à ces mots, il me donna un papier
» que j'ouvris avec empressement, parce qu'il
» étoit de l'écriture d'Adeline, je contemplois
» avec intérêt ces caractères si corrects et si par-
» faits, lorsque Mlle de Linanges, prenant la
» parole, dit d'un ton simple et posé : M. Isi-
» dore a parcouru toutes les inscriptions, et ce
» sont surtout celles du bosquet de saint Mi-
» chel, qu'il n'a pas eu le temps de lire. Je sen-
» tis seul toute la malignité de cette remarque ;
» pour cette fois, je n'en fus point déconcerté ;

» je venois de me décider à braver désormais
» avec audace cette redoutable observatrice.
» Vous avez raison, Mademoiselle, lui dis-je,
» et je vais sur-le-champ me dédommager de ce
» que j'ai perdu. Alors je lus tout haut ces ins-
» criptions, m'extasiant à chaque ligne sur leur
» sublime énergie, je charmai Adeline et mon
» frère par la manière, disoient-ils, dont je
» sentois la beauté de ces sentences, et j'eus de
» plus la satisfaction d'étonner et de confondre
» Mlle de Linanges, mais sans changer son opi-
» nion à mon égard. M. de Linanges, appre-
» nant qu'il étoit décidé que je n'irois point
» dans ce jardin, se récria sur cette sévérité;
» comme on en donnoit surtout pour raison,
» qu'Adeline s'y rendoit souvent toute seule, ou
» tête à tête avec son mari, M. de Linanges ré-
» pondit qu'il demandoit la permission de m'y
» conduire quelquefois, ce qui fut accordé sans
» difficulté, j'assurai que je n'en abuserois pas.
» L'après-midi, M. de Linanges voyant sa fille
» et son gendre retenus dans le salon par la vi-
» site d'un voisin, me proposa d'aller dans le
» jardin d'Adeline et je le suivis; nous n'y res-
» tâmes qu'un quart-d'heure, ensuite je propo-
» sai à mon guide de faire en dehors le tour
» de cet enclos, il y consentit, en me louant

» de la crainte si *discrète* que j'éprouvois de » voir arriver sa fille ; je voulois examiner furti» vement tous les endroits favorables à l'espion» nage que je méditois ; j'en trouvai plusieurs » d'où l'on pouvoit, sans être aperçu, découvrir » tout ce qui se passoit dans le jardin ; le len» demain, une heure après la naissance du jour, » je vis passer ma belle-sœur sous ma fenêtre ; » peu d'instans après, je courus en diligence » me placer à l'un des postes extérieurs que j'a» vois marqué la veille, c'étoit près du banc » d'Adeline ; en approchant je fus désagréable» ment surpris d'entendre la voix de mon frère, » qui me fit connoître qu'il s'y étoit rendu le » premier ; caché sous d'épais feuillages, je me » plaçai de manière à les voir et à les entendre » parfaitement ; ils s'assirent à côté l'un de l'au» tre ; la colombe d'Adeline étoit perchée sur » son épaule, mon frère tenoit la main de sa » femme ; son chien se coucha à ses pieds ; je » n'avois jamais vu Adeline aussi belle, une » expression touchante de sentiment embellis» soit encore son ravissant visage, et sans en af» foiblir l'inaltérable sérénité ; mon frère la re» gardoit, comme on contemple l'innocence et » la vertu ; tous les deux offroient l'image de la » paix et de la félicité la plus pure. A cet as-

» pect, je demeurai immobile! La noire envie,
» la jalousie barbare, la fureur, l'amour et la
» haine vinrent à la fois bouleverser et déchirer
» mon cœur! j'étois semblable à l'esprit infer-
» nal, à Satan (si bien dépeint par Milton),
» lorsque, se glissant furtivement dans les jar-
» dins enchantés d'Eden, il aperçut les deux in-
» nocentes créatures dont il méditoit la perte!...
» Dans toute ma vie, je n'ai rien ressenti de
» plus amer et de plus accablant. Après un as-
» sez long silence, mon frère prenant la parole :
» Oui, dit-il *une seule femme est ma colombe*
» *et ma parfaite amie*; c'est bien d'elle que les
» *jeunes filles* peuvent se demander : *quelle est*
» *celle-ci, qui se montre comme l'aurore lors-*
» *qu'elle se lève, qui est belle comme la lune,*
» *pure comme le soleil, et terrible comme une*
» *armée rangée en bataille?* (1) A ces derniers
» mots, Adeline sourit : il n'est guères possible,
» dit-elle, de m'appliquer cette comparaison, car
» certainement je ne serai jamais *terrible*. Chère
» Adeline, reprit mon frère, vous le serez sou-
» vent, sans vous en douter; l'eau fraîche et
» limpide d'un paisible ruisseau, serpentant
» doucement sur les gazons, ne seroit-elle pas
» redoutable pour un feu dévorant et destruc-

(1) Cantique des cantiques, chapitre 6.

» teur?.... Et de même, si vous inspiriez une » passion criminelle, vous paroîtriez *terrible* à » l'homme dépravé qui s'y livreroit en secret ; » combien seroient effrayantes à ses yeux, vos » vertus angéliques, votre piété, la solidité de » vos principes!....

» Je n'eus pas le courage d'écouter plus long- » temps ; agité d'un frémissement universel, in- » capable d'admettre une providence, je mau- » dis le hasard dont tous les jeux sembloient faits » pour m'humilier et me confondre, car on eût » dit que les discours prononcés par mon frère, » que ses foudroyantes paroles m'étoient adres- » sées ; je pris ma course avec la rapidité de » l'éclair, et ne songeant qu'à m'éloigner du » couple fortuné, je m'élançai dans une longue » allée qui aboutissoit à un labyrinthe où j'en- » trai, et que je parcourus sans savoir où j'allois. » Enfin hors d'haleine, et ne pouvant plus » me soutenir sur mes jambes, je tombai sur » un siége de gazon ; j'y restai près d'une de- » mie-heure, dans un état inexprimable d'a- » battement et de consternation! je voyois tou- » jours devant moi ces deux êtres si heureux » par la douceur d'un sentiment légitime et » mutuel ; sans pouvoir admirer la vertu, je » venois de connoître son charme et sa puissance;

» je repoussois en vain ce tableau, il étoit im-
» muable pour mon supplice ; voulant détacher
» mes regards de la terre, je les tournai vers
» l'horizon, j'y retrouvai les mêmes souvenirs ;
» je voyois la plus douce et la plus brillante aurore
» à laquelle l'amour conjugal avoit comparé Ade-
» line! je ressentois de telles souffrauces que
» pour la première fois, je desirai qu'il me fût
» possible de m'affranchir d'une passion si vio-
» lente et si malheureuse. Je résolus d'aller passer
» quelques jours à Paris pour me distraire et
» pour remettre un peu d'ordre dans le chaos
» de mes idées ; mais je voulus vainement sor-
» tir du labyrinthe, je m'y perdis cent fois,
» et transporté de colère, je tombai au pied
» d'un arbre, en m'écriant : Voilà l'image de
» ma vie incertaine et turbulente..... Dès ma
» première jeunesse, triste jouet de la fatalité,
» je suis entré dans un affreux labyrinthe, et
» je n'en sortirai point !.... Comme je disois ces
» mots, j'entendis sonner la cloche du déjeuner,
» et quelques instans après, cinq ou six voix
» m'appeler ; je répondis à plusieurs reprises,
» enfin on accourut pour me délivrer, on s'ap-
» procha, et du haut du labyrinthe, j'aperçus
» des domestiques essoufflés, à la tête desquels
» étoient mon frère et sa femme, courant en ré-

» pétant mon nom, et riant tous les deux de ce
» que je m'étois perdu dans un si petit espace ;
» Adeline donnoit le bras à son mari ; son at-
» titude et son extrême gaieté me causèrent un
» tel mouvement de rage, que, s'il y eût eu
» un puits dans le labyrinthe, je crois que je
» m'y serois précipité. Ils vinrent à moi en écla-
» tant de rire ; heureusement qu'accoutumé à la
» dissimulation, j'eus la force de me contraindre,
» mais ils me trouvèrent de l'humeur ; je m'en
» excusai, eu disant que j'avois un grand mal
» de tête et un peu de fièvre ; alors Adeline
» me montra un intérêt si tendre, que, passant
» subitement d'une extrémité à l'autre, je repris
» toutes mes espérances ; je me répétai de nou-
» veau qu'elle n'avoit pour son mari que de l'a-
» mitié, et que le sentiment que je lui inspi-
» rois étoit peut-être d'une nature différente,
» qu'il falloit pour l'augmenter, profiter adroi-
» tement du lien qui nous unissoit ; que sa sé-
» curité le nourriroit ; que je devois attendre
» avec persévérance qu'il fût mieux développé
» pour lui découvrir une passion, dont l'ardeur
» et la constauce la séduiroient, quand son cœur
» en secret la partageroit. Cependant j'allai tou-
» jours à Paris, et, sous le prétexte de ma santé,
» j'y passai six semaines ; tout le monde étoit

» encore à la campagne, je n'eus point de de-
» voirs à remplir ; et pour éloigner de moi les
» idées sinistres, qui, de temps en temps, venoient
» m'assaillir, je me jetai dans une dissipation
» désordonnée. Quand je retournai à la cam-
» pagne, on me trouva avec raison, très-changé
» et fort maigri ; j'assurai gravement que j'avois
» passé mon temps à lire, méditer, et à suivre des
» cours ; Adeline me gronda de me livrer avec
» tant d'ardeur à l'étude ; tous vos discours sont
» inutiles, lui dit Mlle de Linanges, car je le
» crois *incorrigible*. Il est vrai, répondis-je d'un
» ton sentimental, que je hais le grand monde,
» ses vains amusemens, et que rien ne me pa-
» roît attachant sur la terre que la vertu, l'a-
» mitié, l'étude. Adeline loua avec effusion de
» cœur ces nobles sentimens, et je me promis
» intérieurement d'employer tous les moyens
« possibles pour soutenir constamment à ses yeux
» ce caractère si séduisant pour elle. Je haïssois
» Mlle de Linanges, mais elle m'inquiétoit
» peu ; certain qu'elle ne diroit pas de bien de
» moi, je l'étois de même que ses principes ne
» lui permettroient jamais d'en dire du mal, à
» moins qu'elle ne découvrît un fait positif contre
» moi, car alors elle eût cru devoir en instruire
» son élève chérie, et d'autant plus que je voyois

» clairement qu'ayant pénétré mes sentimens,
» elle avoit quelques inquiétudes sur ceux d'Ade-
» line, et cette remarque avoit plus d'une fois
» relevé mes espérances.

» Madame de Terny vint avec son mari à
» Fontenay; ce jour même mon frère alla à
» Paris, et comme il devoit revenir le lende-
» main pour dîner, M. et Mlle de Linanges
» partirent avec lui, pour y terminer une affaire.
» La plus courte absence de Mlle de Linanges
» étoit un événement dans ma vie; je me flattai
» que je pourrois, de quelque manière, profiter
» de celle-ci. Mad de Terny, tout occupée de
» Cléophas, soupiroit, s'attendrissoit, se repen-
» toit, et n'osoit jeter les yeux sur moi, M. de
» Terny jouoit aux échecs avec le curé; ma mère,
» appliquée à sa tapisserie, n'écoutoit et n'ob-
» servoit rien; ainsi je me trouvois dans le sa-
» lon, comme si j'y eusse été tête-à-tête avec
» Adeline: après le dîner, elle se mit au piano,
» elle chanta l'*hymne du pélerin* et quelques
» autres cantiques; je m'assis derrière elle pour
» l'écouter, ce qui ne pouvoit la surprendre,
» puisque tout le monde connoissoit mon goût
» passionné pour la musique; au bout de trois
» quarts d'heure, elle sonna pour demander
» un livre de musique qu'elle avoit laissé dans

» son cabinet. En attendant, nous causâmes et
» je lui dis que j'imaginois que, pour se distraire
» de l'absence de deux personnes qui lui étoient
» si chères, elle passeroit une grande partie de
» la journée dans son jardin : Non, répondit-
» elle en souriant, ma tante m'a fait promettre,
» en partant, de n'y jamais aller sans elle, à
» moins que M. de Berville ne voulût m'y con-
» duire, et comme il n'est pas ici, je n'irai
» point. Voilà une singulière idée, repris-je;
» quel est le motif de cette étrange prière ? —
» Ma tante me l'a confié ingénuement : elle ne
» veut pas que j'oublie tout; quand elle n'est
» pas avec moi, il est certain que je suis si par-
» faitement heureuse dans cette petite retraite,
» que l'amitié, quand elle ne partage pas près
» de moi ce bonheur, a bien le droit de me
» l'envier un peu. — Ainsi donc, ma sœur,
» quand vous êtes là, vous ne pensez plus à ceux
» que vous aimez ? — J'y pense toujours, puis-
» que toujours j'y prie pour eux.... Y priez-vous
» pour moi ?.... Pourrois-je ne pas prier pour
» un frère !.... — Est-il bien vrai que vous m'ai-
» miez comme un frère ?.... Comme vous aimez
» le chevalier de Linanges ? — Oui, fraternel-
» lement, mais d'une manière un peu différente...
» Ces mots me firent battre le cœur, ils m'eus-

» sent transporté, si elle n'eût ajouté sur-le-
» champ : Songez que j'ai été élevée avec mon
» frère par la même personne, que nous avons
» passé ensemble toute notre enfance, mais je
» vous aime comme un frère que l'on connoît
» peu, et dont on a en même temps la meil-
» leure opinion; vous devez d'autant mieux con-
» cevoir ce genre d'attachement que vous n'avez
» certainement pas pour moi le sentiment que
» vous éprouvez pour votre frère.

» Ce trait de naïveté d'Adeline m'attendrit
» malgré moi; elle vit que j'avois les larmes aux
» yeux, et reprenant la parole avec une dou-
» ceur enchanteresse : Soyez content de mon
» amitié, dit-elle, car je vous assure que ma
» bonne tante en est un peu jalouse pour mon
» frère, c'est du moins ce que j'ai cru discer-
» ner plusieurs fois; mais comme elle est la
» justice même, elle finira par ne plus voir en
» vous qu'un neveu chéri; et si, avec la sincé-
» rité qui vous distingue, vous aviez moins de
» roideur dans le caractère, ce changement s'o-
» péreroit bien plus tôt. Je me suis aperçu, ré-
» pliquai-je, qu'elle ne m'aime pas, et comme
» toute dissimulation m'est en horreur, il m'est
» impossible de cacher l'humeur qu'elle me
» donne souvent, quoiqu'elle soit l'une des per-

» sonnes du monde que je révère le plus, car » sa conduite et ses vertus sont admirables. On » apporta le livre de musique et la conversa- » tion finit là.

» Telles étoient la droiture et la pureté de cette » âme innocente que, malgré la pénétration » d'un esprit supérieur, elle ne pouvoit ni sup- » poser, ni découvrir des desseins et des senti- » mens bas et criminels; elle y donnoit toujours » des interprétations favorables; il étoit impos- » sible de la corrompre, mais il étoit toujours fa- » cile de la tromper; néanmoins je ne croyois » pas alors qu'il pût exister une femme à l'a- » bri d'une séduction.

» Adeline ne quitta le piano que pour se » mettre à son métier: elle brodoit un voile de » calice; je lui demandai pourquoi elle ne faisoit » habituellement des ouvrages pour l'église » ou pour les pauvres, qu'à la campagne et en » famille: J'espère, Isidore, répondit-elle, que » vous ne croyez pas que ce soit par *respect hu-* » *main*. Non, assurément, repris-je, et c'est » pourquoi je hasarde cette question. Eh! bien, » répliqua-t-elle, voici ma raison à cet égard: » je crois que, dans toutes les choses de devoirs » positifs, il faut donner l'exemple aux autres, » mais dérober aux regards publics les bonnes

» œuvres qui ne sont pas positivement prescrites;
» c'est d'une part suivre les préceptes de l'Evan-
» gile, et de l'autre c'est épargner aux gens qui
» pensent mal, le tort de former des jugemens
» injustes et téméraires, car, comme le dit ma
» tante, ils ne trouveroient peut-être dans ces
» œuvres pieuses que de l'affectation, et même
» de l'hypocrisie; je ne pense pas que le grand
» monde ne soit composé que de ces personnes-
» là, et je puis assurer avec vérité que je n'en
» connois point de telles, du moins avec certi-
» tude; cependant on sait qu'il en existe parmi
» ceux qui se livrent exclusivement à la dissi-
» pation d'une société tres-étendue. L'état et le
» rang de M. de Berville me forcent, à Paris,
» de rassembler chez moi de fort grands cercles,
» et même de recevoir, à toute heure, un nom-
» bre prodigieux de personnages, qui, pour la
» plupart, me sont inconnus; je me dédommage
» ici de cet assujétissement, et je m'y livre,
» sans contrainte, à des inclinations qui sont
» partagées par tous ceux qui m'entourent. Ce
» discours fut unanimement applaudi, surtout
» par Mad. de Terny, qui, devenue dévote, bro-
» doit dans ce moment, un devant d'autel. La cha-
» leur de ce jour fut excessive, on se retira de
» bonne heure; comme je n'entendois aucun

» bruit dans l'appartement d'Adeline, je pensai
» que tout le monde étoit couché; voulant pro-
» fiter de la beauté de la nuit, je descendis,
» sans aucun dessein, dans le jardin; le tumulte
» de mes pensées ne me permettoit pas l'espoir
» d'un instant de sommeil; je descendis dans le
» parc, le clair de lune étoit le plus brillant que
» j'aie jamais vu. Cette belle nuit, cette clarté
» si pure, loin de calmer le trouble de mes sens,
» augmenta leur agitation; je me rappelai tous
» les vers érotiques que j'avois lus en si grand
» nombre sur le clair de lune, et ma bouillante
» imagination les appliqua à ma passion!.... Je
» dirigeai mes pas vers un grand canal qui se trou-
» voit à l'extrémité du parc, mais quelle fut mon
» émotion, quand j'approchai de cés bords, de
» voir Adeline assise sur un tronc d'arbre, les
» mains croisées sur sa poitrine, et contemplant
» avec extase les cieux parsemés d'étoiles. Elle
» étoit vêtue de blanc, tous les rayons de la lune
» se réfléchissoient sur elle; cette lumière si
» douce paroissoit faite pour éclairer cette céleste
» figure! Malgré mon athéisme, je crus voir un
» ange descendu du Ciel pour m'anéantir, en
» me révélant, par sa seule présence, tout ce
» qu'au fond du cœur je voulois méconnoître
» et nier!... J'éprouvai, dans ce moment, une

» foule de sentimens contraires et véritablement » indéfinissables! plus désenchanté que jamais, » je pris aussitôt la fuite; ni le respect pour l'in- » nocence, ni la crainte d'être vu ne me for- » çoient à m'éloigner, je ne cédois qu'à un mou- » vement de surprise et à une impression in- » concevable de terreur et d'antipathie; je me » jetai dans un quinconce de peupliers presque « entièrement dépouillés de leurs feuilles, car » on étoit aux derniers jours de l'automne; j'en- » trai dans une salle spacieuse dont un grand » banc circulaire occupoit la moitié; je m'assis... » Une rage concentrée faisoit bouillonner mon » sang en même temps qu'un horrible affaisse- » ment d'esprit me ravissoit tout mon courage; » des larmes amères inondoient mon visage, la » fureur, la plus profonde humiliation, et » non l'attendrissement, les faisoient couler; » je ne trouvois en moi que de la lâcheté, de » la pusillanimité, en songeant que ce n'étoit » pas la première fois que le seul aspect de » cette femme, à peine âgée de dix-huit ans, » m'avoit épouvanté, m'avoit fait fuir!...... » Non, me disois-je, quand je crois l'aimer, » l'adorer, je m'abuse, j'aurois plutôt pour elle » un insurmontable éloignement; sa beauté » me frappe, mais d'ailleurs nulle sympathie

» ne peut nous unir; il y a trop de discordance
» entre nos opinions, nos sensations et nos ca-
» ractères ; mais avec l'énergie du mien, ne
» pouvoir maîtriser un enfant crédule, esclave
» de tous les préjugés, se laisser intimider par
» elle, sans qu'elle en ait même le projet... Quel
» est donc ce bouclier magique et mystérieux
» qui se trouve entre elle et moi, ce bouclier
» invisible et formidable qui la garantit à son
» insu, et qui me repousse toujours?.... Ah!
» c'est ma foiblesse qui fait toute sa force! Il
» faut sortir de ce honteux abaissement. Je lui
» vendrai cher un jour les humiliations qu'elle
» me cause!... Cette pensée féroce me sortit de
» mon abattement, et, au milieu des transports
» d'amour les plus effrénés, je formai mille
» projets de vengeance, dans la supposition où
» je serois forcé de renoncer à tout espoir de
» succès. O démence d'une passion criminelle!
» ces noires idées me ranimèrent. Les belles
» âmes se consolent au sein même du malheur,
» en songeant au bien qu'elles peuvent faire en-
» core; et moi, livré à toute la fureur des dé-
» mons, je reprenois mon audace impie, en
» méditant de nouveaux crimes!... Je me levai,
» et, ne pouvant tenir en place, j'errai dans le
» jardin avec la crainte et un desir confus d'y

» rencontrer encore Adeline. Tout à coup vou-
» lant regarder ce qu'elle avoit contemplé avec
» tant de ravissement, je levai les yeux au Ciel,
» qui étoit en effet d'une beauté resplendis-
» sante par l'éclat de son azur et celui de tous
» les astres de la nuit. Ce spectacle sublime me
» saisit, me frappa, comme si je ne l'eusse ja-
» mais vu; mais ce fut en me foudroyant. Je
» baissai les yeux en frémissant, je me rappelai
» ces paroles : *L'athée dans la nuit soupçonne*
» *un Dieu, et l'homme de bien croit sentir sa*
» *présence* (1); et, pour chasser ce *soupçon*
» effrayant autant qu'importun, je voulus fuir
» la nature, comme j'avois fui l'innocente Ade-
» line! Je me hâtai de sortir du parc et d'aller
» me réfugier dans ma chambre. Je restai à ma
» fenêtre, surtout pour guetter l'instant où
» Adeline rentreroit. Elle ne revint qu'au bout
» d'une heure; elle étoit suivie d'une femme de
» chambre; elle ne m'aperçut point, parce que
» j'étois, comme de coutume, caché derrière
» ma jalousie.

» Le jour suivant, je descendis avec em-
» barras pour le déjeuner, je craignois de revoir
» Adeline, et que son visage angélique ne me

(1) *Nuits d'Young.*

» rappelât une impression que j'aurois voulu
» pouvoir effacer de mon souvenir. On étoit à
» table quand je descendis; aussitôt qu'Adeline
» m'aperçut, elle me dit en riant : Convenez,
» mon frère, que je vous ai causé hier une rude
» frayeur? — Comment donc? lui demandai-je
» avec un extrême étonnement; à cette question,
» elle conta avec la même gaîté, qu'à la fin d'un
» jour brûlant, espérant trouver un peu de
» fraîcheur sur les bords du canal, elle étoit des-
» cendue dans le parc, en disant à Juliette (une
» de ses femmes) de la suivre, et qu'elle étoit
» partie sans l'attendre : le Ciel étoit admirable,
» poursuivit-elle, et en le contemplant, je me
» rappelai avec ravissement cette belle para-
» phrase des pseaumes :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur (1).

» J'étois absorbée dans cette méditation, lors-
» que j'en ai été tirée par un léger bruit que
» j'ai entendu près de moi, je me suis retournée
» et j'ai vu Isidore qui couroit à toutes jambes
» pour me fuir; j'ai reconnu là sa rigidité sur
» les *bienséances*; il étoit en effet tout simple

(1) Poésies sacrées de J.-B. Rousseau.

» qu'il respectât ma solitude, mais la vélocité
» de sa course m'a fait rire.

» J'essayai de joindre quelques plaisanteries
» à ce récit d'Adeline, mais ce fut, je crois,
» d'assez mauvaise grâce; cependant j'étois
» charmé de l'interprétation qu'elle donnoit à
» ma fuite, puisqu'au fond elle m'en faisoit un
» véritable mérite. Quand Mlle de Linanges,
» revint, Adeline ne manqua pas de lui conter
» cette rencontre inattendue, et comme il étoit
» impossible de deviner ce qui m'avoit fait agir
» ainsi, Mlle de Linanges, pour cette fois, loua
» sincèrement ma *retenue* et ma *délicatesse*.
» Une des choses qui me frappa le plus dans
» ce petit incident, ce fut la différence infinie
» qui se trouvoit entre l'imagination de ma
» belle-sœur et la mienne; ce beau clair de lune,
» qui me rappela sur-le-champ des vers effé-
» minés et licencieux, retraça naturellement au
» souvenir d'Adeline des idées religieuses!...
» Je ne pus m'empêcher de m'avouer à moi-
» même qu'une imagination chaste, réglée par
» la vertu et en même temps exaltée par la
» religion, doit procurer sans cesse des jouis-
» sances dont le temps ne sauroit affoiblir le
» charme et la douceur, tandis que le contraire
» ne peut causer qu'une tumultueuse agitation,

» un désordre affreux dans les idées, qui prive
» l'âme des émotions délicieuses produites par
» la délicatesse, l'élévation et la pureté des
» pensées. Malheureusement, je ne m'arrê-
» tois jamais à des réflexions de ce genre; elles ne
» s'offroient que rarement à mon esprit, et je les
» repoussois si promptement qu'elles ne pouvoient
» laisser de traces salutaires dans ma mémoire.

» Malgré tous les mécomptes que j'avois
» éprouvés durant notre séjour à Fontenay, je
» trouvai que ce temps n'avoit pas été perdu,
» puisque j'avois fait de très-grands progrès dans
» le cœur et dans la confiance d'Adeline, et malgré
» les boutades de mon humeur, je m'attachai de
» plus en plus à elle par les artifices de tout genre
et le temps que j'employois pour la séduire.

» Nous passâmes l'hiver à Paris, qui s'écoula
» pour moi dans des parties secrètes et licen-
» cieuses, et une conduite apparente remplie
» d'hypocrisie; à l'approche du printemps, je
» fis un assez long voyage en Angleterre; j'y
» vécus sous deux noms différens : sous le mien,
» pour la cour et la bonne compagnie, et sous
» l'autre, pour la mauvaise; j'eus aussi le soin
» de prendre deux logemens; quand je quittois
» l'un des deux, j'avois soin d'annoncer que
» j'allois voyager, soit en Irlande, soit en

» Ecosse, et je disparoissois jusqu'à ce que je » fusse las de l'un des deux rôles que je jouois » alternativement. Je conduisis cette double in- » trigue avec tant d'adresse qu'elle n'a jamais » été soupçonnée; les personnes pour lesquelles » mes parens m'avoient donné des lettres de re- » commandation, écrivirent de moi des mer- » veilles; je n'étois pas sorti de Londres et des » villages adjacens, et lorsqu'à mon retour, on » m'accabla de questions sur mes voyages, je ne » fus nullement embarrassé; j'en avois lu plu- » sieurs relations fort exactes, et je parlai très- » savamment sur la principauté de Galles, » l'Irlande et l'Ecosse; je fis même en secret à » Fontenay, le journal de ce *grand voyage*; » j'y jouois le rôle le plus intéressant; on m'y » voyoit dans *des bruyères* méditer profondé- » ment les rêveries d'Ossian, m'extasier en » voyant les bergers jouer de la harpe sur les » rochers de Llangolen, essuyer une tempête » affreuse sur le canal Saint-Georges, me perdre » ensuite sur la *Chaussée des Géants*, parcourir » toutes les îles poétiques de l'Ecosse, montrer » la mélancolie la plus *romantique* dans l'île » pittoresque de Staffa, détailler tous les monu- » mens d'Edimbourg, et conter gravement que, » pour n'être jamais distrait dans ces importan-

» tes excursions, j'avois toujours voyagé *inco-*
» *gnito,* sans lettres de recommandation, et
» sans me faire connoître. Je ne manquai pas de
» semer ce précieux journal de réflexions sé-
» rieuses et sévères sur les mœurs des habitans,
» et je fis présent à ma belle-sœur de ce recueil
» rempli d'exagérations, de mensonges, et de
» discours moraux et religieux. Adeline lut avec
» avidité cet ouvrage qui mit le comble à son es-
» time pour moi; d'un autre côté j'augmentai son
» amitié par la tendresse extraordinaire que je
» montrai pour Cléophas; j'aurois pu avoir
» naturellement cette affection, mais je ne l'a-
» vois que par caprice et momentanément; en
» général sa vue me faisoit éprouver quelque
» chose de pénible; malgré l'endurcissement
» de ma conscience, elle me rappeloit un crime
» que souvent je me reprochois moi-même, et
» dans d'autres instans, je m'énorgueillissois en
» secret de sa gentillesse, de sa beauté, et je
» triomphois de voir celui qui me devoit la vie
» dans les bras d'Adeline, pressé contre son sein
» et l'objet du plus tendre sentiment de son
» cœur. On trouvoit que Cléophas, en grandis-
» sant, prenoit avec moi quelque ressemblance;
» quand on faisoit cette remarque, Adeline, en
» me regardant avec la plus douce expression,

» ne manquoit jamais de répéter : *On se res-*
» *semble de plus loin ;* ces paroles me causoient
» toujours une espèce de saisissement.

» Je me décidai enfin à préparer Adeline à
» une déclaration formelle ; un jour étant assis
» à l'écart à côté d'elle dans la salle de billard,
» où ne se trouvoient dans ce moment que quel-
» ques personnes insignifiantes, je lui annonçai
» tout bas que j'allois faire encore un voyage,
» mais qui seroit beaucoup plus long que le
» précédent ; elle parut étonnée, et d'une
» manière obligeante pour moi : Il le faut, re-
» pris-je, la raison, le devoir, la conscience,
» tout me le prescrit; dans ce cas, dit-elle, on ne
» peut vous faire aucune objection, mais vous
» m'affligez...... Dans ce moment, Mlle de Li-
» nanges entra : Où irez-vous, me demanda
» Adeline d'un ton timide : en Allemagne,
» répondis-je, à Vienne, à trois cents lieues
» d'ici !.... A ces mots, je me levai et je m'é-
» loignai d'elle.

» Mon frère étoit à Saint-Cloud ; j'allai l'y
» trouver ; j'eus un long entretien avec lui ; je
» lui déclarai que je partois le lendemain pour
» l'Autriche ; il me questionna vivement ; je lui
» persuadai que j'avois pris une passion mal-
» heureuse pour une femme de la société que

» je lui nommai ; que je voulois me guérir d'un
» sentiment coupable qui s'accordoit si mal avec
» mes principes ; il me crut et il applaudit d'au-
» tant plus à mes *vertueuses* résolutions que
» l'on disoit, dans le monde, que cette femme
» avoit du penchant pour moi. Je brusquai
» mon départ, et le soir même, après souper,
» je montai dans une chaise de poste, et, suivi
» d'un seul domestique, je pris la route de
» Vienne, où je me rendis effectivement ; j'y
» restai au-delà d'une année, et je m'y conduisis
» avec plus d'extravagance encore qu'en Angle-
» terre, car l'homme vicieux et corrompu, qui
» a rejetté tout principe religieux, et qui est
» en même temps dominé par une passion vio-
» lente et malheureuse, ne cherche communé-
» ment à se distraire des tourmens qu'elle lui
» cause, qu'en s'abandonnant à tous les excès
» de la dépravation ; mais je la voulois mêlée
» d'incidens et d'aventures bizarres que j'inven-
» tois à mesure, et que je mettois en action,
» occupant ainsi mon imagination, comme l'au-
» teur licencieux n'emploie la sienne qu'à com-
» poser un mauvais roman ; d'ailleurs, j'avois
» remarqué qu'en général la singularité, aux
» yeux vulgaires, ôte toujours aux actions re-
» préhensibles ce qu'elles ont de plus odieux.

» Des excès de tout genre détruisirent ma » santé; j'eus une dangereuse maladie, ma » convalescence fut longue et languissante : » tout est presque physique dans les sentimens » criminels; mon amour sembloit s'affoiblir et » décroître avec mes forces; le dépérissement » total de la santé n'est au fond qu'une décrépi- » tude anticipée; dans l'un et l'autre état, toutes » les illusions se dissipent, toutes les passions » tumultueuses s'évanouissent; on peut alors » ne pas revenir à la vérité, mais on cesse de » trouver du charme dans le vice et le mensonge, » parce qu'ils ne promettent plus de jouissances. » Je l'éprouvai; l'amour, sans me causer de re- » mords, ne laissoit plus dans mon cœur qu'une » flétrissure douloureuse, des souvenirs amers » et des regrets superflus.

» Lorsque j'arrivai à Paris, tout le monde fut » effrayé du changement affreux de ma figure, » j'étois véritablement tout-à-fait méconnois- » sable; mon frère me reçut avec un profond » attendrissement, attribuant l'état où j'étois » aux peines imaginaires que je lui avois con- » fiées; pour achever de m'ôter un sentiment si » funeste, il s'empressa de m'apprendre que la » femme qu'il en croyoit l'objet avoit, durant » mon absence, pris un amant; mon indiffé-

» rence à cette nouvelle lui prouva que, du » moins à cet égard, j'étois parfaitement guéri. » Adeline m'accueillit avec un intérêt qui jadis » m'auroit causé les plus vives émotions, mais » dans ce moment, mes yeux n'étoient plus fas- » cinés, et je ne vis en elle que de l'amitié et » un étonnement mêlé d'une tendre compas- » sion.

» N'ayant jamais regardé comme des liens » touchans les sentimens honnêtes et légitimes, » n'ayant plus la force et la faculté de m'aban- » donner aux autres, je me trouvai dans le plus » triste isolement au sein de ma famille; j'en- » viois leur sort, leur tranquillité, leur union, » et jusqu'à la santé qui brilloit sur leur visage, » et je me disois : J'ai méprisé leur croyance, » leur crédulité, et ils ont toujours été heureux » ou du moins paisibles, et moi j'ai été constam- » ment agité, bouleversé, et le plus infortuné » de tous les hommes !.... Ces réflexions, loin de » me faire rentrer en moi-même, ne m'inspi- » roient qu'une sombre misanthropie et un abat- » tement qui alloit jusqu'au désespoir, car je » pris intérieurement la résolution lâche et im- » pie de me débarrasser d'une existence odieuse, » si je ne recouvrois pas la santé; je consultai » les plus grands médecins de Paris, qui tous à

» l'unanimité, m'ordonnèrent d'aller prendre » les eaux de Barrèges : je fus charmé de quit- » ter Paris où les soins de mes parens et de ceux » que j'appelois mes amis n'étoient pour moi » que d'insupportables importunités. J'arrivai » à Barrèges sur la fin du printemps ; la tristesse » de ce village augmenta celle qui me consu- » moit ; il y avoit, cette année, beaucoup de » monde à ces eaux si célèbres, mais je ne fis » point de visites ; par dépit et par humeur, je » me condamnai à une profonde solitude, » n'ayant aucun des goûts et des sentimens qui » la font aimer. Les médecins me prescrivirent » des promenades sur les petits chevaux du pays » et dans les environs de Barrèges, qui sont tous » variés et très-pittoresques dans des genres dif- » férens. Je me fis conduire d'abord dans un » lieu de la campagne, qu'on appelle le *chaos*, » imaginant que ce site singulier seroit en ac- » cord avec mes sombres pensées, mais il n'y a » point d'harmonie dans le désordre ; là, en effet » se trouvent réunis, et pêle-mêle, avec une » effrayante confusion, les rochers, les cascades, » les torrens, les gouffres, les précipices ; on se » croit transporté à l'époque de la création, au » moment où la main de l'Éternel commença à » débrouiller les élémens confondus ensemble

» dans une masse informe; je n'avois point alors
» de telles pensées; je considérai avec effroi ce
» lieu sauvage dont l'aspect ne m'inspira que l'i-
» dée stupéfiante du néant; assis sur une ro-
» che, j'y restai plus d'une heure, plongé dans
» une espèce de léthargie; je n'en fus tiré que
» par l'approche d'un vieillard conduit par une
» jeune fille, et qui vint s'asseoir à côté de moi;
» je crus voir Œdipe guidé par Antigone; son
» maintien et ses vêtemens n'annonçoient point
» un homme d'une classe inférieure; la noblesse
» et la douceur de sa figure m'intéressèrent;
» j'entrai en conversation avec lui : il étoit à
» Barrèges pour y prendre les bains; il venoit,
» tous les matins, sur la montagne où nous
» étions, afin d'admirer la variété infinie des
» œuvres du Créateur. Tout est beau dans la
» nature, poursuivit-il, parce que tout est pro-
» duit par une main souverainement puissante
» et que rien n'est fait au hasard et sans but;
» Que pouvez-vous donc admirer ici? lui deman-
» dai-je; Comment? repartit le vieillard, ne
» voyez-vous pas que ce lieu est le réservoir per-
» pétuel des eaux bienfaisantes qui guérissent
» nos maux, ou du moins les soulagent? Une
» seule cascade n'auroit fourni qu'une eau de
» même nature, et les bains de Barrèges, renfer-

» més dans une petite enceinte, sont presque
» tous différens par leurs diverses propriétés ;
» c'est pourquoi vous voyez ici cette accumula-
» tion de fontaines, de cascades, dont l'eau s'é-
» pure par une chute précipitée, ou par une
» lente infiltration à travers les rochers. On ne
» peut examiner la nature sans découvrir des
» traces de la sagesse et de la bonté suprême !
» En disant ces paroles, le vieillard joignit ses
» mains tremblantes et les éleva vers le ciel....
» Je le quittai brusquement, je voulois attri-
» buer tout au hasard et ne croire qu'au néant.

» J'allai me promener dans les autres envi-
» rons de Barrèges, qui sont presque tous ra-
» vissans par l'agrément ou la singularité des
» sites, mais je ne faisois toutes ces courses que
» pour ma santé, et les beautés de la nature
» n'avoient aucun charme pour moi. Huit jours
» après mon arrivée à Barrèges, me trouvant
» toujours dans le même état d'épuisement, je
» désespérai de ma guérison, et je la retardai en
» effet par les sinistres réflexions que je faisois
» vaguement sur la mort ; j'aurois pu, comme
» un autre, la braver dans une bataille ; l'effer-
» vescence du sang, lorsque l'on jouit de toute sa
» force physique, une multitude de témoins, la
» musique guerrière, l'orgueil, le bruit, le tu-

» multe général, donnent presque toujours dans
» les armées toutes les apparences d'une brillante
» valeur, mais l'athée, dans la solitude et livré
» à lui-même, ne peut envisager la mort qu'a-
» vec épouvante, s'il n'est pas entièrement abruti
» par les souffrances et la maladie.

» Depuis que j'étois si malade, je ne pouvois
» écarter de mon imagination une pensée ter-
» rible qui me poursuivoit nuit et jour; je me
» répétois avec horreur : *Si l'âme étoit immor-*
» *telle, s'il existoit un juge éternel et suprême*
» *des actions humaines !* .... *que devien-*
» *drois-je !*......

» Cette idée me donna plus d'une fois celle
» de m'instruire de la religion et de me conver-
» tir; je n'étois pas retenu par le respect hu-
» main, puisque j'avois toujours caché mes
» *principes philosophiques*. J'entrevoyois même
» qu'il étoit facile de les réfuter, mais n'ayant
» pas la certitude que ma mort dût être prompte
» et inévitable, je n'avois ni la volonté ni le
» courage de renoncer aux passions que les *doc-*
» *trines philosophiques* autorisent.

» Cependant au bout de six semaines, je
» m'aperçus que les eaux me faisoient un bien
» sensible; le médecin acheva de me confirmer
» dans l'espoir que ma guérison seroit très-pro-

» chaine ; il ne m'abusoit point, je me rétablis-
» sois à vue d'œil, et je repris, avec la santé,
» les idées et les sentimens que mes inquiétudes
» et mes terreurs avoient suspendus. Adéline
» s'offrit à mon imagination plus charmante que
» jamais ; je perfectionnai dans ma tête tous les
» plans de séduction que j'avois successivement
» formés depuis six ans, et pour cette fois je me
» décidai irrévocablement à n'en plus différer
» l'exécution.

» Je fus sensible à la joie qu'on me montra en
» me voyant guéri ; les marques d'intérêt qu'on
» m'avoit prodiguées quand j'arrivai de Vienne
» m'avoient déplu, parce qu'elles m'avertis-
» soient du danger où j'étois; j'aurois alors quitté
» la vie avec terreur, mais sans attendrissement;
» je ne regrettois de cette course rapide que de
» vains plaisirs, des erreurs et des folies, car sur-
» tout dans ce moment l'idée du néant détruit
» dans un athée toutes les affections du cœur ;
» mais la santé éloigna de moi les idées noires,
» et je repris avec transport les illusions qui
» m'avoient égaré.

» Il étoit bien difficile de trouver un moment
» favorable pour faire une déclaration d'amour
» à ma belle-sœur ; elle étoit, dans presque tous
» les instans, sous la surveillance de sa tante,

» et jamais elle ne cherchoit à s'y soustraire,
» enfin elle n'alloit à aucune fête mondaine;
» je ne voulois point lui écrire, il falloit donc
» lui parler, mais comment s'y prendre pour
» n'être entendu que d'elle seule? Je passai tout
» l'hiver dans cette perplexité; mon frère, qui
» n'aimoit ni la représentation, ni les plaisirs
» bruyans, n'alloit presque jamais à la cam-
» pagne chez les princes, et quoique des motifs
» de reconnoissance l'attachassent particulière-
» ment à M. le prince de Condé, il ne lui fai-
» soit sa cour qu'à Paris; mais cette année le
» prince exigea positivement de lui la promesse
» qu'il iroit, au mois de mai, passer avec Adeline
» trois semaines à Chantilly. Comme les femmes
» non mariées n'alloient point à la cour, à moins
» qu'elles ne fussent *damées*, et que ma belle-
» sœur mariée depuis huit ans, et mère d'un
» enfant de sept, n'avoit nullement besoin de
» mentor, Mlle de Linanges ne fut point invi-
» tée à ce voyage et n'y alla point; ce fut un
» grand déplaisir pour Adeline et le sujet d'une
» extrême satisfaction pour moi, car comblé des
» bontés du prince, j'avois une fois pour toutes,
» la permission d'aller tous les ans à Chantilly.
» La surveille de notre départ, ma belle-sœur,
» suivant sa coutume, lorsque le temps le per-

» mettoit, se rendit au jardin du Luxembourg
» avec Mlle de Linanges, Cléophas et une
» femme de chambre. Je la rencontrai sur l'es-
» calier, je lui dis que j'allois sortir à pied pour
» me promener aussi, et je lui demandai de me
» mener au Luxembourg; elle y consentit et
» nous partîmes tous ensemble dans sa voiture.
» Arrivés dans le jardin, nous nous promenâmes
» autour de la grande pièce d'eau, afin de jouir
» de la vue des lilas en fleurs; Cléophas couroit
» devant nous, tandis que nous causions de
» choses fort indifférentes; tout à coup je m'é-
» lance impétueusement vers lui, je le voyois
» glisser dans la pièce d'eau; Adeline pousse
» un cri lamentable et tombe presque évanouie
» sur l'épaule de sa tante; la femme de cham-
» bre étoit derrière nous, et elle accourut, lors-
» qu'on n'avoit plus besoin de son secours.....
» Je me jettai à l'eau, je saisis aussitôt Cléophas,
» qui étoit déjà presque enseveli dans la vase qui
» se trouve sur les bords de ce bassin, et je le
» portai dans les bras d'Adeline, qui, en le re-
» cevant avec un transport inexprimable, s'é-
» cria d'une voix entrecoupée de sanglots : O
» mon cher Isidore !.... Cette exclamation re-
» tentit long-temps à mon oreille !.... Dans ce
» moment, le plus doux de ma vie, je me sentis

» enfin des entrailles de père pour cet enfant
» que je venois de sauver d'une mort certaine,
» et qui devenoit le plus puissant de tous les
» liens entre Adeline et moi ! nous nous hâ-
» tâmes d'aller dans un café où par bonheur
» nous ne trouvâmes personne ; on alluma du
» feu pour nous sécher, car nous étions mouil-
» lés de la tête aux pieds, et de plus Cléophas
» étoit couvert de boue ; nous ne pouvions re-
» mettre nos habits, le fils de la maîtresse du
» café nous en prêta ; on enveloppa chaude-
» ment Cléophas dans un grand gilet qui forma
» sur lui une espèce de redingotte ; des mou-
» choirs lui tinrent lieu de chemise ; le man-
» teau noir bordé de dentelles d'Adeline com-
» pletta son habillement et nous nous hâtâmes
» de gagner la voiture et de retourner à l'hôtel
» de Berville. Durant ce trajet, Adeline m'arra-
» cha des larmes sincères, en m'exprimant tout
» ce que la reconnoissance peut inspirer de plus
» tendre et même de plus passionné ; elle finis-
» soit toujours par répéter ces mots : Mon cher
» frère, Cléophas est votre enfant, car il vous
» doit la vie.... il est votre enfant, vous le re-
« garderez comme tel désormais, n'est-ce pas ?
» mes pleurs couloient et je ne répondois pas ;
» je savourois en silence la douce joie d'avoir

» fait réellement une bonne action, et par un » sentiment dont je ne pouvois me rendre compte » à moi-même, je ne voulois pas la gâter par » des réponses qui m'eussent rappelé un crime. » Mlle de Linangès fut parfaite pour moi dans » cette occasion; elle s'empressa, pendant le reste » du jour, à conter cette aventure à tous ceux » qui vinrent nous voir. Le lendemain Cléo- » phas, en très-bonne santé, ne se ressouvint » de l'accident de la veille que pour me remer- » cier de ce que j'avois fait pour lui, et il me » fit tressaillir, en m'appelant plusieurs fois » *papa!*.....

» Je dois me rendre la justice que, dans tout » le cours de cette journée, je ne fus occupé que » de la satisfaction d'avoir fait, sans aucune hy- » pocrisie, une action louable, et que je ne son- » geai point du tout à l'ascendant qu'elle pouvoit » me donner sur l'esprit et le cœur d'Adeline: » toute bonne action met toujours quelque rec- » titude, du moins momentanément, dans l'âme » même la plus dépravée: je sentis, pour la » première fois, qu'il existe en nous des récom- » penses intérieures qui sont indépendantes de » l'orgueil et de la vanité; cette seule connois- » sance auroit pu me ramener au bien, si j'en » eusse suivi les conséquences; mais ce ne fut

» pour moi qu'un éclair fugitif, et qui ne laissa
» point de traces dans mon imagination.

» Nous partîmes au jour désigné, pour Chan-
» tilly, mon frère, sa femme et moi, dans la
» même voiture : Adeline étoit triste et silen-
» cieuse ; elle n'avoit jamais passé deux jours sans
» voir Cléophas ; une absence de trois semaines
» lui paroissoit bien longue et bien douloureuse ;
» j'admirois aussi la bonne foi avec laquelle elle
» regrettoit Mlle de Linanges ; nous tâchions
» vainement de la distraire, en lui détaillant les
» beautés du séjour enchanté qu'elle alloit voir ;
» elle écoutoit ces récits avec une parfaite indif-
» férence, et nous n'obtenions pour réponse que
» des soupirs échappés du fond du cœur. En
» effet, Adeline vit, sans admiration, tous ces
» prodiges de l'art ; les jardins ravissans de Chan-
» tilly, le *hameau* factice et pittoresque, les bos-
» quets séduisans de *Sylvie*, les prestiges de
» *l'Ile d'Amour ;* et en côtoyant les bords émail-
» lés de ses eaux si limpides et si belles, Adeline
» nous répétoit tristement : J'aime mieux Fon-
» tenay que tout cela. Le succès brillant de sa
» figure ne lui fit pas plus d'impression, et
» bientôt même on n'osa plus la louer en sa pré-
» sence : les hommes ne firent point de cercle
» autour d'elle ; ils l'admiroient avec respect :

» malgré l'éclat de sa beauté, ses talens et ses » grâces, elle gagna la bienveillance de toutes » les femmes, parce que nulle espèce de préten- » tions ne pouvoit la mettre en rivalité avec » elles.

» Adeline fut obligée d'aller, pour la première » fois de sa vie, à des représentations théâtrales; » elle ne pouvoit refuser d'assister à des spectacles » de société, et dans lesquels les Princes même » avoient des rôles : on joua de belles pièces. » Adeline, en sortant de la salle de comédie, » nous dit : De tous les amusemens de la société, » voilà sans doute le plus attachant; mais, par » cette raison même, il doit faire perdre un » temps énorme; et je crois que ces représenta- » tions sont véritablement pernicieuses, quand » les pièces sont d'un genre licencieux ou tout- » à-fait frivole.

» Je n'ai jamais été si enivré d'amour et d'es- » pérance qu'à ce voyage; je possédois tellement » la confiance et l'amitié d'Adeline; elle étoit si » charmante avec moi, que je ne doutois pas » qu'elle n'eût, à son insu, un sentiment beau- » coup plus vif pour moi. Cependant nous étions » depuis dix jours à Chantilly, et je n'avois pas » encore parlé; mais je voulois une occasion » parfaitement favorable, et qui me donnât la

» possibilité d'expliquer avec détail tout ce que
» je voulois dire. Un matin, que tout le monde
» partoit pour la chasse du cerf, je me dispensai
» d'y aller, sous prétexte d'une violente migrai-
» ne : je savois qu'Adeline n'étoit jamais de ces
» bruyantes parties : mon frère, ainsi que tous
» les hommes, suivit les Princes; presque toutes
» les dames du château montèrent en calèche
» pour aller à cette brillante chasse où l'on devoit
» faire halte, c'est-à-dire déjeuner dans une
» grande feuillée ornée de guirlandes de fleurs;
» tandis que la musique du Prince, cachée dans
» un cabinet de verdure, exécutoit de char-
» mantes symphonies : il ne resta au château
» que ma belle-sœur, le maréchal de***, qui
» avoit la goutte; la vieille duchesse de *** et
» moi. Nous déjeunâmes ensemble, et ensuite
» nous allâmes dans le salon. Un moment après,
» le maréchal, tourmenté de sa goutte, nous
» quitta pour aller s'enfermer dans sa chambre;
» nous restâmes tous les trois; la duchesse, qui
» vouloit finir un fauteuil de tapisserie, nous
» pria instamment d'attendre qu'il fût terminé;
» Adeline commençoit une bourse, et moi,
» assis à côté d'elle, je m'amusois à défaire, avec
» un grand air d'application, les anneaux d'un
» baguenaudier; j'étois absolument en tête à

» tête avec Adeline, car la surdité de la duchesse
» ne lui permettoit pas d'entendre un seul mot
» de tout ce qu'on disoit à demi-voix. Pour en-
» trer en conversation, je demandai à Adeline si
» elle avoit des commissions à me donner pour
» Cléophas, parce que je lui avois promis, en
» partant, de lui écrire, et que je voulois enfin
» tenir ma parole; elle me répondit en souriant,
» qu'elle écrivoit tous les matins à sa tante, et
» qu'il y avoit toujours dans ses lettres plusieurs
» lignes pour Cléophas : ensuite Adeline vanta,
» avec une touchante éloquence, les douceurs
» de la maternité ; et tout à coup, elle me de-
» manda pourquoi je ne songeois pas à me ma-
» rier : à cette question, je poussai un profond
» soupir, et je répondis qu'un tel bonheur n'étoit
» pas fait pour moi..... Dans ce moment, la
» vieille duchesse qui, depuis un quart d'heure,
» s'endormoit, suivant sa coutume, à l'heure
» où nous étions, laissa tomber son aiguille,
» pencha sa tête sur le dos de son fauteuil, et
» céda tout-à-fait au sommeil : Adeline alors eut
» envie de rentrer chez elle, mais je lui repré-
» sentai que ce sommeil de la duchesse ne duroit
» jamais une demi-heure, et qu'à son réveil, elle
» seroit fâchée de ne plus nous retrouver près
» d'elle : Adeline resta; elle reprit la parole pour

» me sermoner encore en faveur du mariage, ce
» qu'elle avoit déjà fait inutilement plusieurs
» fois avant mon départ pour Vienne. Oui, lui
» dis-je, et vous devriez le savoir depuis long-
» temps, je ne puis former un tel nœud, un obs-
» tacle invincible s'y oppose..... Comment?....
» Mon cœur n'est plus à moi; j'ai fait de vains
» efforts pour me guérir : vous avez vu, par l'état
» où j'ai été, ce qu'il en coûte pour vouloir arra-
» cher de son âme un sentiment qui la remplit
» tout entière; que n'ai-je pas fait pour en éviter
» l'objet, que je ne pouvois fuir à Paris! Quels
» pénibles voyages! ils ont pensé me coûter la
» vie; ils n'ont servi qu'à me faire mieux con-
» noître que je ne puis exister..... sans vous voir.
» A cette parole, Adeline frémit, se retourne
» de mon côté, et me regarde fixement : ce re-
» gard me rendit immobile et muet! Adeline
» se leva; je trouvai dans ce moment sa figure si
» majestueuse, que je baissai les yeux!..... Sans
» trouble et sans précipitation, elle traversa le
» cabinet, gagna la porte; et disparut. Je restai
» dans un état de confusion et d'anéantissement
» impossible à décrire. Au bout de quelques ins-
» tans, rassemblant toutes mes forces, je me
» hâtai de quitter ce lieu fatal; je sortis du châ-
» teau; j'allai errer dans les bois voisins, et là,

» je tâchai de me persuader que le découragement subit que je venois d'éprouver n'étoit » qu'une terreur panique : en effet, me disois-je, » elle m'a laissé parler jusqu'à la fin, sans m'interrompre ; elle ne m'a point montré ce courroux éclatant auquel je devois m'attendre : » quelle est donc la cause de l'insurmontable » effroi qui m'a saisi?..... Mais bientôt de nouvelles réflexions me firent sentir que les démonstrations de la colère la plus violente eussent été moins énergiques que cette insultante » sérénité. On peut apaiser la fureur même, » mais on ne peut rien sur le mépris uni au » sang-froid. Je me rappelai ce regard qui m'avoit terrassé, et qui exprimoit un si profond » dédain avec tout le calme d'une complète insensibilité. Je m'étois flatté, d'après toute » l'affection qu'elle m'avoit montrée, d'exciter » un grand trouble et une vive émotion ; je » n'avois pas prévu que toute cette amitié, que » j'avois mis tant d'art à lui inspirer, s'anéantiroit avec l'estime qui, dans les cœurs honnêtes, en est la seule base. De ce moment, je » n'eus qu'une foible espérance de la séduire : » malheur à elle, m'écriai-je, s'il m'est impossible de vaincre sa résistance ; car, si elle peut » toujours échapper à mes piéges, à mon amour,

» elle ne pourra du moins se soustraire à ma
» vengeance.

» Il fallut m'armer de courage, après la scène
» qui s'étoit passée entre nous, pour me ré-
» soudre à la revoir dans le salon, au milieu de
» quatre-vingts personnes. Même avant ce jour,
» ses regards si angéliques et si doux m'avoient
» toujours fait une impression singulière ;
» quoique j'y trouvasse du sentiment, leur cé-
» leste et constante sérénité m'intimidoit; main-
» tenant ils étoient devenus bien plus redou-
» tables pour moi : aussi, lorsque j'entrai dans
» le salon, je craignois mortellement de les voir
» se fixer sur moi. Je m'approchai d'elle, comme
» à l'ordinaire, mais avec le plus pénible bat-
» tement de cœur ; elle me regarda, et de la
» manière qui pouvoit me déplaire le plus, car
» ce fut avec une indifférence si naturelle, une
» simplicité si désespérante, qu'il étoit facile de
» connoître qu'elle s'étoit entièrement déta-
» chée de moi. Mon dépit, qui surpassa ma
» douleur, m'ôta tout embarras. Je voulois ab-
» solument lui reparler encore pour lui donner
» une explication hypocrite de ma passion, et
» pour achever de la convaincre que je n'avois
» jamais eu l'intention de la déclarer, et que,
» sans ses questions indiscrètes, j'aurois tou-

» jours gardé un vertueux silence. Je m'assis à » côté d'elle, et je remarquai qu'elle rangeoit » sa robe, pour qu'elle ne me touchât pas. Tous » les hommes étoient au billard, et même une » partie des femmes; celles qui restoient dans » le salon étoient insignifiantes, et ne faisoient » aucune attention à nous. J'avois médité un » discours; je me décidai à le prononcer en an- » glais, qu'Adeline entendoit parfaitement. Je » lui dis donc, dans cette langue, à peu près ce » qui suit : Songez que c'est vous qui m'avez » arraché l'aveu qui m'est échappé ce matin. » Pourquoi avez-vous interrogé un infortuné » dont vous connoissiez le secret, et qui s'étoit » voué au silence? Mes principes sont plus sé- » vères peut-être que les vôtres, et mes senti- » mens sont aussi purs; je n'ai jamais desiré » que l'union parfaite de nos âmes, et, dans » l'ardeur d'une passion insurmontable, jamais » la pensée d'une séduction criminelle ne s'est » offerte à mon imagination. Je ne desirois que » la possession de votre cœur, et sans y pré- » tendre, puisque depuis sept ans je me taisois. » Vous seule êtes coupable, et d'une manière » d'autant plus odieuse, que vous l'êtes de » sang-froid! Vous me devez du moins les con-

» solations d'une amitié compatissante..... me
» les refuserez-vous toujours?

» Pour toute réponse, Adeline se leva tran-
» quillement, et, sous le prétexte de demander
» un conseil sur son ouvrage, elle alla s'as-
» seoir auprès de Mad. de ***. Cette nouvelle
» marque de mépris acheva de m'irriter et de
» me transporter de colère. Je me fis un plaisir
» de la braver; je la suivis, en continuant de
» lui parler anglais. Mais aussitôt m'interrom-
» pant : Mon frère, me dit-elle (et elle appuya
» sur le mot *frère*), vous prononcez si mal l'an-
» glais, que je ne comprends rien à tout ce que
» vous me dites; comme M. de Berville sait
» mieux que vous cette langue, il faut attendre
» qu'il puisse être en tiers avec nous, parce qu'il
» nous servira d'interprète. Après avoir dit ces
» paroles, elle ne parla plus que de son ou-
» vrage, en s'adressant toujours à Mad. de ***.
» Cette espèce de moquerie si outrageante porta
» au comble ma rage intérieure, et d'autant
» plus, qu'Adeline, si obligeante, si ingénue,
» n'étoit nullement moqueuse, et que je ne lui
» avois jamais vu prendre le ton piquant de
» l'ironie. J'en conclus, avec raison, que l'ex-
» cès d'indignation et de mépris pouvoit seul la

» sortir ainsi de son caractère. J'avois beaucoup
» espéré de mon discours artificieux et de mes
» phrases sur l'*amour platonique*, langage im-
» posteur, qui séduit si souvent tant de femmes
» irréfléchies, mais qui étoit sans effet pour
» celle qui savoit qu'aux yeux de Dieu, on peut
» être adultère par les desirs seulement, par les
» pensées auxquelles on s'arrête, et par les re-
» gards. J'étois tellement hors de moi que, pour
» ne pas éclater, j'allois sortir du salon, lorsque
» je vis entrer mon frère; je frissonnai. Ade-
» line, en entendant la voix de son mari, jeta
» les yeux sur moi, et, voyant l'état où j'étois,
» elle en eut pitié; elle m'appela; je m'appro-
» chai d'elle en chancelant; elle se pencha vers
» moi, et me dit à l'oreille : Je vous donne ma
» parole que jamais rien de ce que vous m'avez
» dit ne sortira de ma bouche; je ne veux garder
» le souvenir que d'une seule chose : c'est que
» *Cléophas vous doit la vie*. Cette dernière
» phrase, prononcée naïvement, me fit tres-
» saillir. Adeline vouloit me parler d'une bonne
» action, et elle me rappeloit un crime! Je la
» quittai brusquement, sans lui répondre, et
» un instant après, je descendis dans les jar-
» dins, pour m'y livrer, sans contrainte, à toute
» l'amertume de mon désespoir. Eh! quoi,

» disois-je, serai-je éternellement dupe et vic-
» time de cette femme, si enivrante par ses
» charmes, sa douceur, sa naïveté, mais si im-
» périeuse et si terrible par l'ascendant incon-
» cevable que lui donne son caractère opiniâtre
» et flegmatique! Par quelle puissance incon-
» nue, parvient-elle toujours à me confondre
» et à déjouer mes projets les plus habilement
» conçus? Non! je n'aurai jamais la gloire de
» triompher de ses préjugés, mais surtout
» maintenant qu'une barrière insurmontable
» est placée entre nous par le mépris et par la
» haine!... Eh bien! désormais je ne songerai
« plus qu'à cultiver cette haine! Je lui ferai
» connoître par la terreur les tourmens de
» l'agitation! Je ne veux ni de son indifférence
» ni de sa pitié! Je porterai le trouble et une
» mortelle frayeur dans cette âme paisible et
» si fière! et c'est ainsi que, malgré ses scru-
» pules et ses dédains, je l'occuperai sans cesse
» de moi, et que je saurai l'associer à ma noire
» destinée!.... Je n'ai tenu que trop exacte-
» ment cette funeste résolution de l'amour et de
» l'orgueil au désespoir!...

» Durant tout le reste du voyage, Adeline ne
» daigna pas m'honorer d'un regard. Quand je
» lui parlois tout haut, elle me répondoit avec

» douceur et simplicité; mais en même temps » elle évitoit avec tant de soin de se trouver à » côté de moi, qu'il me fut impossible de pouvoir lui dire un seul mot en particulier. J'eus » l'air, pendant les six derniers jours, de n'en » plus chercher l'occasion; alors elle se tint » moins sur ses gardes, et, la surveille du jour » où nous retournâmes à Paris, je trouvai le » moyen de me placer à côté d'elle à souper. La » vieille duchesse de*** me fut encore utile ce » jour-là : elle alloit se mettre auprès d'Adeline, lorsque je me glissai furtivement entre » elles deux, en demandant gaiement la per» mission de *les séparer*. Adeline, n'osant re» pousser ouvertement un beau-frère, me laissa » prendre possession de cette place, que je » n'avois desirée que pour commencer ma ven» geance. Je ne fus occupé, pendant la moitié » du premier service, qu'à répondre aux ques» tions de la vieille duchesse, qui, ne voyant » guère mieux qu'elle n'entendoit, me deman» doit les noms de toutes les personnes placées » loin de nous, et surtout ceux des mets qui » n'étoient pas à sa portée. Lorsque cette *inté» ressante* conversation fut épuisée, je me re» tournai du côté d'Adeline, et je lui dis à voix » basse : Je n'ai souhaité vous parler que pour

» vous annoncer mes irrévocables desseins. Vous
» m'avez enivré, pendant plusieurs années, par
» les témoignages de la plus tendre affection;
» tout a dû vous montrer en moi une passion
» invincible, et vous avez vu que les efforts sur-
» naturels que j'ai faits pour la combattre ont
» pensé me coûter la vie; mais votre détestable
» orgueil desiroit un aveu positif, vous l'avez
» obtenu, et c'est pour me traiter avec le dernier
» mépris!... Dans ce moment, le voisin d'Ade-
» line lui parla, elle se retourna vers lui, et il
» s'établit entre eux un assez long entretien,
» pendant lequel je l'entendis rire plusieurs fois.
» Ce rire me causa une rage inexprimable, car
» il fut pour moi une intolérable insulte. Lors-
» qu'il me fut possible de reprendre mon dis-
» cours : J'aurois pu, lui dis-je, m'immoler
» pour vous; mais je ne veux point être la vic-
» time de votre barbare injustice. Vous étiez en
» droit de tout attendre de ma soumission et de
» mon attachement; maintenant vous devez tout
» craindre du ressentiment le mieux fondé et le
» plus implacable! Cette étrange menace ne lui
» causa pas la moindre émotion : tandis que je
» lui parlois, elle avoit les yeux baissés sur son
» assiette, et elle mangeoit tranquillement.
» Dans ce moment, elle m'inspira véritablement

» autant de haine que j'avois ressenti d'amour.
» Je cessai de lui adresser la parole, et ce fut
» ainsi que se termina cette soirée.

» Je savois très-bien que mon innocente belle-
» sœur ne m'avoit point *arraché l'aveu* de ma
» criminelle passion, et que son âme si pure
» n'avoit pu ni deviner ni prévoir ce sentiment
» incestueux; mais, en feignant cette erreur,
» j'avois voulu excuser à ses yeux l'insolente
» audace de ma déclaration, et en même temps
» autoriser l'énergie de mes ressentimens in-
» sensés. Forcé de rendre justice à ses principes,
» j'étois bien certain qu'elle ne se décideroit
» jamais à mettre la plus horrible désunion
» entre deux frères jusqu'alors si étroitement
» unis; que, par conséquent, elle ne révéleroit
» jamais cet odieux secret, et qu'elle se borneroit
» à m'ôter toute sa confiance et tout espoir.
» Enfin j'imaginai que sans doute les menaces
» ne l'intimidoient point, parce qu'elle croyoit
» que l'amour m'empêcheroit de les effectuer,
» mais qu'elle y croiroit lorsqu'elle en verroit
» quelques effets, et qu'alors j'obtiendrois peut-
» être de l'épouvante ce que son cœur me refu-
» soit, car ne voyant dans la vertu qu'un préju-
» gé aussi pénible qu'impérieux, je ne pouvois
» me persuader qu'il fût impossible de l'anéantir.

» En arrivant à Paris, je reçus de la province » une lettre qui, loin de m'affliger, m'affran- » chissoit d'une inquiétude qui me tourmen- » toit souvent malgré moi. Cette lettre m'an- » nonçoit que la petite Euphémie, cette mal- » heureuse enfant, dont Cléophas occupoit la » place, n'existoit plus; Rosine, la femme de » chambre à laquelle nous l'avions confiée, » Mad. de Terny et moi, et qui recevoit de nous » une pension, me mandoit que dans un voyage » qu'elle avoit été obligée de faire, cette enfant » étoit morte en route; cette nouvelle fit verser » beaucoup de larmes à Mad. de Terny; car elle » pensoit avec raison que la mort de cette infor- » tunée aggravoit encore notre crime, parce qu'il » étoit vraisemblable que, si on ne l'eût point » ravie à sa véritable mère, les soins de la ma- » ternité auroient pu lui conserver la vie; » Rosine qui, après avoir quitté sa maîtresse, » avoit changé de nom en s'établissant en pro- » vince, m'annonçoit encore qu'elle alloit se » marier, et qu'elle habiteroit désormais la ville » de Saint-Quentin, où son mari avoit sa famille. » Nous lui faisions une pension viagère que » nous continuâmes toujours, pour nous assurer » de sa parfaite discrétion, quoique la mort de » la petite fille fût, à cet égard, la meilleure

» sûreté. J'avois demandé, les deux années pré-
» cédentes, des congés, pour me dispenser d'aller
» à mon régiment; je fus obligé de m'y rendre
» au printemps de cette année, et je partis pour
» Bourges, où je passai cinq mois : le froid mé-
» pris que me montroit constamment Adeline
» depuis ma déclaration, avoit changé en ressen-
» timent et en fureur toute ma passion pour elle;
» je n'éprouvois plus en la voyant que les émo-
» tions de la haine, ou celles d'un amour fréné-
» tique et désespéré; le doux son de sa voix me
» déchiroit le cœur, l'expression de sa figure
» angélique me paroissoit de la fausseté, quand
» je me rappelois sa rigueur et le peu d'efforts
» qu'elle sembloit lui coûter, et je ne pouvois
» plus supporter sa piété si sincère, si soutenue,
» et qui m'inspiroit les plus extravagans mouve-
» mens de colère; c'étoit la barrière véritable-
» ment insurmontable qui nous séparoit; et,
» dans ma démence de haine et d'amour, je
» croyois la rendre moins redoutable, en m'ef-
» forçant de la mépriser et en m'enfonçant de
» plus en plus dans les abîmes de l'athéisme.

» Quand je revins de mon régiment, je m'étois
» tellement nourri d'idées et de projets sinistres,
» que la vue du bonheur et de l'intérieur de
» mon frère et d'Adeline dans leur famille, fit

» sur moi tout l'effet que peut produire sur les
» réprouvés la connoissance de la béatitude des
» esprits bienheureux. Tout le monde fut frappé
» du changement de mes manières avec ma
» belle-sœur, qui, toujours simple et calme,
» n'eut pas l'air d'y faire la moindre attention;
» mais au bout de quelques mois, mon frère
» m'en parla; je m'y attendois, et je m'étois pré-
» paré. Après m'être fait presser d'expliquer mes
» brusqueries, je dis enfin avec le ton de l'im-
» patience : Eh bien! c'est qu'en arrivant ici,
» on m'a conté une sotte histoire, dont je ne crois
» pas un mot, mais qui circule dans le monde,
» ce qui m'a donné de l'humeur. Mon frère
» voulut savoir quelle étoit cette histoire; je re-
» fusai positivement de le dire, en ajoutant :
» Quand la fausseté m'en sera parfaitement dé-
» montrée, je t'en instruirai. Je revis à dessein,
» en arrivant, un de mes anciens compagnons de
» parties de plaisir, qui alloit habituellement
» dans la mauvaise compagnie; il aimoit beau-
» coup à conter des histoires scandaleuses; et en
» même temps, craignant toujours de compro-
» mettre ceux de qui il les tenoit, il avoit la
» louable habitude de ne les jamais citer; lui
» connoissant ce bon caractère, je lui confiai,
» sous le sceau du secret, et comme une chose

» qui m'affligeoit beaucoup, que tout le monde » donnoit à Adeline le comte de Terny pour » amant, et que malheureusement j'étois à peu » près sûr de la vérité de cette intrigue. Quoi ! » s'écria mon ami, ce comte si dévot, si cagot?— » Vraiment oui, repris-je, ceux-là précisément » conviennent à une prude ; ces commerces mys- » tiques sont rarement soupçonnés. Mon ami, » comme je l'avois prévu, s'empressa d'aller ap- » prendre dans sa société (où les nouvelles de la » bonne compagnie parviennent tard) qu'il étoit » avéré que la marquise de Berville avoit pris pour » amant le comte de Terny, et que ce fait lui avoit » été confirmé par douze ou quinze personnes. » On fut enchanté de savoir que cette beauté si » fière, ce *collet monté*, cité sans cesse comme » le modèle de la perfection, se fût enfin *hu-* » *manisé*. On ne se lassa point de répéter cette » calomnie avec beaucoup d'embellissement : » elle arriva enfin dans le grand monde, où elle » fut d'abord repoussée, mais ensuite à peu-près » reçue, parce qu'elle fut racontée de toutes » parts.

» Il est digne d'observation que tous les maux » qui arrivent dans le monde, viennent presque » toujours des plus bas étages de la société, et » même ces grands bouleversemens qui étonnent

» l'univers, et qui, en général, commencent
» par des révoltes et des émeutes parmi le peu-
» ple; de même les histoires mensongères et
» scandaleuses, les calomnies atroces et dé-
» pourvues de toute vraisemblance sont com-
» munément débitées d'abord par des valets
» mécontens, dans des tavernes et des cabarets
» d'où elles passent dans les cafés, de-là dans
» la mauvaise compagnie composée de joueurs,
» de libertins, de femmes perdues qui re-
» cueillent avec transport tout ce qui peut
» noircir les personnes qui ont conservé une
» bonne réputation; des libelles consacrant ces
» noires inventions, et mille voix s'élevant à la
» fois pour les propager, elles parviennent en-
» fin dans les cercles du grand monde de la
» cour et de la ville, et là, quand elles ne
» persuadent pas entièrement, elles répandent
» au moins des préventions injustes et des soup-
» çons injurieux. J'avois prévu toutes ces choses,
» et cet essai de vengeance me procura la joie
» infernale d'avoir porté une atteinte funeste à
» la réputation de mon innocente belle-sœur.
» Ces bruits que j'avois répandus ne parvinrent
» point aux oreilles de mon frère, car, par une
» convention tacite, on n'instruit point un mari,
» totalement abusé, des égaremens vrais ou sup-

» posées de sa femme; les hommes les plus mé-
» chans ne se permettent que d'aggraver ses
» doutes, s'il en a, et s'il les communique.

» Cependant, ce que j'avois dit à mon frère
» l'inquiétoit un peu, car il comptoit sur moi
» comme sur lui-même; il laissa passer deux
» mois, ensuite il m'interrogea de nouveau et
» assez vivement : je lui répondis que ma con-
» fiance, sans réserve en lui, m'avoit fait parler
» imprudemment et trop tôt; que je n'avois
» encore aucune *certitude*, mais que je m'ex-
» pliquerois franchement dans six semaines. Ce
» dernier entretien augmenta son inquiétude;
» il voulut observer lui-même, chose à laquelle
» il étoit naturellement peu porté; je m'aperçus
» qu'il devenoit rêveur et qu'il examinoit ce
» qui se passoit autour de lui; alors j'affectai
» plus de sévérité que jamais avec ma belle-sœur
» et un ton glacial avec le comte de Terny;
» mon frère en conclut qu'on m'avoit donné
» quelques préventions contre une liaison qui
» lui avoit toujours paru si parfaitement inno-
» cente entre sa femme et un homme marié,
» d'une excellente réputation, et son ami; cette
» amitié entre le comte et mon frère passoit
» dans le monde pour être intime, et au fond
» ne l'étoit pas. Depuis long-temps, je m'étois

» emparé exclusivement de la confiance de mon
» frère; il n'en avoit une entière qu'en moi
» seul; il falloit, pour gagner son amitié, la
» cultiver avec un soin extrême, lui montrer
» un dévoûment sans bornes, une confiance
» sans réserve, et le besoin continuel de lui
» communiquer toutes ses pensées; il falloit
» encore lui plaire, l'intéresser et l'amuser
» dans ces entretiens particuliers multipliés à
» l'infini; il ne trouvoit rien de tout cela dans
» le comte qui, avec beaucoup d'esprit et d'ins-
» truction, étoit naturellement grave, distrait,
» incapable de petits soins, et presque unique-
» ment occupé de sa femme, de ses études et
» de ses affaires; ainsi ces deux amis s'estimoient
» mutuellement, mais rien ne les rendoit né-
» cessaires l'un à l'autre, et leur liaison étoit
» plutôt une union de convenance qu'une véri-
» table amitié.

» Les observations de mon frère, faites sans
» habitude en ce genre et avec précocupation,
» augmentèrent son malaise intérieur; lorsque
» les six semaines furent écoulées, il me de-
» manda l'explication promise, que je remis au
» surlendemain; en attendant je montrai une
» très-vive agitation, et le lendemain, à la pointe
» du jour, je partis en poste, en lui laissant un

» billet qu'il reçut à son réveil, et qui disoit
» seulement que je ne pouvois me résoudre
» encore à lui parler; que j'avois besoin de mé-
» diter et de recueillir mes pensées; que je re-
» viendrois sous peu de temps, et qu'en atten-
» dant, il m'adressât ses lettres à Inspruck, où
» j'allois directement me rendre. Ce billet et
» mon brusque départ transformèrent tous ses
» soupçons en une véritable jalousie, et d'au-
» tant plus qu'il m'avoit toujours vu le plus
» grand admirateur de la vertu de sa femme;
» car dans le temps où j'espérois la séduire, je
» mettois tous mes soins à exalter la haute opi-
» nion qu'il avoit alors de sa conduite et de ses
» principes; j'entretins l'état cruel où étoit son
» âme par des lettres perfides remplies de mi-
» santrophie et de déclamations contre les femmes
» en général, et surtout contre le mariage. Je
» parcourus quelques parties de l'Allemagne,
» que je ne connoissois pas, et particulièrement
» le Tyrol. Mon frère, toujours fort inquiet et
» devenu très-malheureux, ne put supporter
» plus long-temps cette situation, et, voulant
» s'éclaircir avant mon retour, il se décida à
» faire une demi-confidence au président de***,
» un de ses amis, qui, allant beaucoup dans le
» monde, pourroit lui dire quelle étoit l'espèce

» *d'histoire* qu'on y faisoit circuler sur sa
» femme. Le président étoit un de ces gens
» qui se sont fait un principe de ne jamais
» commencer une méchanceté, mais qui, lors-
» qu'elle est ébauchée, trouvent un grand plaisir
» à la completter; mon frère lui parla donc de
» l'histoire que l'on débitoit; le président lui
» avoua que l'on croyoit généralement dans le
» monde, que la marquise de Berville et le
» comte de Terny avoient l'un pour l'autre,
» depuis long-temps, une grande passion; que
» Mad. de Terny, qui l'avoit découvert par une
» lettre interceptée, en étoit devenue la confi-
» dente, afin de gagner et même d'enchaîner
» l'amitié de ma belle-sœur et de se rétablir
» dans le monde, qu'ainsi elle avoit eu un
» grand intérêt à garder le secret, mais que les
» propos d'une femme de chambre, impru-
» demment renvoyée, avoient tout-à-coup dé-
» voilé ce mystère. Mon frère se rappella qu'en
» effet la femme de chambre, favorite d'Ade-
» line, étoit sortie de la maison pendant son
» séjour dans les pays étrangers, et les cou-
» ches d'Adeline, mais il ne pût se persuader
» que l'intrigue datât d'aussi loin. Le président,
» sans l'affirmer, disoit-il, protesta qu'on le
» disoit ainsi dans le monde; qu'on assuroit que

» cette passion avoit commencé dès-lors; qu'on » ne l'avoit pas su plus tôt, parce que la femme » de chambre s'étoit retirée en province, mais » que, dans un voyage fait à Paris, elle avoit tout » révélé. Mon frère, la mort dans le cœur, » dit néanmoins au président qu'il ne croyoit pas » un mot de cette fable calomnieuse; mais le » coup étoit porté, et, de ce moment, il ne » vit plus dans Adeline qu'une femme hypo- » crite et parjure qui le trompoit depuis dix ans. » Je le trouvai dans cette disposition quand je » revins à Paris; sa conversation avec le prési- » dent, me dispensa de lui apprendre ce que » j'avois inventé en grande partie; et lorsqu'il » me confia tout ce qu'on lui avoit dit, j'ad- » mirai le hasard qui rappeloit, au bout de » tant d'années, la retraite de cette femme de » chambre (dont le motif étoit si mal connu), » et qui faisoit servir cet incident à rendre plus » suspecte la conduite irréprochable d'Adeline. » Je pris occasion de cette circonstance pour » blasphêmer intérieurement contre la Provi- » dence divine. Ah ! l'impie la méconnoît, » parce qu'elle est impénétrable dans ses des- » seins! mais tandis que je la niois avec toute » l'effronterie de l'athéisme, Adeline s'y con- » fioit avec toute la ferveur et la résignation de

» la piété, et Dieu, qui veilloit sur elle, lui pré-
» paroit un triomphe éclatant. J'exhortai mon
» frère à dissimuler jusqu'à ce qu'il eût acquis
» des preuves certaines; je me chargeai du soin
» de les découvrir, en lui promettant solennel-
» lement de chercher à retrouver les traces de
» cette femme de chambre qui pouvoit nous
» donner de si grandes lumières. Il me trouva
» tant de zèle pour son honneur, tant d'atta-
» chement pour lui, que son affection pour moi
» en redoubla. Cependant Adeline avoit trop
» d'esprit et de pénétration pour ne pas s'aper-
» cevoir du trouble et du refroidissement de son
» mari; mais cette agitation s'étant manifestée
» surtout pendant que j'étois dans le Tyrol, et
» le président, qui n'avoit jamais aimé Adeline,
» s'étant vanté de son entretien avec mon frère,
» tout lui fut attribué et je ne fus soupçonné de
» rien. Plusieurs rapports apprirent confusé-
» ment à Adeline qu'on l'accusoit, sinon d'une
» intrigue coupable, au moins d'un sentiment
» illégitime pour le comte de Terny. Cette ac-
» cusation lui parut si absurde et si ridicule
» qu'elle ne changea rien à sa conduite avec le
» comte, mais elle demanda à son mari une
» explication; il la refusa sèchement d'un ton
» positif; il lui fut impossible de l'obtenir dans

» aucun moment. Je fis encore quelques tenta-
» tives auprès d'elle, je reprenois de l'espoir, et
» j'étois encouragé, en la voyant humiliée et déjà
» un peu déchue de cette haute considération dont
» elle avoit joui dans la société. Comme j'avois mis
» un très-long intervalle dans mes poursuites à
» cet égard, elle crut que j'avois pris mon parti;
» sans me rendre sa confiance, elle ne cher-
» choit plus à m'éviter; je trouvai donc le moyen
» d'avoir avec elle tête-à-tête une assez longue
» conversation; je lui dis tout ce que l'amour
» peut inspirer de véhément, de passionné, de
» menaçant; Adeline conserva toujours, en
» m'écoutant, son imperturbable tranquillité;
» ensuite pour la première fois, elle me répon-
» dit : Vos sentimens, me dit-elle, votre faus-
» seté, votre perversité, me font horreur! j'ab-
» horre et je méprise également votre conduite,
» vos discours et votre caractère; je vous plains
» d'être parvenu à cet inconcevable degré de
» corruption; je vous pardonne des menaces
» qui ne peuvent exciter en moi que le dédain
» le plus profond, mais je vous défends de re-
» nouveler jamais cet exécrable entretien. En
» prononçant ces mots avec cette autorité ma-
» jestueuse que donne la vertu, elle se leva, et

» sans précipiter sa marche et sans me regar-
» der, elle sortit du salon; j'avois déjà souvent
» ressenti de violens mouvemens de colère et de
» fureur, mais celui que j'éprouvai dans cet
» instant les surpassa tous; il ne resta plus dans
» mon âme qu'un desir forcené de vengeance:
» Quoi ? me disois-je, voilà tout ce que j'ai
» constamment recueilli de tant de soins, de
» persévérance, d'artifices et de profondes dis-
» simulations! elle m'a long-temps déjoué, dé-
» concerté, sans le vouloir, seulement par cet
» incompréhensible empire que la nature lui
» a donné sur moi! et lorsque j'ai osé lui dé-
» clarer mes sentimens, je n'ai excité en elle ni
» trouble, ni crainte, ni pitié; rien n'a pu la
» sortir de son insultante tranquillité; moi qui
» ai séduit ou désespéré tant de femmes, je n'ai
» pu obtenir de celle-ci que les marques
» d'un insouciant oubli ou d'une dédaigneuse
» indignation! elle ne me fait même pas l'hon-
» neur de me redouter ou de me haïr!.... Non,
» je ne puis supporter cet opprobre et des hu-
» miliations si multipliées..... Je suis *abject*, je
» suis *exécrable* à ses yeux!.... Ah! je saurai
» à mon tour rabaisser cet orgueil jusqu'ici in-
» domptable! je lui ferai connoître une partie

» des tourmens qu'elle m'a fait souffrir ; je ne » desire plus que sa haine, et cette ambition du » moins ne sera pas déçue !....

» Possédé de cette idée, j'allai chercher dans » la province cette ancienne femme de chambre » d'Adeline, que je voulois rendre complice » des nouveaux crimes que je méditois : toutes » mes recherches furent inutiles; elle avoit quitté » son premier établissement en emmenant la » jeune Euphémie qui, m'avoit-elle mandé, » étoit morte en route; personne ne savoit le » nom du lieu qu'elle habitoit : tout ce que j'ap- » pris de nouveau, fut qu'elle avoit épousé un » musicien, dont le nom allemand me fut dit si » diversement et si mal, que je ne pus même le » retenir. Je me bornai, en attendant mieux, » à entretenir mon frère dans sa jalousie et à » l'exhorter à la patience, en l'assurant que » j'avois des moyens certains de tout découvrir. » Je cherchai vainement, par de nouvelles in- » trigues mystérieuses, à me distraire de la pas- » sion, de la haine et des remords involontaires » qui bouleversoient mon âme : je me conso- » lois quelquefois en voyant qu'au moins j'étois » parvenu à répandre un nuage de tristesse dans » l'intérieur de la famille; ma belle-sœur étoit » toujours calme, mais on découvroit en elle un

» fond de mélancolie, et Mlle de Linanges étoit
» devenue rêveuse : je souffrois moi-même du
» mal que je causois; je ne m'ennuyois point dans
» notre intérieur, car l'activité dévorante de la
» malveillance et d'un ressentiment implacable,
» préserve de l'ennui ; mais la curiosité, qui par-
» fois ranimoit la physionomie de Mlle de Linan-
» ges, m'inquiétoit; l'air sombre de mon frère le
» faisoit paroître stupide et ridicule à mes yeux ;
» ses entretiens me fatiguoient; et l'idée qu'Ade-
» line me méprisoit et me bravoit, me rendoit
» sa présence insupportable. Je voyois arriver
» avec plaisir le moment de partir pour mon ré-
» giment; car je ne demandois plus de congés, je
» ne trouvois là que des gens qui ne me connois-
» soient point, et c'est toujours un bonheur pour
» l'être corrompu qui est forcé de vivre habituel-
» lement avec des personnes qui ont dévoilé le
» fond de son caractère, ou qui se défient de
» lui. Après deux ans écoulés dans cet état de
» perplexité et d'angoisses, un événement très-
» imprévu réalisa toutes mes espérances de ven-
» geance.

» Sur la fin du carême, les papiers publics
» annoncèrent, comme une espèce de prodige,
» le début d'une jeune artiste dans sa treizième
» année, et nommée Idalie, qui devoit chanter

» incessamment au consert spirituel : comme on
» vantoit en même temps sa miraculeuse beauté,
» j'eus la curiosité de la voir et de l'entendre :
» j'allai à ce concert ; et lorsque la jeune Ida-
» lie parut, je trouvai qu'on n'avoit rien exa-
» géré : elle chanta, et les premiers sons de sa voix
» me firent tressaillir : je croyois entendre ma belle-
» sœur ! .... Alors je la regardai avec beaucoup
» d'attention ; et quoiqu'elle n'eût pas une res-
» semblance marquée avec Adeline, on trouvoit
» néanmoins quelques rapports entre ces deux
» beaux visages, et surtout dans les mouvemens
» de leurs physionomies..... Mille idées confuses
» vinrent en foule s'offrir à mon imagination : je
» devinai à peu près la vérité ; et voulant en ac-
» quérir la certitude, je quittai la salle pour
» aller épier la sortie d'Idalie, qui me fut
» annoncée par les applaudissemens redoublés
» et pleins d'enthousiasme qui firent retentir la
» salle, lorsqu'elle fit ses révérences d'adieux.
» Je me précipitai vers le haut de l'escalier avec
» beaucoup d'autres personnes, qui vouloient
» la voir de près ; elle passa à côté de moi ; elle
» étoit conduite par une femme que je ne con-
» noissois pas : mes voisins me dirent que ce
» n'étoit pas sa mère ; que cette dernière s'appe-
» loit Mad. Clavel, et qu'en deuil de son mari,

» elle ne se montroit point en public. Je suivis
» Idalie jusqu'à la voiture, où elle monta avec
» sa compagne, et je chargeai mon coureur d'es-
» corter ce fiacre jusqu'à leur maison. De cette
» manière, bien informé de leur adresse, je me
» transportai le lendemain matin à leur loge-
» ment; je montai trois étages, ensuite je sonnai,
» une servante accourut; après s'être informée
» de mon nom, que je me gardai bien de dire,
» elle me pria d'attendre un moment, et elle alla
» savoir si sa maîtresse vouloit recevoir *M. Du-
» tillet*; au bout de quelques minutes, elle re-
» vint, et je fus introduit sous ce faux nom : à
» peine eus-je jeté les yeux sur la prétendue
» Mad. de Clavel, que je reconnus à l'instant
» Rosine, la femme de chambre, ma complice;
» ma vue l'épouvanta, mais je la rassurai, en lui
» représentant que mon propre intérêt lui garan-
» tissoit la sûreté du secret; et qu'ayant eu des
» soupçons sur la réalité de la mort d'Euphémie
» (qu'elle appeloit Idalie), le seul motif de ma
» visite étoit de lui faire sentir l'importance d'un
» tel mystère. Elle me répondit que tout ce
» qu'elle avoit fait, tendoit surtout à le rendre
» impénétrable; j'en convins, et nous entrâmes
» amicalement en conversation. Elle me conta
» que le musicien, son mari, qui au vrai étoit

» Allemand, et qui s'appeloit Scalken, avoit fait
» de grandes spéculations sur les dispositions
» musicales de la jeune Euphémie; qu'il l'avoit
» fait consentir à quitter la ville où elle étoit éta-
» blie, à changer son nom, afin de pouvoir,
» dans quelques années, la produire à Paris
» comme chanteuse, sans y être reconnue par
» ceux qui la lui avoient confiée, qui peut-être
» ne voudroient pas qu'elle prît l'état d'artiste;
» elle ajouta que son mari étoit mort deux mois
» avant l'époque qu'il avoit fixée pour aller s'é-
» tablir à Paris, et qu'alors elle s'étoit décidée à
» réaliser le projet de mettre à profit les talens
» d'Idalie (c'étoit, comme je l'ai dit, le nouveau
» nom qu'on lui avoit donné à l'âge de sept ans).
» Après ce récit, je pris un ton plus sévère pour
» déclarer à Rosine que je savois qu'on devoit
» faire débuter Idalie à l'Opéra; que je ne le
» souffrirois point, et que je voulois la reprendre
» pour la faire élever convenablement dans un
» couvent. A ces mots, Rosine se récria avec vé-
» hémence; je la fis taire en la menaçant d'une
» lettre de cachet, et en lui promettant une somme
» d'argent comptant, et de doubler sa pension,
» à condition qu'elle iroit vivre dans une pro-
» vince éloignée: elle pleura, se radoucit et con-
» sentit à tout. Enfin, j'exigeai un écrit de Ro-

» sine, de sa main et signé par elle, par lequel
» elle reconnoissoit que j'avois sur Idalie (nommée
» dans sa première enfance Euphémie) tous les
» droits de tuteur et de protecteur; qu'elle
» n'en avoit aucuns, et qu'elle n'étoit ni sa mère
» ni sa parente.

» Je lui donnai cent louis, et elle écrivit, sous
» mes yeux, cette déclaration; je lui permis de
» faire chanter encore une fois Idalie au concert
» spirituel, et il fut convenu qu'elle la remet-
» troit entre mes mains, le lendemain du con-
» cert. Ensuite je voulus voir de près Idalie, on
» la fit appeler, elle vint aussitôt. Malgré le
» desir que j'avois de l'examiner à mon aise, sa
» vue me causa d'abord un peu d'émotion, car
» la haine que j'avois pour Adeline étoit un
» sentiment indéfinissable qui s'unissoit sans
» cesse aux impressions et à tout le trouble que
» l'amour peut causer. En regardant attentive-
» ment Euphémie, je fus beaucoup moins frap-
» pé de sa ressemblance avec Adeline; on lui
» avoit déjà donné tous les artifices de la co-
» quetterie bourgeoise; elle n'avoit aucune in-
» génuité; son regard, loin de peindre l'inno-
» cence, n'exprimoit que l'assurance et le desir
» de plaire; il étoit si différent de celui d'Ade-
» line que leurs yeux, quoiqu'à peu près sem-

» blables par la forme et par la couleur, ne se
» ressembloient nullement ! il y avoit déjà dans
» le maintien d'Euphémie quelque chose de li-
» bre, de hardi, qui lui ôtoit toute la grâce de
» l'adolescence, d'ailleurs son langage étoit vul-
» gaire et souvent même ignoble; elle affectoit
» une gaîté qui manquoit également de bon
» goût, de charme et de naturel; elle étoit en
» effet d'une beauté régulière, éblouissante et
» parfaite, mais on découvroit facilement en
» elle tous les germes de la corruption; je ne
» pouvois m'empêcher de la comparer à Adeline,
» et elle me déplut. Je n'avois gagné à la pas-
» sion malheureuse qui me dévoroit que de
» trouver un attrait irrésistible à tout ce qui an-
» nonçoit l'innocence et la vertu; j'avois beau
» me révolter contre cette impression qui n'étoit,
» à mes yeux, qu'une bizarrerie, une longue
» contemplation de l'objet que j'avois placé
» au-dessus de toutes les personnes de son sexe,
» rendoit sur ce point tous mes efforts inutiles;
» je haïssois la vertu qui combattoit tous mes
» penchans, mais j'adorois son image. Je n'en
» poursuivis pas moins mon affreux projet de
» vengeance; je quittai Rosine, en lui promet-
» tant de nouveaux bienfaits, si elle suivoit tou-
» jours exactement mes conseils; elle y trouvoit

» son intérêt, puisque cet arrangement assuroit
» à jamais l'aisance et la tranquillité du reste de
» sa vie, et que d'ailleurs elle craignoit mortel-
» lement mon caractère, mes menaces et mes
» ressentimens. Nous nous séparâmes, après
» avoir passé trois heures ensemble. J'appris
» avec étonnement, et par hasard, dans cette
» longue conversation, qu'Idalie chanteroit, à
» son prochain concert, *l'hymne du Pélerin.*
» Je demandai à Rosine comment elle avoit pu
» se procurer ce morceau de musique, qui n'a-
» voit jamais été gravé? elle me répondit que,
» chargée jadis de toute la musique d'Adeline,
» elle avoit mis dans une armoire, qui tenoit
» beaucoup d'autres choses, plusieurs copies de
» cet hymne, et qu'en s'en allant, elle en avoit
» emporté une par mégarde, et que depuis le
» musicien qui avoit donné des leçons à Idalie,
» ayant admiré cette espèce d'*oratorio*, l'avoit
» fait chanter à Idalie, en disant que rien ne
» convenoit mieux à sa belle voix. Je me promis
» intérieurement de profiter de cette singulière
» circonstance; je fis engager ma belle-sœur
» à aller au concert d'Idalie: elle loua une lo-
» ge, et s'y rendit avec une de ses amies; nous y
» allâmes aussi mon frère et moi, mais dans une
» autre loge placée en face de celle d'Adeline. Les

» spectateurs en apercevant la jeune Idalie, » l'applaudirent avec des transports unanimes, » et mon frère fit une exclamation de surprise » lorsqu'il l'entendit commencer l'*hymne du* » *Pelerin;* j'affectai de mon côté le plus grand » étonnement, et quand elle eut fini, je dis à » mon frère que j'allois sur-le-champ savoir d'elle » comment elle avoit pu se procurer cette espèce » d'*oratorio*. Je sortis de la loge et je volai dans » l'orchestre; j'interrogeai Idalie qui me répon- » dit, comme je l'avois prévu, qu'elle chantoit » ce morceau de musique depuis sa première » enfance. Je retournai auprès de mon frère, » qui ne pouvoit concevoir cet incident; j'éclair- » cirai ce mystère, lui dis-je, car il me rappelle » d'étranges idées et m'en fait naître beaucoup » d'autres; je crois que nous allons découvrir un » épouvantable secret; je saurai à quoi m'en » tenir, sous deux jours, et sur-le-champ je vous » instruirai de tout. Ce fut ainsi que je préparai » la plus horrible calomnie que la haine et la » vengeance aient jamais inventée!

» Dès le soir même, je trouvai le moyen de » dire tout bas à Adeline que j'avois la plus im- » portante révélation à lui faire, que je lui de- » mandois, pour le lendemain matin, un en- » tretien particulier d'un quart d'heure; je me

» pressai d'ajouter que ce secret, que je ne pou-
» vois confier qu'à elle, ne se rapportoit qu'à
» Cléophas. Ce mot fut tout-puissant; le rendez-
» vous fut aussitôt donné pour les dix heures
» du matin. On pense bien que je fus exact à
» m'y rendre. Je la trouvai seule, et, pour la
» première fois, je remarquai en elle du trouble
» et de l'agitation. De quoi s'agit-il, me dit-elle
» vivement, aussitôt qu'elle m'aperçut? — Du
» plus important de tous les secrets, repondis-je,
» d'un secret auquel l'existence entière de Cléo-
» phas est attachée; mais j'exposerois la mienne
» en vous le révélant : il me faut la sûreté par-
» faite d'une inviolable discrétion. — Pourvu
» que ces sûretés ne soient pas déshonorantes,
» je les donnerai toutes. Elle prononça ces pa-
» roles avec tant de fermeté, qu'il étoit facile
» de connoître que la curiosité maternelle et
» l'intérêt même le plus pressant de Cléophas
» ne lui feroient rien faire contre son devoir.
» — C'est le repentir, lui dis-je, qui va vous
» parler : un tel sentiment ne peut rien exiger
» de honteux ou de criminel. Cette phrase aug-
» menta la mortelle inquiétude d'Adeline; elle
» leva les yeux au Ciel, et, après un moment de
» réflexion : Pourrez-vous, dit-elle, me donner
» des preuves irrécusables de tout ce que vous

» allez me découvrir? — Oui, et les preuves les
» plus évidentes et les plus formelles. — Et
» quand je saurai cet important, ce redoutable
» secret, pourrai-je être utile à Cléophas? —
» Oui, éminemment utile, et à un autre objet
» digne de tout votre attachement. (Elle ima-
» gina que je désignois son mari). — Eh bien!
» répliqua-t-elle, quelles sûretés demandez-
» vous?.... — A ces mots, je tirai de ma poche
» un livre d'évangile. Mettez-vous à genoux, lui
» dis-je, et jurez-moi, la main étendue sur ce
» livre sacré, que vous ne communiquerez à
» qui que ce soit au monde, sans aucune excep-
» tion, le secret important et terrible que je
» vais vous confier. Cette proposition parut
» d'abord l'épouvanter; elle fit quelques objec-
» tions, que j'interrompis en me levant et en
» disant : *Adieu!* Aussitôt elle s'élança pour
» me retenir, et je fus à la fois attendri et bou-
» leversé, en sentant cette main si pure me saisir
» le bras pour m'empêcher de m'éloigner!.....
» Songez, repris-je, que, si vous ne profitez
» pas de cet instant de repentir et de remords,
» vous ne le retrouverez jamais. Elle me de-
» manda, les mains jointes, un délai d'un jour
» pour faire ses réflexions. Je compris que,
» n'ayant point encore prononcé de serment,

» elle vouloit consulter sa tante; je fus inflexible,
» et je répondis seulement : *A présent ou jamais!* Emportée par le plus tendre sentiment
» de son cœur, par sa vive affection pour l'enfant qu'elle croyoit le sien, Adeline tombe à
» genoux. Je lui présente le livre ouvert des
» évangiles, j'exige qu'elle appuie sur les pages
» sa main déployée et tremblante; et, lui dictant le serment le plus fort et le plus énergique, je lui en fais répéter distinctement
» toutes les paroles. Cela fait, je l'oblige à écrire
» de sa main le même serment et à le signer. Je
» m'empare de ce papier, que je mis sur-le-champ dans mon portefeuille et dans ma
» poche. O mon Dieu! s'écria Adeline, en se
» jetant dans un fauteuil, que vais-je apprendre!
» Ses pleurs lui coupèrent la parole. Je ne les
» vis pas couler sans émotion, et je fus tenté de
» l'instruire de tout, seulement pour l'éclairer
» et non pour la perdre. Tout à coup je me
» précipitai à ses pieds; elle s'effraya, voulut
» fuir; je la retins en m'écriant : C'est le remords qui me conduit à vos genoux! ne me
» repoussez point, écoutez-moi, pardonnez-moi!... Je parlois dans cet instant avec sincérité; mon visage étoit couvert de larmes :
» j'étois si transporté, si heureux, de me trou-

» ver à ses pieds sans lui causer de colère ! car sa
» douce physionomie n'exprimoit que l'inquié-
» tude et l'attendrissement. Parlez, dit-elle,
» parlez, et soyez sûr d'obtenir le pardon que
» vous demandez. — Hélas! je vais vous percer
» le cœur ! — Ah! que vous m'alarmez ! Dans
» ce moment, nous entendîmes du bruit; je me
» relevai précipitamment, et je l'engageai à
» passer sur une terrasse, sur laquelle donnoit
» son appartement, et dont la porte étoit ou-
» verte; elle y consentit. Ce mystère et cet air
» d'intelligence entre nous me causoient un ra-
» vissement inexprimable. Un valet de chambre
» vint annoncer M. de Linanges, son père. J'ai
» déjà dit qu'il avoit la vue très-basse; ainsi il ne
» remarqua ni le trouble d'Adeline ni le mien.
» Je fis quelques pas pour sortir; Adeline
» courut après moi, en me disant à voix basse :
» Revenez ce soir à sept heures. Elle savoit que
» son mari et Mlle de Linanges étoient engagés
» pour toute la soirée. J'étois hors de moi, en
» l'entendant me donner mystérieusement un
» rendez-vous. Je ne songeois point au motif de
» cette singularité; et cette voix, jusqu'alors si
» sévère, qui me rappeloit pour m'inviter tout
» bas à revenir, produisoit sur mes sens et sur
» mon imagination un effet inconcevable et vé-

» ritablement magique. En la quittant, j'allai
» m'enfermer dans mon cabinet. Je ne pouvois
» plus démêler mes sentimens de mes impres-
» sions ; je ne savois plus si je la haïssois mortel-
» lement, ou si je l'adorois encore ; si je voulois
» me venger, la perdre, ou si j'avois le fol es-
» poir de gagner son cœur ou seulement d'usur-
» per sa confiance, et de ne la tromper que pour
» conquérir son estime ou du moins sa plus tendre
» compassion. Il falloit, pour cela, composer un
» roman avec un fond de vérité, puisque j'avois
» annoncé que le destin de Cléophas dépendoit
» de ce que j'allois révéler ; mais il falloit aussi
» me donner un rôle intéressant, et j'inventai
» successivement à cet égard mille fictions ro-
» manesques. La journée s'écoula dans ces rê-
» veries extravagantes.

» A l'heure indiquée, ma voiture entroit sous
» la voûte de l'hôtel de Berville. Je m'élance sur
» l'escalier ; un valet de chambre me guettoit,
» et passe devant moi pour m'introduire. J'entre
» dans l'appartement ; je croyois trouver Ade-
» line, comme le matin, dans le salon ; elle n'y
» étoit point. Nous traversons cette longue pièce
» et ensuite un petit antichambre et un cor-
» ridor de dégagement, où je n'avois jamais
» passé. Tout ce mystère augmentoit tellement

» ma violente palpitation de cœur, que j'en per-
» dois la respiration ; j'entrevoyois confusément
» que toutes ces marques d'une confiance intime
» m'annonçoient qu'elle alloit remettre son sort
» entre mes mains ; mon orgueil s'exaltoit avec
» mes espérances. Cette femme si pure, si pru-
» dente, me disois-je, connoît ma passion, et
» j'ai pu l'amener à me donner un rendez-vous
» secret et tête à tête ! Ah ! pour cette fois, je
» saurai profiter d'une occasion qui ne se re-
» trouvera plus ! Oui, soit de gré, soit de force...
» Telles étoient mes pensées, lorsque nous ar-
» rivâmes à une petite porte fermée. Mon guide
» tire la clef de sa poche, frappe doucement,
» et mon trouble augmente en entendant mar-
» cher légèrement, et en reconnoissant le pas
» d'Adeline ; c'étoit elle en effet. Le valet de
» chambre ouvre la porte et la referme sur
» nous. J'avance, je regarde où je suis ; cet ap-
» partement m'étoit inconnu : c'étoit son *ora-*
» *toire.* Je me rappelle aussitôt son jardin de
» Fontenay : mon imagination, non-seulement
» refroidie, mais glacée, ne me représente plus
» que des scènes d'humiliation. Vous m'avez
» annoncé, dit Adeline, que votre confidence
» me *perceroit le cœur ;* pour vous entendre avec
» courage, j'ai voulu vous recevoir ici, où tout

» me rappellera et m'offrira de sublimes conso-
» lations. En disant ces paroles, elle me tourna
» le dos pour se mettre à genoux sur un prie-
» dieu, placé au-dessous d'un beau tableau re-
» présentant une descente de croix. Tandis que
» cet ange prioit, toutes les fureurs et tous les
» tourmens de l'enfer entroient à la fois dans
» mon cœur! Je vis qu'Adeline seule, sans
» conseils, sans artifice, et dans la situation la
» plus importante et la plus critique de sa vie,
» étoit cependant invinciblement armée contre
» toute séduction et toute foiblesse. Je ne son-
» geai plus qu'à me venger, et je n'y pouvois
» mieux parvenir qu'en lui dévoilant l'affreuse
» vérité. Ainsi je me décidai à renoncer à tous
» les romans remplis de mensonges que j'avois
» préparés; et quand ma stupeur un peu dissi-
» pée me permit de prendre la parole : Vous
» allez tout savoir! lui dis-je d'une voix terrible,
» frémissez! vous allez me connoître! Dès ma
» première jeunesse, affranchi de tous les pré-
» jugés qui vous tyrannisent, je n'ai vu dans la
» formation de l'univers qu'un jeu fantasque du
» hasard; dans la vie, qu'un seul but : le bon-
» heur; dans la mort et dans l'éternité, que le
» néant. — Insensé! interrompit Adeline sans
» se retourner, instruisez-moi, vengez-vous,

» mais sans blasphêmer ! Ces paroles redoublè-
» rent ma rage intérieure. J'ai eu, pour vous,
» lui dis-je, une passion insurmontable, tant
» que j'ai pu conserver une ombre d'espérance;
» maintenant je n'ai plus d'intérêt à vous rien
» cacher. Sachez donc que cette jeune et belle
» Idalie qui va débuter à l'Opéra est votre fille!
» — Quelle extravagante et méprisable impos-
» ture! — C'est une vérité dont je vous donnerai
» toutes les preuves : Cléophas n'est pas votre
» fils, il est le mien! Il naquit en même temps
» que votre fille; pour lui assurer un sort, je
» l'ai changé contre elle, en corrompant votre
» femme de chambre. Pour me débarrasser de
» la surveillance de votre père, je lui donnai un
» breuvage, qui auroit pu l'empoisonner, mais
» qui ne fit que le plonger dans un sommeil lé-
» thargique. O mon Dieu! s'écria l'infortunée
» Adeline, en joignant les mains et les élevant
» vers le Ciel. Après cette exclamation, elle
» laissa retomber sa tête sur son sein, et resta
» immobile et muette.

» Dans le récit succinct que je venois de faire,
» loin de songer à excuser ma conduite, j'avois
» trouvé une espèce de satisfaction à me repré-
» senter aussi criminel que je l'étois en effet. Je
» ne voulois plus que l'effrayer; mais je ne dé-

» voilai point le secret de Mad. de Terny, parce
» que cette discrétion étoit nécessaire à mes
» propres intérêts. Il ne fut point question
» d'elle. Après quelques instans d'un profond
» silence, Adeline, toujours à genoux, repre-
» nant la parole : Vous m'avez annoncé, dit-elle,
» des preuves positives, et vous ne m'en donnez
» point de telles. Vous les aurez dans un ins-
» tant, répondis-je; mais je ne veux point qu'elles
» puissent vous servir à dévoiler même indi-
» rectement ce mystère. Sachez donc que toutes
» mes précautions sont prises à cet égard, et
» que, si vous révéliez ce secret, vous me ren-
» driez capable de tout. Dans mon désespoir, je
» n'hésiterois pas à m'affranchir de la vie; mais
» j'entraînerois avec moi dans la tombe votre
» mari et l'enfant malheureux qui vous est si
» cher, et dont vous bouleverseriez la destinée.
» A ces paroles dictées par la rage, je vis le corps
» d'Adeline chanceler. Juste Ciel! s'écria-t-elle,
» se peut-il qu'un enfant si bon, si sensible, soit
» le fils d'un tel monstre! En prononçant ces
» mots d'une voix affoiblie, Adeline laissa tom-
» ber sa tête et ses bras sur le prie-dieu. Je pen-
» sai avec raison qu'elle perdoit connoissance.
» Elle venoit de m'appeler un *monstre* : cette
» épithète, si extraordinaire dans sa bouche,

» exalta jusqu'à la démence la fureur dont » j'étois déjà possédé. Je voulus profiter de cet » évanouissement pour compléter ma ven» geance par le plus infâme attentat; je m'élan» çai vers elle pour l'arracher du prie-dieu : elle » étoit en effet évanouie; mais, en voulant l'en» lever, je sentis une forte résistance, et au » même instant j'entendis le bruit éclatant d'une » sonnette. L'esprit infernal me poussoit au » crime, et l'esprit saint, protecteur de la vertu, » l'avoit inspirée! Un cordon de sonnette, ca» ché par un cadre de tableau, étoit posé vis à » vis du prie-dieu, et elle l'avoit attaché à sa » ceinture; je me hâtai de le dénouer. Dans ce » moment, la porte s'ouvrit, et le valet de » chambre parut. Quoique je fusse éperdu, » hors de moi, j'avois contracté une telle habi» tude de dissimulation, que j'eus la présence » d'esprit de dire à ce domestique que j'avois » sonné pour avertir que sa maîtresse se trouvoit » mal. Il m'invita à sonner de nouveau pour ap» peler ses femmes. On accourut, et on s'em» pressa de la secourir. Pendant ce temps, je » restai pétrifié, et en la regardant fixement; » elle rouvrit les yeux, et frémit en m'aperce» vant. Je vis alors qu'elle avoit repris toute sa » connoissance. Je m'approchai d'elle, je tirai

» de ma poche le billet signé de Rosine, dans
» lequel cette femme, en ne me désignant que
» sous un nom supposé, s'engageoit à me re-
» mettre Idalie. Vous connoissez parfaitement
» cette écriture, dis-je à ma belle-sœur; je vous
» laisse ce papier. A ces mots, me penchant vers
» son oreille, j'ajoutai tout bas : Si vous voulez
» voir cette jeune personne qui vous doit la vie,
» je vous l'enverrai le jour que vous indiquerez.
» Adeline prit le billet de Rosine, qu'elle mit
» dans son sein. Elle étoit hors d'état de répondre,
» elle me fit seulement un signe de tête, et je sortis.

» Envenimé plus que jamais, je me transpor-
» tai, sans perdre de temps, chez Rosine; je la
» trouvai seule : Idalie, dans une autre chambre,
» alloit se coucher; je déclarai à Rosine qu'il
» falloit partir sans délai, que j'avois arrêté et
» payé sa place dans une diligence; que, de plus,
» je me chargeois de payer encore tout ce qu'elle
» pouvoit devoir à l'auberge. Elle fit quelque
» difficulté, que je levai sans peine avec un peu
» d'argent: après un entretien d'un quart d'heure,
» nous fîmes appeler l'hôtesse qui passoit pour
» une très-honnête femme : Roisine lui dit, en
» ma présence, qu'une affaire importante la for-
» çoit de partir à l'instant; qu'elle reviendroit
» dans quinze jours; qu'elle lui remettoit sa

» fille pour tout ce temps, en reconnoissant que
» j'avois sur cette enfant tous les droits de par-
» rain et de tuteur, et que j'en disposerois sou-
» verainement. L'hôtesse accepta tout; nous con-
» vînmes qu'elle passeroit la nuit dans la chambre
» de Rosine, et qu'elle n'instruiroit Idalie que
» le lendemain à son réveil. Tout cela fait, je
» reconduisis Rosine à la diligence, et je la vis
» partir. Cette grande affaire terminée, je re-
» tournai à l'Hôtel-de-Berville; mon frère ve-
» noit de rentrer; il étoit tard; il fut surpris de
» me voir: après un préambule assez court, je
» lui dis que, s'il vouloit feindre un voyage à
» Versailles, et trouver le moyen de se cacher
» pendant deux jours dans sa maison, il verroit
» de ses propres yeux la preuve d'une foiblesse
» inexcusable dont j'avois long-temps repoussé
» l'idée; il m'interrogea vivement; et après lui
» avoir demandé sa parole de ne point faire d'é-
» clat et de garder le secret, je lui contai en-
» suite que, durant son absence et son long séjour
» en Allemagne, j'avois toujours eu de violens
» soupçons que sa femme étoit accouchée clan-
» destinement, onze mois après la naissance de
» Cléophas; que Rosine, sa femme de chambre
» favorite, ne l'avoit quittée que pour lui procurer
» une sage-femme et se charger de l'enfant; que

» j'avois la certitude que, pendant tout le temps
» de la grossesse, cette femme étoit restée cachée
» à Paris, et qu'elle en étoit partie en emmenant
» avec elle une petite fille au maillot; mais que
» j'avois ignoré dans quelle province elle avoit
» choisi sa résidence : je joignis à ce récit calom-
» nieux toutes les circonstances qui pouvoient le
» rendre vraisemblable; enfin j'ajoutai qu'après
» avoir entendu au concert spirituel la jeune
» cantatrice, tous ces souvenirs s'étoient offerts
» à ma mémoire, et que *l'hymne du pèlerin*,
» chanté par cette jeune personne, avoit été pour
» moi une sorte de confirmation de la vérité de
» mes anciennes conjectures; que j'avois su l'a-
» dresse de la personne qui passoit pour être la
» mère de la jeune Idalie, et qu'en la voyant,
» j'avois reconnu en elle, sous un nom supposé,
» Rosine, ancienne femme de chambre d'Ade-
» line; qu'elle avoit voulu me soutenir qu'Ida-
» lie étoit sa fille, mais que par menaces et par
» promesses, j'avois obtenu d'elle l'aveu de l'en-
» tière vérité. Je terminai ce récit par un nou-
» veau mensonge : je dis que Rosine, payée par
» Adeline, l'avoit emmenée à Paris, de son consen-
» sentement; qu'Adeline avoit bien voulu qu'on
» en fît une artiste, mais non une actrice débu-
» tant sur un théâtre; qu'elle la retireroit de ses

» mains, et qu'elle n'attendoit qu'une occasion
» favorable pour la voir en secret, en la faisant
» venir chez elle : le résultat de toutes ces ca-
» lomnies fut, comme je l'ai déjà dit, d'engager
» mon frère à feindre un petit voyage ; de se ca-
» cher et d'écouter, d'un cabinet voisin, l'entre-
» tien d'Adeline avec cette jeune personne, chose
» que je supposois très-facile, parce que j'imagi-
» nois avec raison que l'entrevue se passeroit dans
» l'oratoire, où personne, à l'exception de mon
» frère, n'avoit la permission d'entrer, et cet
» oratoire tenoit à l'appartement de mon frère
» par une mince cloison, qui le séparoit de son
» cabinet particulier. Je ne dépeindrai point
» la surprise, la consternation et la douleur que
» causèrent à mon frère ces prétendues révéla-
» tions, il lira cet écrit ; c'est à lui qu'il appartient
» d'exprimer à sa vertueuse épouse tout ce qu'il
» a ressenti ; il suivit mes conseils, et feignit de
» partir le lendemain matin. Adeline le vit
» monter en voiture, mais je le fis rentrer se-
» crètement dans la maison, deux heures après.
» Je savois que ce jour-là plusieurs personnes
» dînoient chez ma belle-sœur, j'eus l'effronterie
» de m'y rendre ; la pâleur effrayante d'Adeline,
» ses yeux battus, son air languissant, frappè-
» rent tout le monde ; l'attendrissement n'étoit

» plus en moi que de la colère; la mienne re-
» doubla, en voyant l'état de souffrance de mon
» infortunée victime; je me plaçai à côté d'elle
» à table. Par un mouvement involontaire, elle
» tâcha d'éloigner un peu de moi sa chaise;
» aussitôt je rapprochai la mienne. Durant le
» dîner, elle ne me parla point; elle tourna tou-
» jours la tête de l'autre côté. En sortant de
» table, elle me dit précipitamment, et sans lever
» les yeux sur moi : *Envoyez-la-moi ce soir à*
» *huit heures*..... Je lui répondis seulement :
» *Elle y sera*, et je m'éloignai d'elle.

» Mon frère, que tout le monde dans la mai-
» son croyoit à Versailles, étoit renfermé dans
» son cabinet; j'avois annoncé à son valet de
» chambre qu'il m'en avoit laissé la clef, afin
» de mettre en ordre quelques papiers. J'entrai
» dans le cabinet pour dire à mon frère qu'il fal-
» loit qu'il se décidât à rester là jusqu'à neuf ou
» dix heures, parce que, sa femme, qui sûre-
» ment voudroit profiter de son absence pour
» faire venir cet enfant, ne pourroit peut-être
» que très-tard se débarrasser de ses convives.
» Je quittai mon frère à cinq heures après mi-
» di pour retourner dans le salon, je n'y trou-
» vai plus que trois ou quatre personnes, l'heure
» du spectacle avoit fait disparoître tous les au-

» tres. Adeline se plaignoit d'un violent mal de
» tête; elle venoit d'annoncer que, n'ayant
» point dormi la nuit dernière, elle iroit se
» coucher à sept heures et demie.

» A six heures, je volai chez l'hôtesse, à la-
» quelle on avoit confié Idalie; je trouvai cette
» dernière très-affligée du départ de Rosine; je
» l'assurai qu'elle reviendroit incessamment. Je
» l'engageai à se laisser conduire où je voulois
» la mener, et je décidai l'hôtesse, qui ne me
» connoissoit que sous un nom supposé, à venir
» avec nous; nous montâmes tous les trois dans
» un fiacre, dont je levai tous les paneaux de bois,
» et qui nous mena à l'hôtel de Berville; là, je
» fis descendre l'hôtesse et Idalie; je restai dans
» le fiacre et caché. Il étoit huit heures précises;
» l'hôtesse, sans explications, pria le suisse de
» conduire la jeune personne à la dame qui l'a-
» voit demandée; le suisse, qui étoit prévenu,
» comme je n'en doutois pas, ne fit aucune
» difficulté d'obéir. Alors l'hôtesse vint me re-
» trouver dans le fiacre, je la reconduisis chez
» elle. Je lui dis, chemin faisant, que je ne
» m'étois emparé de cette jeune personne que
» pour la soustraire à un genre de vie corrup-
» teur; je remis cette femme chez elle, ne sa-
» chant ni mon nom ni celui de l'hôtel où je

» l'avois menée, n'ayant même pu connoître
» le chemin, ni le quartier; je lui donnai dix
» louis, et je la laissai fort contente de cette
» course; je ne songeai plus qu'à aller rejoindre
» mon frère. Je le trouvai le visage collé contre
» une petite porte qui donnoit dans l'oratoire,
» et qui s'ouvroit de son côté; il voyoit, par le
» trou de la serrure, Idalie dans les bras d'Ade-
» line et toutes les deux fondant en larmes.
» J'écoutai en silence; j'entendis la jeune voix
» d'Idalie se plaindre qu'on l'eût séparée de sa
» mère. Adeline, après un moment de silence,
» répondit qu'elle lui en tiendroit lieu; et ce
» dialogue devint si tendre, qu'il étoit évident
» qu'Adeline croyoit parler à sa propre fille.
» Tout à coup mon frère ne pouvant plus se con-
» tenir ouvrit brusquement la porte, entra dans
» le cabinet, arracha la jeune fille des bras de
» sa mère épouvantée, en disant : Du moins
» vous ne ferez pas de cette enfant une vile hy-
» pocrite!... En proférant ces paroles, il enleva
» l'enfant, qui se débattoit en vain; il la porta
» dans son cabinet, dont il referma la porte au
» verrou. La jeune Idalie baignée de pleurs se
» jeta à genoux, en conjurant mon frère de la
» rendre à la *belle dame* qui vouloit la prendre
» sous sa protection. Dans ce moment, l'expres-

» sion suppliante et douloureuse de son visage lui
» donnoit une ressemblance frappante avec Ade-
» line; mon frère l'examinoit en frémissant; et,
» se tournant vers moi, sa physionomie, me
» dit-il, et le son de sa voix suffisent pour trahir
» cet odieux mystère! Au lieu de lui répondre,
» je me contentai de lui demander ce qu'il alloit
» faire de cette enfant. Je veux, repartit-il, lui
» procurer un asile honorable et sûr. Con-
» duisez-la sur-le-champ chez ma tante, à l'ab-
» baye de***, présentez-la de ma part; assurez
» ma tante qu'elle fera une bonne action en la
» recevant, elle n'hésitera pas; allez, par l'esca-
» lier dérobé, dans le jardin, que vous traver-
» serez, et dont vous sortirez par la petite porte;
» voici la clef, allez. Idalie entendant qu'il étoit
» question de la mettre dans un couvent pleura
» avec plus d'amertume encore, elle voulut
» embrasser les genoux de mon frère, il la re-
» poussa rudement. Dans cet instant, je ne pus
» me défendre d'un remords qui me perça le
» cœur, en voyant ce malheureux père abusé
» rejetter avec horreur, comme le fruit d'un
» adultère, sa fille unique et légitime!... J'en-
» traînai l'inconsolable Idalie, ou, pour mieux
» dire, je la portai, car elle ne pouvoit plus se
» soutenir sur ses jambes. Arrivé à la porte du

» jardin, je l'ouvris; nous entrâmes dans une
» petite rue, au bout de laquelle je trouvai un
» fiacre; nous y montâmes. Je conduisis Idalie à
» l'abbaye de ***, où je m'acquittai de la com-
» mission que mon frère m'avoit donnée. La
» respectable abbesse reçut Idalie avec toute l'ef-
» fusion de cœur de la charité chrétienne. Après
» l'avoir déposée dans ses bras, je retournai
» en diligence à l'hôtel de Berville. Mon frère,
» afin de s'éloigner de l'oratoire, c'est-à-dire
» d'Adeline, avoit quitté son cabinet pour aller
» dans sa chambre; il s'étoit montré à ses gens,
» en disant, ce qui étoit vrai, qu'il avoit laissé
» ses autres domestiques et sa voiture à Passy,
» avec ordre de l'y attendre; qu'il étoit revenu
» par le jardin pour prendre des papiers qu'il
» avoit oubliés. Quand j'entrai dans sa chambre,
» je le vis dans un fauteuil et dans tout l'acca-
» blement de la plus profonde douleur; je fus
» obligé de m'asseoir. Il s'aperçut que je trem-
» blois; il s'attendrit, et, me prenant par la
» main, il m'assura que l'intérêt que je prenois
» à son malheur étoit son unique consolation....
» Malgré toute ma perversité, je me jugeai moi-
» même dans cet instant, et je fus, à mes pro-
» pres yeux, le plus vil des hommes!...

» Mon frère me conta, en répandant un tor-

» rent de larmes, qu'avant mon départ, il avoit
» demandé à sa femme quelle étoit cette enfant,
» et qu'Adeline n'ayant rien répondu, il avoit
» repris la parole pour lui dire qu'il avoit décou-
» vert, à n'en point douter, que cette jeune
» personne étoit sa fille; qu'à ce mot, Adeline
» avoit levé les yeux au Ciel, mais en gardant
» toujours un obstiné silence, et que, la pres-
» sant vivement de parler, il avoit ajouté : Ou
» niez ce fait, ou cherchez du moins quelques
» raisons bonnes ou mauvaises qui puissent jus-
» tifier cette étrange entrevue et votre intelli-
» gence avec Rosine, qui n'est venue à Paris que
» sous un nom supposé, et qui a remis cette en-
» fant entre vos mains; enfin essayez d'expli-
» quer tous ces incidens : je vous ai tant aimée,
» que je vous croirai peut-être, malgré lès
» preuves foudroyantes qui vous accusent et qui
» vous condamnent. A ce discours, poursuivit
» mon frère, Adeline versa quelques larmes, et
» répondit seulement : Tout ce que je puis dire,
» c'est que ma conduite est irréprochable. J'ai
» tenté vainement de prolonger cet entretien;
» elle est toujours restée immobile et muette.
» J'ai poussé la bonté jusqu'à lui offrir son par-
» don, si elle l'imploroit. A cette offre, elle a
» soupiré, mais sans articuler une seule parole.

» C'est bien sans doute s'avouer coupable ; mais
» c'est montrer en même temps un excès d'or-
» gueil et d'insensibilité qui la rendent indigne
» d'inspirer la moindre compassion.

» Mon malheureux frère fit beaucoup d'au-
» tres réflexions sur ce sujet ; je l'écoutois avec
» un horrible serrement de cœur, et sous le
» prétexte d'une affaire, je le quittai au bout
» d'une heure ; mais ce fut pour aller m'enfer-
» mer chez moi. Là, plein d'incertitude et
» d'anxiété, j'essayai, pour me raccommoder
» avec moi-même et surtout avec ma destinée,
» de m'applaudir du succès de mes intrigues,
» de mes inventions et de mes stratagèmes. Tout
» m'a réussi, me disois-je, puisque Adeline,
» dans ses premiers momens de douleur et de
» profonde humiliation, a été si scrupuleuse-
» ment fidèle à son serment ; il est bien certain
» qu'elle est décidée à tout supporter pour ne
» pas me trahir, et qu'elle ne parlera jamais.
» Je n'ai recueilli, depuis douze ans, de la plus
» violente passion que des espérances chimé-
» riques et des tourmens réels ! Cette femme si
» douce, si indulgente, cette femme que j'ido-
» lâtrois, ne voit dans mes sentimens qu'un
» crime digne d'*exécration !* Je n'ai pu exciter
» en elle qu'un mouvement de la plus véhé-

» mente indignation ! je l'ai entendue m'appeler
» un *monstre* !... J'ai voulu, j'ai dû me ven-
» ger ; j'y suis parvenu ; j'ai anéanti son bon-
» heur, j'ai détruit sa réputation ; j'ai trouvé le
» moyen de la rendre victime des préjugés qui
» l'éloignent de moi, en lui ravissant, par un
» serment religieux, toute possibilité de se jus-
» tifier. Elle accabloit de mépris celui qui l'ado-
» roit, et elle est devenue l'objet le plus mépri-
» sable aux yeux de l'époux qu'elle chérit; pour
» comble d'infortune, elle sait que l'enfant dont
» elle avoit fait son idole me doit le jour, et
» qu'elle n'aura jamais sur sa véritable fille au-
» cun des droits de l'hymen. Avec une ven-
» geance si complète et si bien appropriée aux
» humiliations et aux injures que j'ai supportées,
» je devrois être satisfait, et cependant mon
» imagination est bouleversée, et il me semble
» que des furies impitoyables déchirent et dé-
» vorent mon cœur ! Je suis pourtant au-dessus
» de ces regrets stupides qu'on appelle des re-
» mords, j'ai été conséquent dans tout ce que
» j'ai fait ; mais je reconnois qu'un athée ne
» sauroit l'être parfaitement. Rien sans doute
» ne l'arrête pour se satisfaire ; néanmoins ses pas-
» sions souvent se combattent, et ses sensations
» se trouvent continuellement en opposition avec

» ses sentimens et ses desseins. S'il n'est pas né
» féroce, la pitié peut agir sur lui et l'empêcher
» de jouir des douceurs de la vengeance.

» Ces réflexions me firent entrevoir qu'un
» athée, quelque décidé qu'il puisse être à se
» livrer sans scrupule à toutes ses impulsions et
» à tous ses penchans, par cette décision même,
» s'il est né sensible, offrira, dans le cours de
» sa vie, un nombre prodigieux d'inconsé-
» quences, et que l'athée féroce et sanguinaire
» est le seul qui puisse être toujours parfaite-
» ment conséquent; mais tous deux commet-
» tront des crimes épouvantables, lorsqu'un in-
» térêt vif, actuel et pressant l'exigera : tous les
» deux sont également infortunés. Pour me sous-
» traire au trouble affreux qui s'étoit emparé de
» moi, je voulus m'abandonner aux rêves de
» l'ambition. J'étois au supplice dans ma fa-
» mille, je fis un petit voyage de quelques jours,
» parce que mon frère m'avoit confié que sa
» femme et Mlle de Linanges alloient se retirer
» dans un couvent de province, ce qui se fit sans
» annoncer de séparation. Mlle de Linanges,
» sous prétexte de santé et de dévotion, an-
» nonça qu'elle quittoit le monde sans retour;
» sa nièce, en partant avec elle, n'eut l'air que
» de la suivre pour quelques mois. Tout ceci se

» passa pendant que j'étois à Fontainebleau.
» J'allai de là à Rambouillet, à Saint-Cloud, à
» Versailles; je fis assiduement ma cour à la
» famille royale, aux princes, aux ministres;
» je cherchai à m'occuper fortement par un
» nouveau genre d'intrigues. Quand je revins à
» Paris, j'y trouvai mon frère plus à plaindre
» que jamais; il me dit, en me parlant de
» M. de Terny : Ce misérable, cet hypocrite
» séducteur de la femme de son ami, vient de
» mourir. Quelques heures avant sa mort, il
» m'a fait demander de l'aller voir : il avoit sans
» doute le projet de me faire quelque révéla-
» tion, et je ne me suis rendu chez lui que par
» un motif de charité chrétienne; mais je le
» trouvai à l'agonie, et il avoit perdu la parole,
» qu'il n'a pas recouvrée depuis. Je m'ap-
» prochai de son lit, je lui serrai la main, et
» presqu'au même instant je le vis expirer. Mon
» frère termina cette conversation, en me dé-
» clarant qu'il étoit déterminé à quitter Paris
» sans retour, pour aller s'établir dans la terre
» qu'il possédoit dans une province méridio-
» nale; qu'il y emmeneroit Cléophas, et que,
» pour remplir le devoir qu'il s'étoit imposé de
» veiller sur l'éducation et sur la destinée de la
» jeune Idalie, il la tireroit de Paris, et la fe-

» roit conduire en Languedoc, dans un monas-
» tère voisin de son château.

» Toutes ces choses furent ponctuellement
» exécutées; mais mon frère, en partant, me
» dit qu'il me laissoit, pendant tout le temps de
» sa vie, la jouissance pleine et entière de
» l'hôtel de Berville et de sa maison de cam-
» pagne à Fontenay; je voulus refuser ces dons,
» il me força positivement de les accepter.

» Après son départ, je me trouvai dans un
» isolement insupportable. Mes calomnies n'a-
» voient abouti qu'à dénouer tous mes liens de
» famille et de société; les lieux que j'habitois
» me rappeloient des souvenirs déchirans; j'a-
» vois besoin d'un grand sentiment, et mon
» cœur étoit à la fois vide et flétri. Blasé sur
» tous les plaisirs, déçu ou déjoué dans quel-
» ques-uns de mes projets d'ambition, je devins
» peu à peu sombre, farouche, misanthrope;
» l'ennui me consumoit, et je ne pouvois y
» échapper que par les souvenirs de mon fu-
» neste amour. Alors je sortois de mon apathie;
» mais j'éprouvois les plus pénibles émotions,
» et je maudissois mon existence.

» Je ne pouvois me résoudre à me rendre à
» Fontenay-aux-Roses pour y prendre possession

» de la charmante maison que mon frère m'avoit
» cédée; néanmoins, dans un moment de dépit,
» je me décidai à y retourner, pour y détruire
» le jardin d'Adeline et surtout les inscriptions
» qui m'avoient causé jadis tant de chagrin
» et de terreur. J'y arrivai seul, dans cette dis-
» position; je traversai la maison avec rapidité,
» j'entrai dans le parc, et je me trouvai bientôt
» dans le bois de platanes. Nous étions au mi-
» lieu de l'été, la chaleur étoit étouffante; une
» affreuse oppression me laissoit à peine la fa-
» culté de respirer; il me sembloit qu'à mesure
» que j'approchois du jardin d'Adeline, l'air
» devenoit plus brûlant, et que j'allois être con-
» sumé avant d'avoir franchi la foible barrière
» de treillage. Cependant j'y arrivai, j'entrai
» dans ce jardin redoutable et mystérieux; mais
» j'étois hors d'haleine et dans un état inexpri-
» mable de souffrance et d'égarement! Je mar-
» chois au hasard, et j'entrai dans le *bosquet de*
» *Saint-Michel*, sans savoir où j'étois; mais la
» statue du saint me le fit aussitôt connoître : je
» frissonnai en voyant le démon terrassé par un
» ange! Je me rappelai la terrible inscription
» que j'avois lue autrefois avec tant d'épouvante;
» elle étoit sous mes yeux; mais, en la relisant,
» j'éprouvai une impression bien différente de

» celle que j'avois reçue la première fois. Ces
» paroles de la sainte écriture :
» *Le méchant forme des desseins contre le*
» *juste..... ; mais le Seigneur se rira de lui.....*
» *Le méchant épie le juste, mais le Seigneur ne*
» *l'abandonnera point entre ses mains* (1). Ces
» paroles de la sainte Ecriture n'étoient plus
» pour moi une prophétie menaçante ; j'y trou-
» vois, au contraire, le sujet d'un triomphe in-
» sensé autant qu'impie ; et cet oracle sacré ne
» m'inspira que des blasphêmes. Adeline étoit
» la victime de mes calomnies, elle gémissoit au
» fond d'un cloître ; j'avois anéanti sa félicité
» sur la terre et toutes ses espérances !..... Sans
» défenseur et sans appui, m'écriai-je, cette or-
» gueilleuse et crédule créature doit reconnoître
» enfin que la puissance invisible qu'elle invo-
» quoit n'est qu'une chimère : oui, l'excès de
» son malheur a dû la désabuser ; peut-être, dans
» son désespoir, a-t-elle abjuré tous les principes
» de sa jeunesse. Ah ! s'il étoit vrai !..... Voilà
» ce qu'il faut éclaircir, car elle est toujours à
» mes yeux la plus belle, la plus intéressante
» de toutes les femmes ; et je trouverai bien les
» moyens, par de nouveaux stratagèmes, sans

(1) Psaume 37.

» me trahir et sans me déshonorer, de lui rendre » une partie de son bonheur.

» Cette idée s'empara tellement de mon esprit » et de mon imagination, que je formai le dessein » d'aller trouver Adeline dans son monastère, de » la voir et de l'interroger : je préparai tout pour » l'exécution de cet étrange projet, que j'exécutai » quinze jours après. Je partis en poste ; je voya- » geai nuit et jour : il étoit neuf heures du matin » lorsque je descendis de voiture pour entrer » dans son couvent : j'avois pris un costume de » vieillard, une perruque blanche, un habil- » lement gothique ; j'étois courbé ; je m'ap- » puyois sur une canne ; j'avois le maintien et » toute l'apparence d'un homme de soixante-dix » ans : on lui dit qu'un respectable vieillard » avoit quelque chose de la plus grande impor- » tance à lui communiquer, et qu'il lui deman- » doit une audience tête à tête à son parloir. » Comme une double grille devoit la séparer de » cet inconnu, et qu'elle imagina que ce vieil- » lard venoit peut-être implorer d'elle quelques » secours, elle n'hésita point à se rendre à mon » invitation ; elle vint, ferma la porte de son » parloir, et s'avança vers moi : elle ne me re- » connut point d'abord ; mais aussitôt je jetai » ma canne, j'ôtai ma redingotte et ma perruque,

» et je parus sous mes véritables traits. A cette
» vue, son premier mouvement fut de fuir ; je
» la retins, en lui montrant la grille de fer de-
» vant les gros barreaux de bois qui nous sépa-
» roient, et je lui demandai de m'écouter pour
» la dernière fois ; elle s'assit, et, pendant quel-
» ques minutes, je l'examinai en silence, avec
» autant de curiosité que si je ne l'eusse jamais
» vue ; car je voulois connoître l'effet que pouvoit
» produire une profonde humiliation sur cette
» âme si fière : sa physionomie avoit pris un ca-
» ractère de mélancolie qui la rendoit d'autant
» plus touchante, qu'il n'ôtoit rien à la céleste
» sérénité de ses regards ; on voyoit que la souf-
» france pouvoit s'allier en elle avec la paix de
» l'âme. Les brillantes couleurs de son teint
» étoient affoiblies, sans être ternies ou même
» effacées ; elle avoit un autre genre de fraîcheur
» moins éclatant, mais plus doux. Cette con-
» templation m'ôta toute espérance ; son âme se
» peignoit sur son visage ; je ne pouvois en con-
» cevoir les sublimes sentimens, mais j'en voyois
» les résultats ; je voyois que la piété, la patience,
» la résignation, l'élevoient au-dessus de tous
» les malheurs, et lui assuroient, en dépit des
» événemens les plus désastreux, une tranquil-
» lité inébranlable. Cependant j'essayai encore

» de l'émouvoir, en la bravant : Si vous ne m'eus-
» siez pas réduit au désespoir, lui dis-je, vous
» ne seriez point ici ; je ne vous demandois que
» de la compassion, de l'amitié, des conseils.....
» Non, interrompit-elle, celui qui étoit capable
» de trahir le frère le plus vertueux, celui qui
» s'abandonnoit à une passion incestueuse, au-
» roit méprisé les conseils de la religion et de
» l'amitié ; et toute femme doit n'accorder au-
» cun témoignage d'intérêt à l'homme qui ose
» lui déclarer un amour adultère ; aujourd'hui,
» poursuit-elle, j'ai trente-deux ans ; je suis en-
» fermée pour jamais ; je ne vous reverrai plus ;
» je puis me permettre ce dernier entretien ;
» parlez, qu'avez-vous à me dire ? je vais vous
» écouter, et je vous répondrai. Le calme avec
» lequel Adeline prononça ce discours, acheva
» de m'atterrer ; ses beaux yeux n'étoient point
» baissés ; je trouvois ses regards bien plus affli-
» geans que s'ils eussent été sévères ; ils expri-
» moient une tranquille indifférence !..... du
» moins autrefois elle me redoutoit, et la crainte
» qu'on inspire diminue toujours l'humiliation
» du mépris dont on est l'objet. Accablé, anéanti,
» je ne trouvai d'autre moyen de me relever un
» peu de cette abjection, qu'en me livrant à tout
» l'emportement de la colère : je lui dis tout ce

» que j'imaginai qui pourroit exciter la sienne;
» je blasphémai contre la Providence : Voyez
» donc, poursuivis-je, à quoi vous ont servi vos
» scrupules et vos superstitions ! je triomphe,
» je me suis vengé; vous êtes pour jamais pri-
» sonnière dans cette lugubre maison, et moi je
» vis avec honneur dans le monde, et tout m'a
» réussi. Vous oubliez, repartit Adeline, que
» vous n'avez pu me corrompre, alors même que
» j'étois sans défiance : ainsi donc, Dieu veilloit
» sur moi; il m'a préservée de tous vos piéges.—
» S'il existoit, il n'eût jamais permis ma ven-
» geance. — Connoissez-vous les secrets de sa
» sagesse? D'ailleurs, vous n'êtes point vengé.
» — Comment? — Je souffre, mais avec espé-
» rance, et j'ai d'ineffables consolations; pour-
» riez-vous en dire autant? Cette question acheva
» de m'exaspérer; je tombai dans une véritable
» frénésie, et je la menaçai, de bonne foi, de
» me tuer à ses yeux ! A ces mots, pour toute
» réponse, elle se jeta précipitamment à genoux,
» et levant au ciel des mains suppliantes : O
» mon Dieu! s'écria-t-elle, prenez pitié de cet
» infortuné ! vous à qui tout est possible; des-
» sillez ses yeux, daignez toucher son cœur; que
» ma résignation, que la foi qui m'anime, ob-
» tiennent pour lui un rayon de la lumière di-

» vine ! Son désespoir est un hommage à la » vertu, qu'il veut en vain méconnoître ; le re- » pentir, en purifiant son âme, en apaiseroit le » trouble affreux. Dieu de miséricorde, j'ose » vous demander un miracle ; mais vous avez » promis à vos plus foibles créatures de tout ac- » corder à la ferveur de leurs prières...

» Tandis qu'elle parloit avec l'air et le ton » d'une véritable inspiration, j'éprouvois le » mouvement le plus extraordinaire et le plus » nouveau pour moi ; j'admirois avec enthou- » siasme la vertu, l'innocence et la piété ! Mes » genoux fléchirent, mes larmes coulèrent, les » vœux de cet ange furent exaucés. Ma sœur, » lui dis-je, vous entendrez parler de moi, allez » à l'église remercier Dieu !... — O mon frère, » mon cher frère, dit-elle, oui, je vais remer- » cier Dieu ! il parle à mon cœur comme au » vôtre, il m'assure qu'il vient de me rendre » un frère ! En proférant ces paroles, elle s'é- » lança vers la porte, là elle se retourna, tendit » encore les bras au Ciel, en me regardant avec » l'expression la plus pathétique. Etre céleste ! » m'écriai-je, c'en est fait, je me consacre à ja- » mais au Dieu qui t'inspire ! Adeline joignit les » mains avec transport, ensuite elle disparut, » et je sortis du parloir, irrévocablement dé-

» cidé à m'unir à elle par des liens indissolubles,
» éternels, c'est-à-dire par les sentimens, la
» croyance et l'héroïsme des actions. Mon âme
» passionnée, mon ardente imagination, ne
» pouvoient m'inspirer des desseins modérés; je
» n'étois pas de caractère à quitter la route du
» vice pour entrer froidement dans celle de la
» vertu; j'avois besoin d'exaltation, et je com-
» pris enfin que la seule heureuse et raisonnable
» est celle que donne la religion.

» En rentrant à l'auberge, j'écrivis à Adeline
» le billet suivant :

« Ma chère sœur sera complétement justifiée.
» Des réparations à faire à ma voiture me re-
» tiendront ici le reste du jour; envoyez-moi
» sur-le-champ, s'il est possible, votre confes-
» seur; je partirai demain de grand matin.
» Adieu, ma chère sœur, je ne vous reverrai
» plus, mais priez toujours Dieu pour moi. »

» J'envoyai ce billet; Adeline me fit répondre
» verbalement qu'elle feroit avec zèle tout ce
» que je demandois. Une demi-heure après, on
» m'annonça un ecclésiastique, et je jouis inté-
» rieurement de l'impression que produisit sur
» moi sa physionomie douce et vénérable; il me
» présenta, de la part d'Adeline, un livre inti-
» tulé *les Confessions de saint Augustin*. Je

» m'inclinai avec respect en le recevant, je le » pressai contre mon cœur, ensuite je le posai » sur une table, et je tombai aux pieds du saint » prêtre; je commençai ma longue et terrible » confession! A mesure que je parlois, il me » sembloit que je me débarrassois d'un horrible » fardeau; chaque aveu guérissoit une plaie de » mon cœur, je reprenois une vie nouvelle, je » renouois avec le Ciel, avec la terre, tous les » liens sacrés que j'avois rompus, et je promis, » avec autant de joie que de sincérité, d'expier » tous mes crimes par les plus éclatans sacri- » fices. Le prêtre, en me quittant, me dit : » Mad. de Berville saura ce soir que je suis aussi » sûr de votre conversion que je l'ai toujours été » de sa parfaite innocence.

» Je me retrouvai livré à moi-même, non- » seulement sans terreur, mais avec ravisse- » ment. Tous les sentimens généreux étoient » rentrés dans mon âme; j'en sentois double- » ment la douceur et le charme, en songeant » que je devois cette heureuse métamorphose à » la vertu sublime, à la piété, à la foi, aux » prières de l'ange que j'avois voulu séduire! » Durant un grand nombre d'années, j'avois » fait tous mes efforts pour l'entraîner dans un » abîme, et c'étoit elle qui tout à coup, par un

» élan de la plus héroïque charité, m'avoit
» élevé jusqu'au Ciel! Je jetois avec horreur
» mes yeux sur le passé; je ne pouvois plus
» concevoir les crimes et les folies dont je l'avois
» souillé, et dont je n'avois retiré que d'humi-
» liantes confusions et des tourmens inexpri-
» mables; je reconnoissois enfin que le bon-
» heur, même sur la terre, n'est donné qu'à la
» vertu, qui n'est jamais réelle et solide que
» lorsqu'elle est fondée sur la religion. En effet,
» quelle destinée eût été plus heureuse que la
» mienne, si, dès ma première jeunesse, j'eusse
» été convaincu de ces éternelles vérités! Ces ré-
» flexions sans doute m'arrachoient des larmes,
» mais des larmes expiatrices; et celles-là, loin
» d'être amères, élèvent l'âme et la consolent.

» Il y avoit dans l'hôtellerie un grand jardin;
» aussitôt que la nuit fut tout-à-fait tombée, j'y
» descendis, afin d'y méditer à la face du Ciel,
» dont je ne craignois plus l'aspect. Oh! combien
» il me fut doux de contempler avec admiration
» cette voûte céleste, ce *marche-pied du Très-*
» *Haut*, qui naguère, dans le parc de Fonte-
» nay, avoit produit tant de désordre dans
» mes idées! Je priois, je voyois Dieu!.... Les
» nuages légers suspendus sur ma tête n'étoient
» pour moi que des voiles transparens, qui, sans

» me cacher la Divinité, tempéroient seulement
» sa lumière radieuse, dont les yeux d'un foible
» mortel n'auroient pu soutenir l'éclat éblouis-
» sant. J'entendois sa voix puissante prononcer
» des paroles divines de miséricorde et de paix !
» Et, comme Adeline autrefois, je répétois avec
» ravissement ces vers :

Lss cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.

» La nouveauté de ces sensations en redou-
» bloit le charme, surtout quand je comparois
» cette rêverie délicieuse (la seule qui puisse
» réunir ensemble l'exaltation au plus haut de-
» gré et le calme parfait !) à cet état plein d'agi-
» tations dévorantes, de remords et de cruelles
» inquiétudes, dans lequel j'avois si long-temps
» vécu. J'étois d'autant plus heureux, que je
» sentois profondément toute la folie et l'abjec-
» tion de l'athéisme. L'année de mon noviciat
» à la Trappe s'est écoulée dans cet enchante-
» ment, que rien ne peut détruire, lorsque nous
» nous y livrons entièrement, parce que l'esprit,
» la raison, le cœur, l'observation du spectacle
» sublime de la nature, la maintiennent égale-
» ment.

» Je passai le reste de la nuit à former dans

» ma tête le plan que je devois suivre pour la
» complète justification d'Adeline : il étoit né-
» cessaire, pour l'exécution de ce plan, de me
» sacrifier, et cependant jamais projet séducteur
» et criminel ne m'a causé de plus douces émo-
» tions! J'allois tout réparer! Cette idée domi-
» nante m'occupoit seule : j'allois sortir de la
» fange du vice pour m'élever à tout ce que la
» justice, le repentir et le courage peuvent pro-
» duire de plus noble et de plus héroïque. En-
» fin j'allois dédommager ma victime des maux
» affreux qu'elle avoit soufferts, je lui préparois
» un triomphe digne de son incomparable vertu,
» et j'étois certain que désormais elle ne pense-
» roit à moi qu'avec attendrissement!

» Je partis, à la pointe du jour, pour Paris.
» Au moment où j'arrivai chez moi, l'on me re-
» mit un billet de Mad. de Terny, qui me de-
» mandoit d'aller la voir; je me rendis sur-le-
» champ à cette invitation. Son mari étoit mort,
» comme je l'ai déjà dit, et je la trouvai dans le
» plus déplorable état de santé et condamnée
» par tous les médecins à n'avoir pas trois mois
» à vivre. Aussitôt que je fus assis, elle me parla
» de sa fin prochaine et de ses remords, en
» m'annonçant qu'elle étoit décidée à déclarer
» dans son testament que Cléophas étoit son fils.

» Je l'interrompis pour l'instruire de ma con-
» version et de mes nouveaux projets, et je la
» conjurai de ne point souiller à jamais sa mé-
» moire par des aveux inutiles. Le crime de
» l'échange sera connu de mon frère, lui dis-je,
» Adeline sera parfaitement justifiée; seul je
» suis véritablement coupable, seul je dois me
» déclarer tel. J'irai demain m'ensevelir à la
» Trappe; chargez-vous de parler à mon frère
» et de l'instruire, vous m'épargnerez la plus
» pénible entrevue. L'innocence d'Adeline sera
» mise dans toute son évidence, mais ne faites
» point d'écrit juridique, nous n'en avons pas
» besoin. Mad. de Terny m'exprima, dans les
» termes les plus touchans, la consolation que
» lui causoit un discours auquel elle s'attendoit
» si peu; nous admirâmes ensemble les secrets
» si long-temps impénétrables de la Providence
» et ses desseins sur nous. Mad. de Terny
» croyoit que la fille d'Adeline n'existoit plus;
» je lui appris que cette enfant étoit cette jeune
» Idalie dont les talens et la beauté avoient fait
» tant de bruit, et que mon frère, pensant
» qu'elle étoit le fruit d'un adultère de sa
» femme, s'étoit emparé d'elle, et l'avoit mise
» dans un couvent près de son château. Mad. de
» Terny se chargea d'écrire, le jour même, à

» mon frère, pour lui demander instamment,
» de sa part et de la mienne, de venir sans délai
» à Paris; elle me promit d'envoyer ce billet
» par un courrier. De mon côté, je fis un écrit
» que je laissai à Mad. de Terny, et par lequel
» je l'autorisois à tout révéler; j'ajoutois, dans
» cet écrit, que j'allois m'enfermer dans un
» cloître, pour y prononcer des vœux irrévo-
» cables; que, pendant l'année du noviciat,
» j'écrirois, sans aucun déguisement, toute mon
» histoire (mais sans désigner Mad. de Terny),
» et que je ferois parvenir à mon frère ce dé-
» plorable récit aussitôt que j'aurois prononcé
» mes vœux. Mad. de Terny me répondit que
» non-seulement elle me donnoit la permission
» de la nommer dans ce récit, mais qu'elle me
» l'ordonnoit, parce qu'il falloit ne rien cacher
» et ne rien omettre dans une telle déclaration,
» afin que la justification d'Adeline eût toute
» la clarté desirable. N'emportons point, con-
» tinua-t-elle, des secrets d'iniquité, vous dans
» un cloître, moi dans la tombe. Tout étant
» ainsi convenu, je demandai encore à Mad. de
» Terny de ne point dire à mon frère le nom du
» monastère où j'allois me consacrer à Dieu,
» parce que je ne voulois correspondre avec lui
» qu'à la fin de mon noviciat; j'ajoutai qu'elle

» pourroit m'écrire à l'abbaye de la Trappe,
» sous le nom de *frère Augustin* : c'étoit le
» nom de religion que j'étois décidé à prendre,
» non que j'osasse, d'aucune manière, me com-
» parer à ce grand saint; mais j'affectionnois
» particulièrement ce nom, par reconnoissance
» du beau présent qu'Adeline avoit daigné me
» faire, en m'envoyant les *confessions* de l'un
» de nos plus célèbres pères de l'église.

» En sortant de la maison de Mad. de Terny,
» je me rendis chez mon notaire; je fis mon tes-
» tament, dans lequel je donne à Cléophas tout
» mon bien, c'est-à-dire une jolie terre de deux
» cents mille francs. Je lui laisse en outre tous
» mes bijoux, à l'exception d'une belle épingle
» de diamans, que je lègue à Mlle de Linanges,
» comme une espèce d'expiation de l'aversion
» insensée que j'avois jadis pour elle. Je char-
» geai le notaire de remettre ce testament à mon
» frère, lorsqu'il arriveroit à Paris. Ayant ainsi
» terminé toutes mes affaires, je partis pour la
» Trappe; on m'admit au noviciat. J'obtins du
» révérend père-abbé la permission d'écrire,
» chaque jour, quelques lignes de ce mémoire,
» que je fis double, afin d'en envoyer une copie
» à Mad. de Terny, car je savois qu'elle existoit
» encore. Une de ses lettres m'apprit, il y a

» quelques mois, que, par des aveux sincères,
» elle avoit justifié ma belle-sœur aux yeux de
» son mari, et qu'enfin Adeline étoit revenue à
» Paris; qu'elle habitoit sa maison avec mon
» frère et Mlle de Linanges; que, du reste,
» rien n'avoit encore éclaté publiquement. Sa
» lettre ne contenoit point d'autres détails; mais
» il me suffisoit de savoir qu'Adeline étoit ren-
» trée dans tous ses droits d'épouse fidèle et ver-
» tueuse. J'emploierai le reste de ma vie à prier
» pour celle qui a si efficacement prié pour moi.
» Je desire que cet écrit soit imprimé et rendu
» public, et que la peinture fidèle de tout ce
» qui se passe dans le cœur corrompu de l'impie
» puisse donner à tous ceux qui liront cet ou-
» vrage la juste horreur et le profond mépris
» que doit inspirer l'athéisme. »

Je voudrois vainement essayer de décrire les cruelles impressions que produisit sur moi cette désastreuse histoire. Après beaucoup de réflexions, je me décidai à ne point communiquer cet écrit au malheureux Cléophas; il me sembla qu'Adeline et mon beau-frère devoient seuls lui dévoiler son sort. Je jouissois avec transport du bonheur de reprendre non-seulement tous mes anciens sentimens pour ma sœur, mais de pouvoir y joindre encore de nouveaux sujets d'ad-

miration. Cependant j'éprouvois une vive douleur en songeant à son affection pour Cléophas et au bouleversement de destinée de cet intéressant jeune homme; je voyois, avec un chagrin mortel, cette Idalie brillante de talens et de beauté, mais élevée dans des principes si différens des nôtres, et coquette prématurée, venir prendre la place de notre aimable et sensible Cléophas; enfin, je ne prévoyois pas encore quel pourroit être le dénoûment de toutes ces étranges aventures.

En revoyant Cléophas, je lui dis seulement qu'Isidore m'avoit appris que tout étoit raccommodé dans notre famille, et que nous trouverions à Paris ma sœur et ma tante à l'hôtel de Berville, et réunies à mon beau-frère. A cette nouvelle, Cléophas devint rêveur et prit aussitôt un air sombre qui me frappa Il nous fut impossible d'avoir des chevaux de poste pour partir le jour même, comme je le desirois; il fut décidé que nous partirions le lendemain matin à six heures: le soir, Cléophas, toujours triste et silencieux, me demanda la permission de ne point souper et d'aller se coucher. En effet, il se retira aussitôt dans sa chambre, et on vint me dire, un quart d'heure après, qu'il s'étoit mis au lit: inquiet de sa santé, j'allai le voir; il m'assura qu'il

n'étoit nullement malade, et il ajouta : Mon âme seule est abattue. J'attribuai cet abattement à la tristesse que lui inspiroit le parti qu'avoit pris Isidore, et je pensai avec douleur au déchirement de cœur qu'il éprouveroit, en apprenant le secret de sa naissance.

Le lendemain matin à cinq heures et demie, j'appelai mon valet de chambre, et je lui ordonnai d'aller savoir des nouvelles de Cléophas; il me fit attendre long-temps la réponse de cette commission; enfin il revint, et je fus effrayé en jetant les yeux sur son visage; il me déclara que Cléophas et son jeune élève Valentin, étoient sortis de la maison la veille, à neuf heures et demie du soir; que Cléophas avoit dit que, ne pouvant dormir, il alloit prendre l'air pendant une demi-heure devant l'auberge sur la grande route; que l'hôte s'étoit couché à dix heures, croyant, par un mal-entendu, qu'ils étoient rentrés; mais qu'il venoit d'apprendre que ni l'un ni l'autre n'avoient reparu. Cette nouvelle me plongea dans la plus profonde affliction; je volai aussitôt à sa chambre, j'y trouvai sa malle toute pleine encore; il n'avoit emporté que les vêtemens nécessaires pour s'habiller et sa montre; et Valentin de même avoit laissé tout ce qui lui appartenoit. J'allois sortir

de la chambre, lorsque je me rappelai que je n'avois pas regardé dans le tiroir de sa table à écrire ; j'ouvris ce tiroir et j'y vis, avec la plus vive émotion, un billet de son écriture, qui m'étoit adressé ; je saisis cet écrit d'une main tremblante, et j'y lus ce qui suit :

« MON CHER ONCLE,

» Je vais vous affliger, mais désormais consa-» cré au malheur, tout doit être amertume et » chagrins dans ma vie ! Je me voue à l'obscuri-» té, en attendant que je puisse, comme mon » oncle Isidore, m'ensevelir pour jamais dans un » cloître : tous les sentimens de mon cœur ne » servent aujourd'hui qu'à mon supplice..... Ne » me regrettez point, car il n'est plus possible » que je puisse être heureux dans ce monde..... » Je dis à ma famille un éternel adieu ; je de-» mande à genoux la bénédiction des auteurs de » mes jours et la vôtre, mon cher oncle ; daignez » croire que je m'en rendrai digne, en ne m'é-» cartant jamais des principes religieux que j'ai » reçus.

» Mon fidèle Valentin veut me suivre et par-» tager en tout ma destinée !

» Vous verrez, par les pleurs qui baignent cet » écrit, combien il m'en coûte de vous quitter ! »

Cette étrange et touchante lettre me conster-

na; mais, sans perdre de temps, j'envoyai mon valet de chambre, sur un cheval de poste, à la poursuite du cher et malheureux fugitif; et moi-même, suivi d'un autre domestique, j'allai, par des chemins différens, faire les mêmes recherches dans tous les environs; je passai toute cette journée en courses, mais inutilement; je ne découvris rien, et je sentis alors que les deux jeunes fugitifs, ayant sur nous l'avance d'une nuit et d'une journée, étoient beaucoup plus difficiles à trouver; je mis l'abbé de la Trappe dans ma confidence, il se chargea de prendre toutes les informations possibles; en outre, j'écrivis à mon ami, voisin de ma terre dont j'ai déjà parlé, pour lui donner la même commission; et, le cœur navré de douleur, je me déterminai à ne plus différer mon départ pour Paris, puisque j'étois porteur de la justification complète et détaillée de ma sœur. Cléophas étoit devenu ma pensée dominante; je me trouvois responsable de tout ce qui pouvoit lui arriver de funeste, et j'étois sûr que ma sœur seroit inconsolable, en se représentant cet enfant chéri, à peine âgé de seize ans, seul avec un autre enfant, sans expérience, sans protecteur, sans conseils et sans argent, abandonnant sa destinée aux caprices du hasard. Je me creusois en vain la tête pour de-

viner ses projets ; son souvenir me poursuivoit dans tous les momens ; je voyois toujours son visage avec une physionomie souffrante, expression beaucoup plus touchante dans la première jeunesse que dans l'âge mûr. Hélas ! nous sommes nés pour souffrir : quel être sensible, à trente ans, et même à vingt-cinq, n'a pas éprouvé de véritables douleurs ! mais à quinze ans, peut-on même les prévoir !

Malgré le desir extrême que j'éprouvois de revoir et d'embrasser ma sœur, je n'osai d'abord me présenter à elle sans Cléophas : elle savoit qu'il n'étoit point son fils ; mais elle l'avoit allaité, élevé, en se croyant sa mère, et elle l'avoit toujours regardé comme l'enfant le mieux né et le plus digne d'être aimé. Nul événement ne peut effacer du cœur un tel sentiment. Ainsi, en arrivant à Paris, je descendis dans une auberge ; de là, j'écrivis à mon beau-frère, pour lui demander un entretien secret ; il vint sur-le-champ ; je m'enfermai avec lui dans un cabinet, et je m'empressai de lui remetttre le manuscrit d'Isidore ; il en lut aussitôt le préambule, et ce fut avec autant d'attendrissement que de joie. Il avoit déjà vu Mad. de Terny, Adeline étoit justifiée ; mais il ne connoissoit pas tous les dé-

tails de l'histoire d'Isidore; il m'attendoit; Mad. de Terny avoit annoncé que j'étois chargé de lui remettre les Mémoires d'Isidore, où se trouvoient tous les événemens de sa vie, et principalement tout ce qui s'étoit passé entre ma sœur et lui; le marquis alloit me conter toutes les circonstances de sa réunion avec sa femme, lorsque je l'interrompis pour l'instruire de la triste aventure de Cléophas; il en fut aussi touché qu'auroit pu l'être un bon père. Hélas! s'écria-t-il, c'est moi qui suis cause de ce malheureux coup de tête. Le pauvre jeune homme, précoce en tout, n'a pu vaincre une passion qu'il croit incestueuse. Je ne vous l'ai confié, poursuivit le marquis, que parce que j'avois alors la même idée; il étoit éperduement amoureux de la jeune Idalie, ne voyant en elle qu'une étrangère; je le découvris, et, pour le guérir de cette folie, je lui déclarai un jour qu'elle étoit sa sœur, et que je n'étois point son père: je vous conterai une autre fois les détails de ce funeste incident; ne nous occupons aujourd'hui que du soin de retrouver ce jeune infortuné.

Ce peu de mots me fit connoître le secret douloureux de Cléophas et la cause de son mortel chagrin; il n'avoit pu ni se résoudre à revoir une

mère coupable qu'il avoit admirée avec enthousiasme, ni à s'exposer au danger de rencontrer l'objet d'un amour incestueux.

Je rendis compte au marquis de toutes les démarches que j'avois faites pour retrouver ses traces; il pensa avec raison que, s'étant enfui, comme un enfant sans prévoyance, et n'ayant point d'argent, il étoit impossible qu'il fût très-éloigné du lieu où il m'avoit quitté, et qu'il falloit faire d'exactes perquisitions dans tous les environs à dix ou douze lieues à la ronde de la Trappe, sans omettre un seul village. Nous écrivîmes en conséquence un grand nombre de lettres dont nous chargeâmes cinq courriers que nous fîmes partir sant délai; il fut convenu entre mon beau-frère et moi qu'en attendant leur retour, je resterois caché dans l'auberge où j'étois. Nous venions de faire tant de choses pour retrouver Cléophas, que nous ne doutâmes point du succès de nos démarches; ce qui dissipa presque entièrement mes cruelles inquiétudes sur ce jeune homme.

Le lendemain, mon beau-frère revint à sept heures du matin; il me devoit un récit intéressant qu'il fit à peu près dans ces termes:

« J'ai passé la nuit, mon cher chevalier, à » lire le manuscrit que vous m'avez apporté; je

» connoissois *déjà* la parfaite innocence de » votre incomparable sœur ; mais jugez de ce que » j'ai dû ressentir, en lisant le détail de son ad- » mirable conduite ! Mon malheureux frère a » tout expié aux yeux de Dieu et même aux » miens, puisqu'il a justifié Adeline ; cependant, » il a rempli mon âme d'une douleur qui m'étoit » inconnue, celle d'éprouver les plus cuisans » remords : j'ai calomnié, outragé la vertu ; j'ai » pu croire Adeline criminelle, je l'ai accusée » d'adultère et de la plus vile hypocrisie ; et voilà » où m'a conduit, par ses détestables artifices, » un frère que j'aimois, que j'estimois, qui pos- » sédoit toute ma confiance, et qui, sous le » masque le plus trompeur, cachoit l'épouvan- » table dépravation d'un athée livré aux passions » les plus violentes..... Ici le marquis s'arrêta » pour donner un libre cours à ses pleurs. En- » suite reprenant la parole :

» Je dois commencer, dit-il, par vous ap- » prendre tout ce qui a rapport à Cléophas. » J'étois d'autant plus irrité de la prétendue per- » fidie d'Adeline, que je lui avois offert un gé- » néreux pardon, et que même je l'avois assu- » rée que, si elle ne vouloit pas faire un aveu » sincère de son crime, je me contenterois des » plus mauvaises raisons qu'elle me donneroit

» pour le nier. Son obstiné silence et son im-
» perturbable tranquillité me poussèrent à bout;
» j'arrachai de ses bras la jeune Idalie : sa résis-
» tance et la douleur qu'elle montra dans ce mo-
» ment auroient suffit pour me prouver qu'elle
» étoit sa mère. J'envoyai peu de temps après
» cette jeune personne dans une abbaye située
» près du château où je voulois fixer ma résidence,
» et j'emmenai Cléophas avec moi. Les talens et
» beauté d'Idalie la firent bientôt remarquer,
» même dans cette solitude; on lui fit chanter
» plusieurs motets; on l'aperçut plus d'une fois
» de l'église extérieure, lorsqu'on tiroit le ri-
» deau de la grille des religieuses, quand
» elles alloient processionnellement commu-
» nier. L'abbesse étoit prévenue que je ne lui
» avois confié cette jeune personne que pour la
» soustraire à une éducation pernicieuse, et que
» j'avois eu le droit de m'emparer d'elle (hélas!
» j'ignorois combien ce droit étoit sacré!). Je
» recommandai surtout aux soins de l'abbesse
» son éducation religieuse, que je supposois ab-
» solument nulle, et je ne me trompois pas, car
» on ne lui avoit pas donné la moindre notion
» à cet égard. L'abbesse me dit qu'elle avoit une
» âme sensible et de la douceur, mais l'esprit déjà
» gâté par les idées les plus mondaines et les

» plus fausses. Comme elle étoit très-séduisante » par sa jolie figure, ses talens et même par ses » bonnes qualités naturelles, elle étoit généra- » lement aimée dans le couvent; mais, par l'in- » térêt même qu'elle inspiroit, l'abbesse me » promit de la surveiller avec toute la vigilance » dont elle étoit capable. En effet, elle décou- » vrit qu'une servante nouvelle, gagnée par un » jeune homme du dehors, lui remettoit furti- » vement des lettres; et, peu de jours après, » tandis qu'Idalie étoit dans les jardins, l'ab- » besse entra dans sa chambre, força la serrure » d'une petite armoire, y trouva des lettres » d'amour, dont elle fit un paquet, qu'elle » m'envoya sur-le-champ. Mon étonnement fut » extrême en reconnoissant l'écriture de Cléo- » phas, qui, dans sa dernière lettre, aussi ex- » travagante que passionnée, lui promettoit de » l'enlever, pour la soustraire, disoit-il, à la » *cruelle tyrannie* qu'on exerçoit contre elle. » Furieux autant qu'affligé de cette découverte, » je fis appeler Cléophas, et je lui montrai ses » lettres, en l'accablant de reproches. Pour la » première fois, je lui trouvai avec moi de l'im- » pertinence et le ton de la colère; il me répon- » dit que *nul espionnage* ne pourroit l'empê- » cher d'aimer jusqu'au tombeau cette jeune

» personne, pour laquelle il avoit une *passion*
» *invincible*. Misérable! m'écriai-je, emporté
» par un premier mouvement, cette infortunée
» est ta sœur, et je ne suis pas son père!.... A
» ces mots, Cléophas, perdant toute son arro-
» gante assurance, pâlit, devint tremblant, et
» fut obligé de s'appuyer sur une table; je le
» forçai de s'asseoir, et alors lui parlant avec
» douceur : Tu dois connoître à présent, lui
» dis-je, à quel point je suis malheureux! Tu
» pourras seul me consoler par ton affection et
» ta bonne conduite. Que veux-tu que je de-
» vienne, si tu ne réalises pas cet espoir? Pour
» toute réponse, Cléophas embrassa mes genoux,
» en répandant un déluge de pleurs. Un senti-
» ment incestueux lui faisoit horreur; il répé-
» toit, à chaque instant, avec l'accent du déses-
» poir : Ah! quel malheur affreux pour moi de
» l'avoir vue et d'avoir entendu sa voix!... Mes
» lettres ont séduit son cœur; il faut lui ôter cet
» amour monstrueux, que j'abjure, et je ne
» puis lui révéler un horrible secret qui avec le
» temps pourroit seul lui rendre la tranquillité
» que je lui ai ravie!

» Cependant il écrivit, sous mes yeux, à
» Idalie pour lui mander qu'un obstacle insur-
» montable le séparoit d'elle sans retour, qu'elle

» n'entendroit jamais parler de lui, et qu'il la
» conjuroit de l'oublier. Je fis remettre ce billet
» à Idalie, qui, après l'avoir lu, montra la plus
» vive douleur, ce que je laissai ignorer à Cléo-
» phas. Mais, de son côté, ce malheureux jeune
» homme éprouva une telle affliction, qu'il en
» tomba malade, et son état me causa, pendant
» plusieurs jours, les plus déchirantes inquié-
» tudes. Il gémissoit à la fois sur le sacrifice de
» ses idées romanesques, sur mon infortune, et
» sur le crime dont il croyoit sa mère coupable.
» Néanmoins il reprit la santé, mais je vis
» bien qu'il conservoit toute son affliction. Au
» reste, il se livra avec plus d'ardeur que ja-
» mais à l'étude, et sa conduite fut, à tous
» égards, irréprochable. Cependant tous ces
» événemens n'influoient que trop sur mon ca-
» ractère. Le pauvre Cléophas souffrit plus d'une
» fois de l'altération de mon humeur, qui redou-
» bla encore, lorsque je m'aperçus qu'il me trou-
» voit injuste, car la sensibilité qui juge bien nos
» torts, ne nous touche presque jamais. J'éprou-
» vai une grande consolation, quand vous m'écri-
» vîtes pour me proposer de le prendre avec
» vous, et je vous l'envoyai avec joie, en pen-
» sant qu'un long voyage pourroit seul le dis-
» traire et le consoler; et, au moment de notre

» séparation, je sentis mon cœur se déchirer.
» Il s'étoit armé de courage, et la fermeté de son
» maintien me parut de l'ingratitude et de la
» dureté. Le ressentiment se joignit à mon af-
» fliction, je le congédiai avec une extrême sé-
» cheresse. Il partit, et, sans pouvoir s'en dou-
» ter, il me laissa au désespoir. Après son dé-
» part, je passai de bien tristes jours dans mon
» exil. Je voulus revoir cette jeune Idalie, cause
» innocente du plus grand malheur de ma vie,
» comme elle l'étoit de mes derniers chagrins;
» je la revis, et, malgré ma funeste erreur, ma
» jalousie et mes préventions, elle m'intéressa
» vivement. Elle prenoit des sentimens religieux;
» je lui prêtai quelques livres, qu'elle lut avec
» fruit. A mesure que son esprit s'éclairoit, son
» âme s'élevoit, et l'on voyoit, chaque jour, se
» développer en elle les vertus les plus atta-
» chantes. Peu à peu elle prit pour moi une vé-
» ritable affection; j'y répondis de mon côté,
» malgré l'extrême bizarrerie de ma situation.
» J'avois pour elle un sentiment indéfinissable;
» je lui trouvois avec Adeline des rapports frap-
» pans, qui tantôt m'attendrissoient, en me
» perçant le cœur, et tantôt me causoient une
» sorte d'irritation qui m'éloignoit d'elle. De-
» puis qu'elle avoit pris un maintien modeste et

» calme et l'expression d'une douce mélancolie,
» elle ressembloit beaucoup plus à sa mère ; elle
» a le son de sa voix, et souvent, lorsqu'elle me
» parloit avec sensibilité et que je ne la regardois
» pas, je croyois entendre Adeline !.. Enfin, je
» trouvois toujours auprès d'elle un charme in-
» concevable, mêlé de souvenirs amers et de
» peines toujours renaissantes. J'en étois venu à
» ne pouvoir plus me passer d'elle : elle aggravoit
» mes tourmens ; mais elle occupoit mon cœur,
» elle préservoit ma languissante existence de
» l'ennui et de l'insipidité.

» J'étois mécontent d'Isidore, qui m'avoit
» entièrement négligé depuis que j'étois dans ma
» retraite ; il m'écrivoit assez souvent, mais il
» ne me parloit que de prétendues affaires qui,
» disoit-il, absorboient tout son temps. Au fond
» je desirois peu le revoir : je pensois qu'il
» m'avoit éclairé sur mon déshonneur ; mais
» cette espèce de zèle que je lui supposois me
» rendoit si malheureux, que je ne pouvois lui
» en savoir gré, et mon amitié pour lui étoit na-
» turellement très-refroidie. Tout à coup il cessa
» de m'écrire, et, par d'autres lettres de Paris,
» j'appris qu'il étoit parti sans mettre personne
» dans la confidence de ce voyage. Ce singulier
» mystère me frappa ; je me rappelai mille

» choses, que j'avois jadis trouvées simples, et » qui, de souvenir, cessèrent de me paroître » telles. Sans soupçonner la vérité, j'entrevis » confusément que j'avois eu en lui une con- » fiance trop aveugle. Ces pensées me tourmen- » toient d'autant plus, qu'elles ne pouvoient » m'éclairer. J'étois dans ces dispositions, lors- » que je reçus, par un courrier, un billet de » Mad. de Terny; sa signature seule me fit fré- » mir! Je ne pouvois de sang-froid entendre » prononcer ce nom ni le voir par écrit. Elle me » mandoit, et sans aucun détail, qu'elle avoit » à me communiquer la chose du monde la plus » importante pour moi, et qu'elle me prioit de » partir pour Paris sans aucun retard; sa lettre » finissoit par ces mots : *Il s'agit de la justifi-* » *cation complète de votre vertueuse épouse,* » *et je vous donnerai à cet égard des preuves* » *irrécusables.*

» Ne pouvant en croire mes yeux, je relus » mille fois ces dernières lignes, et tout ce qu'il » me fut possible d'imaginer, c'est qu'on alloit » me prouver qu'Idalie n'étoit point la fille » d'Adeline. Mais pourquoi ce silence obstiné? » pourquoi ne s'étoit-elle pas récriée contre une » telle calomnie?... Je me perdois dans ce dé- » dale mystérieux d'incidens incompréhensi-

» bles. Je demandai des chevaux, et je partis à
» l'heure même, décidé à courir la poste nuit
» et jour, et sans m'arrêter.

» En arrivant à Paris, j'allai descendre de
» voiture chez Mad. de Terny. Elle avoit reçu
» tous ses sacremens le matin; elle étoit enfer-
» mée avec un prêtre, et j'attendis une demi-
» heure dans son salon; enfin on me fit entrer
» dans sa chambre. Elle étoit dans son lit; ma
» vue la ranima, car elle avoit craint de mourir
» avant de me voir. Elle me fit asseoir à son che-
» vet, et, sans préambule, elle me conta tous
» les faits principaux contenus dans le manus-
» crit que vous m'avez remis. Presqu'à chaque
» phrase, je m'écriois : *Adeline innocente!* et
» moi, que suis-je donc! grand Dieu! un bar-
» bare! un monstre!... La justification d'Ade-
» line m'occupoit tellement, que d'abord je ne
» fis presque pas d'attention à la perfidie d'Isi-
» dore; mais ensuite elle m'a fait verser bien des
» larmes, quoique ses aveux dépouillés de tout
» artifice et son austère pénitence soient de
» grandes consolations pour moi. J'éprouvai
» aussi un véritable chagrin, en pensant que
» Cléophas, que j'aimois si tendrement, n'étoit
» point mon fils, et que j'avois toujours com-
» battu comme une foiblesse le sentiment se-

» cret que m'inspiroit Idalie. Ainsi Cléophas,
» en usurpant innocemment et mon nom et
» mon affection paternelle, m'avoit fait mécon-
» noître et repousser l'instinct de la nature;
» mais cet enfant ne m'en est pas moins cher,
» et nous avons trouvé, ma femme et moi, des
» moyens certains d'assurer son bonheur, en le
» conciliant avec la plus stricte équité. Nous ne
» ferons point de tout ceci des déclarations
» juridiques; je suis décidé à rendre aux pa-
» rens de Mad. de Solis tous les biens qu'elle
» m'a légués. Ces parens ne sont pas du nom de
» Berville, qui étoit celui de Mad. de Solis avant
» son mariage; mais ils étoient plus près que
» moi. Je sais que Mad. de Solis balançoit entre
» nous; et, sans la naissance de Cléophas,
» qu'elle crut mon fils, peut-être ne m'eût-elle
» laissé qu'un legs considérable. Dans ce mo-
» ment, Idalie est ma seule héritière légitime;
» elle aura toute ma fortune personnelle, si,
» par la suite, je n'ai point d'autre enfant;
» mais, en la mariant sous deux ans, nous lui
» donnerons une dot qui puisse, dans tous les
» cas, lui assurer une grande aisance. Si je sur-
» vis à mon frère, je ferai imprimer ses mé-
» moires après sa mort, en y ajoutant une copie
» du testament de Mad. de Terny, qui est dé-

» posé chez un notaire. Si je meurs avant mon » frère, j'ai pris toutes les précautions néces- » saires pour que ces dispositions soient exécu- » tées de même, lorsqu'il n'existera plus. En » attendant, je lirai en particulier à deux ou » trois amis ces mémoires, sans leur demander » le secret; et, comme il y a une grande sin- » gularité dans toute cette histoire, je suis bien » certain qu'elle se répandra promptement dans » le monde. Enfin, pour achever de compléter » à tous les yeux la justification d'Adeline, nous » unirons ensemble dans deux ans Idalie et Cléo- » phas. Ce dernier sera riche, malgré ma res- » titution aux parens de Mad. de Solis, puisque » vous le faites votre héritier, et qu'il est en » outre celui de Mad. de Terny, qui lui laisse, » par testament, plus de 30,000 fr. de rente, » dont sa belle terre en Franche-Comté fait la » plus grande partie de cet héritage. Cette terre » est un marquisat; il en prendra, en se ma- » riant, le titre et le nom, pour les transmettre » à ses enfans. »

Cette narration de mon beau-frère, qui m'auroit causé la joie la plus vive et la plus pure, si Cléophas eût été avec nous, ne fit que ranimer mon chagrin; je repris même toutes mes inquiétudes; car lorsqu'on ne voit à l'idée d'un

grand bonheur qu'un seul obstacle, cet obstacle paroît promptement insurmontable à l'imagination qui s'en exagère toutes les conséquences.

Deux de nos courriers revinrent au bout de quatre jours, et ils nous consternèrent, en nous apprenant qu'en dépit des plus exactes recherches, ils n'avoient rien pu découvrir. Je me décidai à ne point attendre nos autres courriers, à partir moi-même pour Dieppe, supposant que Cléophas, voulant profiter du voisinage de la mer, se seroit peut-être embarqué; cette idée m'arracha des larmes; ma tendresse pour ce jeune homme s'exaltoit à mesure que s'augmentoient mes inquiétudes et mes craintes, un petit accident arrivé à ma voiture me força de m'arrêter à midi, à trois lieues de Dieppe; le maître de la poste, pour me désennuyer, me donna la Gazette du jour, en me prévenant, sans entrer dans aucun détail qu'elle contenoit un article fort intéressant, et qui causoit beaucoup de joie dans le canton. Je déployai ce papier avec assez d'indifférence, mais en le parcourant nonchalamment, je fus tout à coup saisi d'épouvante et d'horreur, en lisant l'article suivant :

« On sait que, depuis quelques mois, les

» paysans de ces environs sont harcelés et tour» mentés par une jeune bande de voleurs, dont » le plus vieux et le chef, n'a pas, dit-on, plus » de vingt ans ; ces jeunes brigands n'assassinent » point, mais ils se rendent très-redoutables par » leur subtilité, leurs vols multipliés, de tout » genre, leur adresse à échapper à toutes les re» cherches de la justice et leurs recrutemens » continuels, car ils débauchent et enrôlent » parmi eux tous les mauvais sujets de leur âge, » qui sont mécontens de leur sort ou de leur » famille ; enfin on vient d'en prendre deux, » bien convaincus de vols très-considérables ; » le plus âgé, qui n'a pas dix-sept ans, est fort » remarquable par sa belle taille et sa jolie fi» gure ; on les a mis l'un et l'autre au cachot, » et l'on espère qu'avec la promesse de leur ac» corder la vie, ils donneront d'utiles lumières » sur cette bande inquiétante de voleurs de grand » chemin, si déterminés et si précoces. »

Après avoir lu cet article, je fus saisi d'un soupçon si terrible, qu'à l'instant même, je courus à l'écurie de la poste ; et, sans attendre une voiture, je sellai un cheval, et je me rendis à Dieppe à franc étrier et avec toute la vitesse de mon cheval ; j'allai, sans perdre une minute, à la prison de la ville ; là je pris des informations

sur les jeunes prisonniers ; tout ce que j'avois lu dans la Gazette me fut confirmé ; je demandai, en frémissant, leurs noms, ce qui ne m'apprit rien, ces noms m'étoient inconnus, mais je n'en fus pas plus rassuré ; il n'étoit que trop facile d'imaginer qu'ils en avoient pris de supposés. J'avois cent louis sur moi, j'en donnai dix au geolier, ce qui joint, à ma croix de Malthe, me gagna toute sa confiance ; il me conduisit, comme je le desirois, dans le cachot de ces deux infortunés ; j'entrai dans ce sombre caveau avec un affreux tremblement !... Mon pressentiment n'étoit que trop fondé !... A la lueur de la lampe que tenoit le geolier, je reconnus, au moment même, Cléophas et Valentin chargés de fers, et couchés sur de la paille à côté l'un de l'autre !... Je poussai un cri lamentable qui partoit du fond d'un cœur véritablement déchiré ; Valentin qui dormoit, se réveilla, et, à ma grande surprise, il se mit en fureur, en me reconnoissant : Fi, Monsieur, s'écria-t-il, c'est infâme de nous avoir fait arrêter comme des malfaiteurs, et mettre au cachot les fers aux pieds et aux mains ! tenez, voyez ce que vous y gagnez, mon pauvre maître, mon cher parrain est mourant, il a perdu la tête de honte et de douleur, en entrant ici ; il perdra bientôt la vie,

et j'espère bien que je ne lui survivrai pas!... Au lieu de répondre à ce discours, je me tournai vers le geolier, je lui donnai encore de l'argent, en lui demandant de mettre ces deux jeunes gens sur de bons matelas, et d'envoyer à l'instant chercher un bon médecin; il me promit d'exécuter toutes ces choses, et, d'après son indieation, je courus chez le premier juge de la ville, que je trouvai heureusement dans sa maison; là j'appris que les deux fugitifs avoient été dénoncés par le cabaretier d'un village à six lieues de Dieppe, auquel ils s'étoient présentés comme de pauvres orphelins villageois sans ressource, qui se rendoient à Dieppe, pour s'y engager sur des vaisseaux marchands; que le cabaretier, qui se défioit de tous les gens de cet âge, à cause de la jeune bande de voleurs, prit, sur plusieurs petits indices, quelques soupçons contre eux; qu'en conséquence il fit secrètement avertir le juge du lieu; que cet homme étoit venu, le lendemain matin, questionner les deux fugitifs, et que, peu content de leurs réponses, il voulut savoir ce qu'ils portoient sur eux, et que sur leur refus positif, il appela main forte; qu'on les fouilla avec violence; qu'on avoit trouvé dans leurs poches des bijoux d'un très-grand prix; ce qui parut

la confirmation la plus complète du crime dont on les avoit soupçonnés. Malgré toutes leurs protestations, on les conduisit à Dieppe, sous bonne escorte; là on les déposa comme détenus dans un corps-de-garde, on alla faire des dépositions juridiques, dont le résultat fut de leur mettre les fers aux pieds et aux mains et de les conduire dans un cachot; on ne leur donna aucune explication; on leur annonça seulement qu'ils seroient interrogés le lendemain matin. L'infortuné Cléophas, en se voyant traiter ainsi, éprouva un tel saisissement qu'il s'évanouit en entrant dans le cachot, et qu'il ne reprit l'usage de ses sens qu'avec une fièvre brûlante et un délire affreux. Qu'on se figure l'effet que produisirent sur moi les détails de cette horrible aventure! On ajouta qu'on avoit déposé au greffe les bijoux qu'on leur avoit enlevés, et sur-le-champ, pour prouver leur innocence, je dépeignis ces bijoux, en disant que l'un des deux (qui étoit mon neveu) avoit dû avoir sur lui une montre enrichie de diamans, ornée d'un camée, représentant le profil de ma sœur, copié d'après une miniature que j'avois sur une tabatière, et que je montrai; je fis une description aussi exacte des autres effets déposés au greffe, et je dis encore, ce qui étoit vrai, que

j'avois fait présent à mon neveu de la plus grande partie de toutes ces choses. Je connoissois heureusement à Dieppe deux personnages très-considérés dans la ville, qui, agissant de concert avec moi, me firent rendre une entière et prompte justice; je me hâtai de retourner à la prison, j'y trouvai Cléophas et Valentin sur un matelas, et un médecin qui avoit déjà prescrit une ordonnance; j'étois muni d'un ordre de mettre les prisonniers en liberté, et plusieurs gens de justice, qui m'accompagnoient, nous aidèrent à ôter leurs fers et à transporter Cléophas dans une chambre saine et aérée, où se trouvoit un bon lit, car Cléophas étoit dans un état léthargique, qui ne permettoit pas de le conduire hors de l'enceinte de la prison; ses yeux étoient fermés, il n'avoit aucune espèce de connoissance. Valentin se désoloit et m'accabloit des plus sanglans reproches, croyant toujours qu'on les avoit arrêtés par mon ordre; uniquement occupé de mon cher Cléophas, je ne faisois nulle attention à ses discours; le médecin ne me cacha pas qu'il voyoit un grand danger, surtout si cette léthargie se prolongeoit; d'après le desir qu'il me montra, j'envoyai chercher d'autres gens de l'art, qu'il attendit, nous avions déjà une garde; je passai le reste du jour,

et la nuit suivante auprès du malade, et dans des angoises inexprimables; enfin tous les remèdes administrés successivement, commencèrent au point du jour, à produire d'heureux effets, et à huit heures du matin, Cléophas reprit du mouvement et ouvrit les yeux; il me reconnut en tressaillant, et aussitôt il tourna la tête du côté de sa ruelle, Valentin désabusé de sa cruelle erreur, et instruit par moi, lui dit: Vivez, mon maître, vivez, car nous allons tous être heureux. Cela est impossible, répondit Cléophas d'une voix languissante: Vivez, répéta Valentin, vivez, mon cher parrain, vous apprendrez des choses surprenantes et qui feront votre bonheur. Ces paroles ranimèrent un peu Cléophas, quoiqu'il fût loin encore d'y ajouter foi; il alloit parler, mais les médecins lui imposèrent silence, il obéit; on lui fit prendre une potion, et une heure après, on m'annonça formellement qu'il étoit hors de danger; je fondis en pleurs, et je remerciai Dieu avec le mouvement de joie le plus passionné que j'aie éprouvé de ma vie.

En voyant mes transports et ceux de Valentin, le malade fit un profond soupir: Ah! mon oncle, me dit-il, m'avoir fait arrêter avec tant d'ignominie, et me retirer ensuite du tombeau

quelle double cruauté!.. A ces mots, nous nous récriâmes, Valentin et moi, et Cléophas fut enfin convaincu que je n'avois aucune part à son arrestation; je lui promis de lui fournir à ce sujet toutes les preuves, de lui donner tous les éclaircissemens qu'il pourroit désirer, et de lui apprendre des nouvelles qui le rendroient parfaitement heureux, mais j'ajoutai que je voulois attendre qu'il eût repris des forces, afin de ne pas risquer de lui causer de dangereuses émotions; ces paroles le rendirent véritablement à la vie; il essaya vainement d'obtenir de moi *une petite explication préliminaire*, je lui répondis qu'il en auroit une complète, lorsque le médecin me permettroit de lui parler un peu longuement, mais qu'en attendant, il pouvoit se livrer à toute la douceur des plus chères espérances; Cléophas se soumit à cette décision avec sa douceur naturelle; de ce moment, la fièvre le quitta, sa tête se dégagea entièrement, et le lendemain il fut en état de se lever; il ne lui restoit de ce cruel accident que la foiblesse, suite inévitable d'une telle secousse. Nous l'établîmes dans un bon fauteuil, je me plaçai à côté de lui; Valentin assis sur un petit tabouret, se mit à ses pieds, car il m'avoit conjuré, à mains jointes, de lui permettre de rester dans la chambre,

pendant *l'explication*, afin, me dit-il, de ne rien perdre de l'étonnement et de la joie de son parrain; aussi pendant tout mon récit, eut-il constamment les yeux fixés sur lui, et sa physionomie, pleine de mouvement et d'expression, étoit un miroir qui réfléchissoit fidèlement toutes les impressions qui se peignoient sur le visage de Cléophas; je commencai par annoncer qu'Idalie n'étoit point sa sœur, et que l'intention de mon beau-frère et de sa femme étoit de la lui donner pour épouse; à cette déclaration Cléophas se jetta dans mes bras; il respiroit à peine, et je fus obligé de faire une assez longue pause avant de continuer mon récit. J'achevai, en peu de mots, de vive voix, l'histoire intéressante d'Adeline; Cléophas fit une exclamation douloureuse, en apprenant qu'elle n'étoit point sa mère et qu'il devoit une naissance illégitime au coupable Isidore! mais je m'empressai de lui protester que ma sœur et son mari l'aimeroient et le traiteroient toujours comme leur enfant, et qu'il le deviendroit en effet, et par leur choix, puisqu'il épouseroit leur fille; alors Cléophas ne sentit plus que le bonheur de leur appartenir toujours par un lien sacré, et celui de reprendre tous ses premiers sentimens d'admiration pour Adeline.

Cléophas étant en état de quitter la prison, nous en sortîmes d'une manière triomphante, car le premier magistrat de la ville, accompagné de plusieurs personnes, vint lui-même nous chercher pour nous conduire dans un beau logement que j'avois fait arrêter près du port. Cléophas me demanda quelque argent pour délivrer deux pauvres prisonniers détenus seulement pour dettes; nous donnâmes encore quelques témoignages de reconnoissance au geolier et à sa femme; et comblés des bénédictions de toute la maison, nous allâmes nous établir, pour deux ou trois jours, dans l'appartement qu'on nous avoit préparé; on imagine bien que le magistrat s'empressa de nous rendre tous les bijoux si injustement déposés au greffe : les émotions violentes que Cléophas venoit d'éprouver, quoiqu'elles fussent en général heureuses, lui causèrent encore un petit mouvement de fièvre; il brûloit du desir de retourner à Paris; il me répétoit avec raison que c'étoit là seulement que pourroit se calmer et se dissiper la vive agitation de son cœur et de son esprit. En effet, je le voyois tourmenté par une succession rapide d'idées tristes, de sentimens pénibles et d'espérances incertaines; il répétoit sans cesse : *Le Ciel m'enlève à la fois une naissance illustre,*

un père vertueux, une mère parfaite et chérie! Eh comment pourrois-je transporter l'affection que j'avois pour l'un et pour l'autre, au persécuteur, au calomniateur de Mad. de Berville!

Il ne parloit pas moins souvent d'Idalie; tantôt il craignoit d'en être oublié, tantôt il doutoit que mon frère eût promis sérieusement de l'unir à cette jeune personne; je parvenois toujours à l'apaiser, mais deux heures après, il falloit écouter les mêmes plaintes, et toujours avec un grand redoublement d'amertume. Je supportois avec patience toutes ces inégalités, en songeant que si, après la lecture des Mémoires d'Isidore, je lui avois seulement annoncé que sa passion n'étoit point incestueuse, et qu'il seroit pleinement satisfait du dénoûment de toute cette aventure, il n'auroit songé ni à fuir, ni à me quitter; mais je n'avais trouvé de l'injustice à ne me réserver de cette confidence que ce qu'elle avoit d'agréable; et la résolution de remettre à ses vrais bienfaiteurs le soin de lui déclarer son sort, m'avoit paru fondée sur une délicatesse très-naturelle et même sur un devoir positif.

Durant le petit délai de notre départ, Cléophas me conta qu'il ne m'auroit point abandonné, si j'eusse continué mes voyages, mais qu'étant persuadé que le retour d'Adeline à Paris

n'étoit que le résultat d'un généreux pardon de M. de Berville, il avoit senti qu'il seroit au-dessus de ses forces de la revoir déchue, avilie, et sans doute informée de son amour incestueux pour Idalie. Ses projets, en se séparant de moi, avoient été de se rendre à Dieppe à pied, d'y vendre tous ses bijoux, et de s'embarquer avec Valentin comme volontaire sur le premier vaisseau partant pour les Indes. Enfin, Cléophas possédoit 160 fr. en partant de la Trappe, et cette petite somme leur avoit suffi pour leurs frais de route. J'avois expédié un courrier à Paris, aussitôt que je vis Cléophas hors de danger; on ne communiqua ce message à ma sœur qu'à la réception d'un second courrier qui confirma la nouvelle de l'entière convalescence de Cléophas : nous le rencontrâmes quelques heures après avoir quitté Dieppe, à neuf lieues de cette ville : Cléophas baigna de larmes cette lettre dont il reconnut l'écriture chérie; il y trouva ces paroles :

« Reviens, cher enfant, reviens sans trouble
» sans inquiétude, ton cœur n'a rien perdu, tu
» retrouveras le meilleur des pères et la mère la
» plus tendre. Idalie est à Paris au couvent des
» Ursulines; je l'ai revue, elle est charmante;
» mon excellente tante s'est enfermée avec elle

» pour six mois; elle veut bien préparer le plan
» du reste de son éducation, afin de la rendre
» digne de devenir, dans deux ans, l'épouse de
» Cléophas. Viens, mon cher fils, répète-toi
» bien que tu n'as rien perdu.

» ADELINE-BERVILLE. »

Ce billet étoit terminé par ces deux lignes de mon beau-frère :

« Je sens du fond de l'âme tout ce qu'Adeline
» exprime. Reviens, mon cher fils; si ta santé
» ne te le permettoit pas encore, envoie-nous
» un nouveau courrier, et nous irons sur-le-
» champ te revoir.

» *Le Marquis* DE BERVILLE. »

Cléophas éperdu, après avoir lu ces deux billets, m'embrassa mille fois, en répétant que désormais il étoit le plus heureux de tous les hommes; il vouloit y répondre sur-le-champ; mais je lui représentai que n'ayant plus qu'un courrier, nous ne pouvions pas nous en séparer : il obtint de moi que nous irions jusqu'à Paris sans nous arrêter, car j'étois bien sûr qu'en couchant dans une auberge, il n'y fermeroit pas l'œil un moment. A toutes minutes, il mettoit la tête à la portière pour presser les postillons, et Valentin, à cet égard, le secondoit de toutes

ses forces; leur impatience nous mit plus de vingt fois en danger de verser; nous en fûmes quittes pour une soupente cassée, ce qui modéra un peu leur impétuosité.

En apercevant les clochers de Notre-Dame, Cléophas tira de sa poche un crayon et des tablettes, et il écrivit cinq ou six lignes passionnées, adressées à ma sœur et à son mari; je donnai l'ordre de porter, en toute diligence, ces tablettes à l'hôtel de Berville; Cléophas promit au domestique le *pour boire* le plus magnifique, s'il s'engageoit à faire ventre à terre ce message, ce qui fut promis et exécuté.

L'un des plus heureux momens de ma vie fut celui où je déposai notre cher fugitif entre les bras de ses bienfaiteurs. Il y a dans la vie des instans d'une joie si pure, si ravissante, qu'ils pourroient dédommager des plus longues souffrances, et celui-là fut de ce nombre. Nous passâmes toute cette délicieuse soirée à nous interroger mutuellement, à répéter mille fois les mêmes questions, sans nous lasser d'écouter les réponses; mon frère nous interrompit souvent pour peindre à ma sœur les remords déchirans qu'il éprouvoit de ses injustices passées. Helas! lui répondoit Adeline, dans tous ces tragiques événemens, j'ai commis une grande faute que je

me suis souvent reprochée depuis, c'est d'avoir fait le serment imprudent et terrible que m'arracha ma tendresse pour Cléophas. On me parloit de sa sûreté, de son bonheur, de sa destinée; on m'assuroit qu'en connoissant ce redoutable secret, je pourrois prévenir des maux affreux suspendus sur sa tête; on ne me laissa pas le temps de la réflexion; je promis, et sur l'Evangile, comme on l'exigeoit, de ne jamais révéler cet impénétrable mystère : il a fallu tenir parole, et me laisser calomnier, déshonorer, sans articuler un seul mot pour ma défense. Si j'avois eu le courage de refuser à de telles conditions une révélation si effrayante et faite par un homme, qu'à cette époque je ne pouvois plus estimer, je n'aurois rien éprouvé de tout ce que j'ai souffert. Et ma foiblesse, ma curiosité maternelle et mes craintes vagues dans cette occasion, m'ont fait manquer à la promesse que j'avois faite à ma tante de ne jamais lui rien cacher. O mon enfant! poursuivit Adeline, mon cher Cléophas, souviens-toi toujours que, dans la jeunesse, malgré la pureté des sentimens et des principes, il est impossible de se passer d'un guide éclairé et vertueux. Jusque-là j'avois été irréprochable, et même aux yeux malins du monde, parce que ma confiance en

ma tante, et ma docilité à suivre ses conseils, m'avoient préservée de toute étourderie et de toute fausse démarche; je me suis démentie sur ce point un seul instant; vous avez vû les suites déplorables de cette faute.

Ce discours porta au plus haut degré d'exaltation la reconnoissance de Cléophas pour Adeline, puisque sa tendresse pour lui avoit seule été cause d'une si fatale imprudence. La conversation fut interrompue par le souper, où nous retrouvâmes Valentin que Cléophas avoit déjà présenté, et qu'on avoit traité comme l'élève et l'ami du fils de la maison : ce jeune homme avoit demandé de coucher dans la chambre de Cléophas, afin, dit-il, *de pouvoir causer avec lui toute la nuit*; il plut extrêmement à ma sœur par sa naïveté, sa vivacité remplie de grâces, et par son affection passionnée pour Cléophas. En sortant de table, on reprit l'entretien qui se prolongea jusqu'à deux heures après minuit; nous ne pouvions nous résoudre à nous coucher; le sommeil n'étoit pour nous qu'une suspension du bonheur. Je demandai à ma sœur quelques détails sur sa situation et sur ce qu'elle avoit éprouvé durant son séjour au couvent. Il fallut, me répondit-elle, supporter dès les premiers momens même beaucoup d'humiliations. Les histoires scandaleuses

circulent promptement, et toujours avec de calomnieuses augmentations. Je ne fus d'abord reçue que froidement, on n'avoit encore contre moi que de légères préventions; mais les lettres de Paris me peignirent sous des traits si odieux, que je devins bientôt l'objet du mépris de toute la communauté; je redoutois les jours de poste, car je voyois clairement que les lettres de Paris, reçues par trois ou quatre dames retirées dans ce monastère, redoubloient la malveillance dont on me donnoit journellement tant de preuves. Quand j'allois me promener dans le jardin, toutes les pensionnaires m'évitoient avec soin, souvent même avec affectation; les religieuses, en passant près de moi, s'inclinoient avec cette politesse chrétienne qui ne les abandonne jamais, et en même temps elles baissoient les yeux et précipitoient leur marche. Je n'étois bien qu'à l'église, mais lorsque je m'y trouvois seule, car je ne pouvois me défendre d'un sentiment pénible, en pensant qu'on ne m'y regardoit que comme une hypocrite. Ma tante souffroit encore plus que moi de toutes ces injustices; elle cherchoit à m'en dédommager, en me donnant publiquement, en toute occasion, les marques les plus touchantes de tendresse et d'estime; mais au fond de l'âme, elle étoit persuadée qu'un

moment d'égarement et d'erreur m'avoit perdue.

Un jour qu'elle renouveloit ses questions avec plus de vivacité que jamais, je m'assis vis-à-vis d'elle, et, saisissant ses deux mains, je fixai mes regards sur les siens, en lui disant : Regardez-moi bien. Elle ouvrit de toute sa force ses grands yeux; je crus en voir sortir un trait brillant, aigu, ou, pour mieux dire, une question muette, mais pressante, attentive, qui pénétra jusque dans les replis les plus profonds de mon cœur. Une indéfinissable sympathie nous éclaira l'une et l'autre; nos âmes étoient pures, elles s'entendirent enfin : la sienne m'interrogea, la mienne répondit. Tout à coup ma tante fondit en larmes, en s'écriant : Un serment religieux te lie; ô comment a-t-on pu te l'arracher? Je ne répliquai rien, mais je pleurai; c'étoit lui dire qu'elle avoit deviné.

Depuis ce jour, elle ne m'a jamais fait une seule question, même indirecte; elle conserva de la mélancolie; mais elle n'eut plus d'agitation et d'anxiétés. Nos entretiens ne rouloient que sur la patience, la résignation, le mépris des jugemens du monde; ce n'étoient point pour nous de vaines dissertations, c'étoient de délicieuses confidences, et qui me rendoient d'autant

plus heureuse, que ma tante terminoit toujours ces conversations par les plus tendres assurances de son affection pour moi : lorsque le souvenir douloureux d'un époux révéré et de deux enfans chéris venoit troubler mon imagination, je priois Dieu, j'invoquois avec toute la confiance de la foi le Juge suprême des actions humaines et le protecteur paternel des âmes innocentes et soumises; alors l'espérance ranimoit et relevoit mon courage; je jetois avec transport les yeux sur l'éternel avenir, et je n'entrevoyois que des consolations et des dédommagemens dans le rapide avenir de la vie. Enfin, en pensant à mon cher Cléophas, combien je m'applaudissois de l'avoir allaité! J'avois acquis près de lui le titre touchant de *seconde mère*, rien ne peut me l'ôter, puisque je suis sa nourrice... Que dites-vous, s'écria Cléophas en se précipitant dans ses bras? vous êtes et vous serez toujours dans mon cœur, ma véritable, ma seule mère! Et toi, mon Cléophas, reprit Adeline en le pressant contre son sein, tu seras jusqu'à mon dernier soupir mon fils, mon enfant bien-aimé!

Ce dialogue intéressant fut interrompu par nos exclamations et les sanglots de mon beau-frère. Nous avions déjà plus d'une fois suspendu ainsi le récit de ma sœur. Après avoir épuisé

sur ce sujet toutes les réflexions qui pouvoient rehausser la gloire d'Adeline, Cléophas osa parler d'Idalie; les réponses à ses questions le charmèrent. Idalie, parfaitement instruite de la religion, avoit pris des manières et des sentimens nobles; elle étoit sensible, spirituelle; elle avoit une mémoire heureuse, et l'on étoit assuré qu'elle joindroit à ses talens enchanteurs des connoissances utiles et solides. Avant d'aller se mettre au lit, Cléophas s'agenouilla devant ma sœur et son mari, en demandant leur bénédiction, qui lui fut accordée avec les plus tendres effusions du cœur. Le lendemain, à huit heures du matin, je trouvai Cléophas et Valentin debout; ils avoient en effet passé la plus grande partie de la nuit *à causer;* ils n'avoient dormi que deux ou trois heures, en se jetant tout habillés sur leurs lits. A déjeuner, Valentin reçut des présens charmans du marquis de Berville et d'Adeline; une belle écritoire, une trentaine d'excellens volumes bien reliés, un étui de mathématiques et une belle montre. Il étoit si enchanté des livres, qu'il trouva bien gênant le respect qui l'empêchoit d'en commencer sur-le-champ la lecture en notre présence.

Je savois que Mad. de Terny, à l'extrémité, n'avoit pas deux jours à vivre; elle m'envoya à

midi son homme d'affaires, pour me conjurer de lui mener Cléophas. C'étoit lui proposer une entrevue bien douloureuse; mais comment résister aux desirs d'une mère infortunée, prête à exhaler son dernier soupir!..... Nous partîmes à l'instant pour nous rendre chez elle; elle versa un déluge de pleurs, en apercevant Cléophas. O mon fils, lui dit-elle, plaignez une mère coupable, et ne rejetez pas sa bénédiction! Songez que la mort et l'aveu de ses crimes lui rendent le droit de vous la donner. Chérissez la vertu, dont l'exemple de votre mère adoptive vous offre le plus parfait modèle, et que mes remords vous fassent connoître que les plus grands maux de cette vie ne sont causés que par l'oubli de la religion et des devoirs qu'elle prescrit!... Cléophas, à genoux au chevet de son lit, arrosoit ses mains de larmes, et ne lui répondoit que par des sanglots. Cette scène de douleur acheva d'épuiser ses forces; une heure après, elle expira dans les bras de l'ecclésiastique qui lui avoit administré les derniers sacremens.

Peu de jours après, on ouvrit son testament, par lequel elle instituoit ma sœur légataire de tous ses biens. Elle étoit bien sûre de l'usage qu'Adeline feroit de cette fortune, qui montoit à 46,000 fr. de revenu. Dans un autre écrit

signé par elle et par quatre témoins, elle faisoit l'aveu le plus formel et le plus détaillé de l'échange des deux enfans. Cet écrit, passé en outre devant notaire, étoit en forme de lettre et adressé à ma sœur; le début en est si touchant, que je crois devoir le transcrire ici :

« Cet écrit, Madame, qui contiendra avec » une scrupuleuse vérité le récit de tous mes » crimes, sera en même temps l'éloge le plus » parfait de votre conduite et de vos vertus. Cette » pensée peut seule m'inspirer la hardiesse de » vous l'adresser, en implorant de vous, Ma- » dame, un généreux pardon, que votre âme » religieuse ne refusera point au malheur et au » repentir! Mes égaremens me plongèrent dans » un gouffre épouvantable, où je vous entraî- » nai; mais vous fûtes précipitée dans cet abîme » avec l'innocence qui vous fit goûter toutes les » consolations sublimes que peuvent offrir une » conscience pure et une véritable piété, et moi » je n'y trouvai que des remords et tous les » genres de tourmens! Une lueur long-temps » vacillante, mais toujours terrible, me fit en- » trevoir, dès les premiers momens de mes er- » reurs, toute l'énormité de mes fautes; je ne » repoussai jamais le repentir : c'étoit le seul » lien qui m'attachât encore à la vertu! Je n'ai

» jamais vu qu'avec désespoir Cléophas dans vos
» bras; il y avoit dans tous mes sentimens au-
» tant de bizarrerie que d'amertume : votre
» affection pour cet enfant m'attendrissoit, je
» vous chérissois comme sa bienfaitrice, et
» néanmoins les caresses qu'il vous prodiguoit
» m'irritoient toujours, en me causant une in-
» surmontable jalousie. J'employois tous mes
» soins à tromper l'époux vertueux que j'outra-
» geois, et en même temps sa profonde sécurité
» m'accabloit, elle me rendoit abjecte à mes
» propres yeux! Je vis promptement sans illu-
» sion celui qui avoit corrompu mon cœur et
» mes mœurs, je n'avois plus de passion pour
» lui, il avoit même cessé de me plaire, et ce-
» pendant il conservoit sur moi un funeste as-
» cendant. Je ne prenois plus de part à sa joie
» presque toujours criminelle; mais je parta-
» geois encore ses chagrins, s'il en éprouvoit de
» violens; ses souffrances me faisoient mal. Je
» me rappelois alors à quel point je l'avois
» aimé!... Ainsi mon passage sur la terre n'a été
» qu'une suite rapide de tourmens, non-seule-
» ment sans consolation, mais que chaque ré-
» flexion rendoit plus déchirans encore; et,
» pour en ôter toutes les peines, il eût suffi d'en
» éviter toutes les erreurs! Ah! Madame, dai-

» gnez me pardonner vos malheurs : ils m'ont
» coûté des larmes amères que vous n'avez ja-
» mais dû répandre! Vous avez été victime de
» ma foiblesse, mais j'ai été mille fois plus à
» plaindre que vous! Au moment de paroître
» devant le juge suprême, je ne puis dissiper
» les terreurs qui m'assiégent qu'en m'accusant
» de tous mes crimes! et telle est l'horreur de
» mon sort, que ma première et ma seule con-
» solation soit de déshonorer à jamais ma mé-
» moire !... etc. »

Rien ne peint mieux que ce préambule toutes les angoisses et tout le désordre que le vice peut jeter dans les destinées humaines. Mais combien cette malheureuse femme étoit moins coupable que son suborneur! et, dans les idées reçues dans le grand monde, un séducteur n'est point déshonoré!... Cependant c'est lui qui, par toutes sortes d'artifices, poursuit et entraîne celle qu'il veut corrompre. Toute femme née dans des sentimens honnêtes a du moins eu le mérite de résister long-temps; et le mépris public ne tombe que sur la victime!... Voilà de sots et d'odieux préjugés, dont une civilisation parfaite nous délivrera sans doute un jour.

Mon beau-frère, comme je l'ai déjà dit, confia dans sa société intime cette déclaration et les

mémoires d'Isidore, et bientôt tous ces événemens furent parfaitement connus dans le monde; et comme, à la même époque, le marquis rendit aux parens de Mad. de Solis tous les biens qu'elle lui avoit légués, et qu'il déclara que Cléophas devoit épouser Idalie, cette conduite sage et généreuse obtint l'approbation universelle. Ma sœur alloit au moins trois fois par semaine au couvent des Ursulines, pour y voir sa tante et sa fille; elle ne put se défendre, au bout de quelques visites, de mettre Idalie dans le secret de son mariage. Cette annonce combla tous les vœux timides de son cœur; elle redoubla d'émulation, et, au bout de dix mois, quelques jours avant de la retirer du couvent, on lui procura sa première entrevue avec Cléophas, qui fut conduit à son parloir. Ces deux jeunes amans montrèrent dans cette occasion une réserve, une délicatesse, une sensibilité, qui nous charmèrent tous. Malgré leur impatience mutuelle de former le lien chéri qui devoit les unir, l'année qui s'écoula depuis l'établissement d'Idalie dans la maison paternelle fut un véritable enchantement. Nous aimions à voir le développement de ces jeunes cœurs, dont l'innocence, la modestie et la piété rendoient les mouvemens si touchans et les projets si purs!... Le plus beau

jour de leur vie arriva enfin ; nous les conduisîmes à l'autel : Cléophas étoit ivre de joie, et Valentin n'étoit pas le moins heureux de la famille. Il tint le poêle sur la tête des jeunes époux avec un ravissement qui se peignoit sur toute sa personne. On imagine bien que ma sœur fit à Cléophas une donation en bonne forme de l'héritage de Mad. de Terny ; je lui assurai de même tout ce que je possédois. Nous nous occupâmes aussi du sort de Valentin : ce jeune homme étoit devenu aussi intéressant par son instruction et ses talens que par ses qualités morales ; il avoit appris l'italien et l'anglais, il possédoit un talent particulier pour la peinture, qu'il communiqua à Cléophas, qui fit en peu de temps d'étonnans progrès dans cet art. L'impiété levant sa tête audacieuse menaçoit depuis long-temps et le trône et l'autel ; des innovations extravagantes, un esprit d'indépendance répandu dans toutes les classes, les efforts constans et multipliés des encyclopédistes contre toutes les saines doctrines, leurs intrigues, leurs flatteries et leurs libelles, et jusqu'à l'incompréhensible inconséquence de leurs ouvrages, dans lesquels chacun pouvoit trouver des passages à son gré ; enfin les sarcasmes, les obscénités, les blasphêmes de Voltaire, le ton sentimental ou

tranchant de J. J. Rousseau, l'aveuglement des souverains de ce temps ; tout concouroit à préparer le plus épouvantable bouleversement universel ; mon beau-frère le prévit parfaitement, et prit ses précautions en conséquence, il vendit des terres, dont il fit passer l'argent en Angleterre ; j'imitai cet exemple, et lorsque nous fûmes entraînés par le torrent de l'émigration, nous retrouvâmes assez d'aisance dans les pays étrangers pour être en état de rendre de grands services à nos compatriotes malheureux. Le bon Valentin fit une fortune à Londres, sa jolie figure, ses talens, son excellente réputation tournèrent la tête d'une veuve aimable et riche qui l'épousa.

Mon beau-frère, Cléophas et moi, nous servîmes dans la brave armée de Condé, et ce fut avec toute l'ardeur, avec tout le zèle que peuvent inspirer les sentimens religieux et le vrai royalisme, toujours fondé sur l'honneur et sur la fidélité aux sermens qui sont d'accord avec toute la pureté des principes moraux. Au retour d'une campagne, Cléophas voulut aller en Suisse, où s'étoient réfugiés les religieux de la Trappe, afin d'y prendre des informations sur son coupable père ; il apprit qu'Isidore avoit suivi le sort de ses frères, et que pour ces pieux cénobites l'expatriation n'étoit qu'un change-

ment d'air, car ils n'y perdoient ni société, ni les pompes de la fortune, ni l'orgueil des prétentions; ils étoient aussi calmes et aussi heureux dans cet asile hospitalier que dans leur ancien cloître; et bannis, proscrits, ils auroient prié avec la même ferveur aux extrémités de l'univers pour tous les hommes en général, et en particulier, pour leur patrie et leurs persécuteurs. C'est d'un père de la Trappe qu'on peut dire justement qu'*il porte tous ses biens avec lui!* car la foi, la résignation et l'espérance donnent les seuls trésors qui soient impérissables. Cléophas revit Isidore et lui demanda sa bénédiction; l'humble et saint religieux ne la lui donna qu'avec une pieuse contrition et en se mettant à genoux à côté de lui!.... Cléophas déposa à ses pieds quelques secours dont nous l'avions chargé et sa propre offrande pour la communauté des pères, dont les vertus touchantes et sublimes inspiroient tant d'admiration au bon peuple qui les avoit reçus, qu'on nomma *la Vallée Sainte*, le canton qu'on leur avoit cédé. Il est arrivé que des hommes se sont honorés de porter le nom d'une ville et que, dans des Etats naissans, d'autres aient pris le nom de leurs fondateurs; on n'avoit point encore vu des hommes obscurs, sans le prestige

des actions d'éclat et des exploits guerriers, obtenir, par le seul exemple de leur vie, la gloire de changer le nom d'une contrée et de lui faire donner celui qui exprime la *perfection* de toutes les vertus, et uniquement parce qu'ils ont séjourné dans cette vallée!...

Nous éprouvâmes dans l'émigration un grand chagrin, celui que nous causa la perte de Mlle de Linanges, qui mourut sur le sein d'Adeline, aussi saintement qu'elle avoit vécu. Ma sœur et moi nous consacrâmes son souvenir et notre douleur par toutes les actions de charité chrétienne que notre situation nous permit de faire.

Je ressentis encore une peine très-vive qui me fut particulière; la dispersion de nos vaillans chevaliers de Malte me pénétra de douleur! La commanderie que j'avois obtenue n'entra pour rien dans mes regrets, mais je déplorai, du fond de l'âme, cette perte immense pour la religion et pour la sûreté du commerce et des mers; je me représentai en gémissant ces intrépides ennemis du brigandage et de l'avarice, qui, depuis si long-temps, n'entreprenoient de longs voyages que pour la défense de la foi et pour punir la férocité des corsaires, forcés eux-mêmes de fuir de toutes parts, en abandonnant la patrie

